

Le Pacte Rembrandt

roman

Wouter van der Veen

Wouter van der Veen (1974) est un ancien joueur de baseball amateur. Il aime faire la cuisine et se promener avec ses deux chiens, Neo et Lila.

Du même auteur :

- *Dans la Chambre de Vincent*,
Desmaret, 2004.
- *Van Gogh: A Literary Mind*,
Van Gogh Museum/Waanders, 2009.
- *Van Gogh à Auvers*,
Éditions du Chêne, 2009.
- *Van Gogh, écrits et pensées*,
Éditions du Cherche-Midi, 2013.
- *Le Capital de Van Gogh*,
Actes Sud, 2018.
- *Attaqué à la racine*,
Arthénon, 2020.

Le Pacte Rembrandt



2

Post tenebras lux

Le Pacte Rembrandt

25

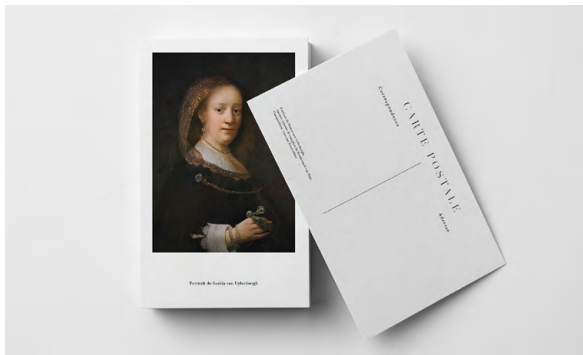
Post tenebras lux



Merci d'avoir ouvert ce livre.

Comme vous l'avez constaté, il est gratuit, et je suis heureux de le partager avec vous.

Mais s'il n'a pas de prix... il a eu un coût. Vous pouvez m'aider (sans aucune obligation) à le financer en complétant votre lecture avec une expérience devenue trop rare : laissez-moi vous envoyer une carte postale, manuscrite et personnalisée, à l'ancienne ! Vous pouvez la commander sur arthenon.com, là où sont référencés tous mes livres disponibles sur le même modèle.



Parce qu'il n'y a pas de mal à se faire du lien.

S'agissant purement du texte, il s'agit de mon premier ouvrage de fiction pure. Premier tome d'une trilogie, il raconte les tribulations d'un chercheur en histoire de l'art, spécialiste atypique de Rembrandt, qui découvre une œuvre inconnue du maître.

L'histoire présente un grand nombre de points communs entre le personnage principal et moi-même... Mais il n'est pas autobiographique pour autant. J'ai puisé dans tout ce qui m'entoure et j'ai tout transformé, à souhait, sans me limiter.

Les deux tomes qui suivront reprendront les mêmes personnages, d'abord à la poursuite de la vérité sur un tableau de Vermeer, et enfin au contact d'une œuvre perdue de Mondrian.

Dans chacun de ces livres, je cherche surtout à faire passer un bon moment aux lectrices et lecteurs, mais j'en profite, prof incorrigible, pour faire passer quelques idées d'historien !

Vous souhaitant beaucoup de plaisir à la lecture,

Amicalement,
Wouter van der Veen

À l'exception de ce qui est vrai,
tout ce qui suit est rigoureusement faux.

Aujourd'hui

Je viens de passer cent vingt jours sans but. À me lever pour manger, à me coucher pour dormir. Entre les deux, j'ingérais machinalement le contenu de deux ou trois sites d'information, je regardais YouTube et je vidais des bouteilles. Au début, c'était bien. Ivre tous les jours, sans obligation, sans travail, sans inquiétude, sans autre inconvénient qu'un vague mal de crâne de la veille – oublié au premier verre. Un peu de guitare, un peu de fléchettes, un peu de cuisine... Je n'avais pas envie de penser et je ne pensais plus.

Après deux mois, l'euphorie a commencé à s'estomper. Je vomissais de plus en plus, surtout la nuit. Au troisième mois, je me forçais à sortir pour discuter avec Jean-Michel et Eudoxie, mes plus proches voisins. On buvait ensemble, c'était mieux. Et c'était varié : ils reçoivent toujours du monde. Leur maison, c'est un faux café et un vrai moulin.



Au début du quatrième mois, j'étais perdu. Mes idées ne naissaient plus que de mes instincts. Je râlais tout le temps, seul, souvent à voix haute. Chaque jour commençait par un juron.

Il y a deux semaines, j'ai décidé de faire demi-tour. Mes tripes se consumaient de l'intérieur. Mon cerveau s'était éteint. Il fallait sortir de cet état, affronter la vraie vie. Ma vie vide.

Avant, elle ne l'était pas. Je vais essayer de raconter tout ça. Ce sera un peu désordonné. J'en profiterai pour parler un peu de Rembrandt ; c'est à cause de lui, tout ça.

Avant

Université de Balbourg, un début d'après-midi de novembre, en 2012. J'étais debout au fond d'une salle de cours. Un moment d'immobilité forcée. Mes étudiants se penchaient sur leurs copies au rythme de leurs inspirations pendant une épreuve, dite de mi-semester, du cours « Cultures du Nord, une introduction ». Le sujet : « À partir de la reproduction fournie de *La Leçon d'anatomie du docteur Nicolaes Tulp*, que pouvez-vous dire de l'évolution des portraits de groupe aux Pays-Bas du Siècle d'Or ? »

La plupart des examinés avaient choisi ce module parce qu'ils n'avaient pas trouvé de place dans des options plus pertinentes pour eux. Ou parce que l'option qu'ils avaient choisie avait été annulée



La leçon d'anatomie du docteur Nicolaes Tulp, Rembrandt van Rijn, 1632 †

deux semaines après le début des cours. Ou parce qu'il y avait « une erreur de code ».

Les étudiants savaient que je n'étais pas trop regardant sur les retards d'inscription ; j'avais la réputation d'être plutôt arrangeant. Certains poussaient le bouchon un peu loin, et venaient à trois semaines de la fin du semestre pour savoir s'il était encore temps de s'inscrire. À ceux-là, je demandais un dossier supplémentaire qu'ils acceptaient toujours de faire, mais qu'ils ne faisaient jamais. Malgré le 1/20 que je leur accordais alors, ils revenaient au semestre suivant, suivaient tous les cours et passaient l'examen final. C'était une de mes petites fiertés.

Mon domaine – ou selon une terminologie moins noble, mon « champ de recherche » – n'existait pas vraiment. Mes travaux portaient sur les arts « visuels » dans la littérature. J'étudiais comment les œuvres des grands et petits peintres avaient été traitées par les écrivains français du XIX^e siècle. Hugo, Baudelaire, Flaubert, les frères Goncourt, Zola, tous avaient été inspirés, à un moment ou un autre, par des artistes et par leurs œuvres. J'avais construit une base de données avec des dizaines de milliers de références, d'opinions, de voyages, de correspondances, et je tâchais d'exploiter cette

masse de données pour décrire les perceptions que j'entrevois. Comment était vu Léonard de Vinci, par exemple ? L'image de ce grand artiste était-elle conditionnée par les écrivains qui l'invoquaient ?

Ça n'intéressait pas grand monde et le cours du Rhin ne dépendait pas de mes conclusions. Mais ça m'avait permis de vivre de ma passion.

La salle de cours dans laquelle j'attendais patiemment la fin de l'épreuve était prévue pour accueillir vingt étudiants. À l'origine, c'était un laboratoire de langue, avec un système élaboré de casques, de micros, une console centrale et des lecteurs-enregistreurs individuels par cassettes audio. Rien ne fonctionnait, mais les tables étaient larges. On pouvait y caser jusqu'à trente-neuf personnes à condition de sacrifier son propre bureau et d'emprunter des chaises dans les salles voisines.

J'avais eu cette salle grâce à ma bonne entente avec Charles, l'agent administratif qui gérait officiellement le parc disponible. Sans lui, j'aurais eu une cave au sous-sol ou un amphithéâtre de trois cents places, totalement inadapté, à six cents mètres de là.

Les attributions de salles étaient gérées par plusieurs logiciels opérant sous différents systèmes d'exploitation couplés à trois bases de données indépendantes. Les enseignants, par prudence,

triplaient donc systématiquement leurs réservations. Par voie de conséquence, les salles étaient toujours toutes occupées « dans le système », et vides au deux tiers dans la réalité.

Charles, dont je n'ai jamais compris la fonction en dehors de sa gestion improvisée des salles, avait fini par prendre les choses en main et s'était imposé comme le maître des clefs. Quand une salle réservée était inoccupée pendant plus de deux semaines, il l'attribuait à un autre enseignant grâce à un tableau, à l'ancienne, avec des cases et des cartons de couleur, ce qui évitait tout doublon.

Certains collègues commençaient à faire cours quatre semaines après la rentrée, pour des raisons diverses et rarement communiquées.

Charles était syndiqué et conscient de ses droits. Il pensait qu'on avait de la chance d'avoir un travail, et trouvait injuste que d'aucuns pussent prolonger leurs vacances pendant que d'autres préparaient des rentrées pour rien. « Ou alors on commence tous en octobre », disait-il, en espérant secrètement que cette solution fût retenue.

Faisant bon usage de son pouvoir de nuisance, il condamnait les enseignants indisciplinés à des solutions bricolées faites de salles malodorantes au matériel défaillant, de changements à mi-se-

mestre et de chevauchements dans les emplois du temps.

Pour mon cours, Charles m'avait d'abord trouvé une salle acceptable, avec un vidéoprojecteur et quarante places assises. Je dus l'abandonner après une semaine. Un collègue comptant un étudiant à mobilité réduite dans ses rangs m'avait demandé de la céder : celle qui lui avait été donnée se trouvait au troisième étage et l'ascenseur était en panne depuis 2003. Du coup, Charles, qui avait constaté que le laboratoire de langue réservé par un enseignant sociologue demeurait inoccupé, avait décidé de me l'attribuer. Elle n'avait pas de vidéoprojecteur et on était un peu à l'étroit. Ce n'était pas très grave. J'avais acheté depuis longtemps mon propre appareil.

J'accueillais des étudiants en licence d'histoire, d'espagnol, de lettres, de Langues Étrangères Appliquées, de Langues et Interculturalités Orientales, d'arts plastiques, de philosophie, de sociologie et j'en passe.

Les fenêtres généreuses de ma petite salle donnaient sur le sud. Elles étaient équipées de trois systèmes différents pour nous protéger du soleil – témoins impuissants de trois époques différentes. Des rideaux, des persiennes et une espèce de voile à glissières, qui permettaient en principe de faire

face aux agressions d'Hélios. Mais comme aucun de ces systèmes ne fonctionnait réellement, la température montait parfois à 40 °C en automne et au printemps. Et en hiver, lorsque le soleil était bas, toute projection d'image était vaine. Un seul rideau était encore mobile, mais ne couvrait qu'une moitié de fenêtre. Les persiennes, pour certaines d'entre elles, pouvaient encore être montées ou descendues. Mais leurs lattes étaient déformées et ne s'inclinaient plus. Quant aux voiles, un seul disposait encore de la cordelette prévue pour le commander, pendouillant tristement au contact d'une vitre sale de poussière, de suie et de ce qui ressemblait à du lichen. Inutile de tirer dessus – ses glissières étaient obstruées par du chewing-gum. Alors on prenait son mal en patience, on fermait le demi rideau et on supportait la chaleur et l'aveuglement. Les étudiants ne protestaient pas. C'est l'avantage d'une éducation universitaire gratuite. À cheval donné, on ne regarde point les dents.

En contrebas, hors de ma vue, des engins de chantier allaient et venaient, vrombissant et cahotant. De nouvelles places de parking étaient en cours d'aménagement. C'était agaçant, mais là encore, nous avions l'habitude. Au moins, les travaux n'avaient pas lieu dans le bâtiment même,

comme l'année précédente, quand il avait fallu faire cours pendant que des perceuses vrillaient et des marteaux frappaient à quelques mètres de là. Il m'était alors arrivé de sortir de ma salle pour expliquer aux ouvriers que je ne pouvais pas faire cours dans ces conditions. Ils le comprenaient très bien. Mais les clous et les vis devaient bien rentrer d'une façon ou d'une autre, et ils n'avaient pas choisi de le faire à cet endroit, ni à ce moment. Pas plus que leur patron – qui avait remporté un appel d'offre prévoyant les travaux durant les mois d'été et faisait ce qu'il pouvait. Durant l'hiver précédent, son chantier, déjà en retard, avait été interrompu suite à la grande fuite du système de chauffage survenue mi-décembre et réparée seulement au mois de mars ; trois mois durant lesquels je voyais, de mon bureau, une colonne de vapeur s'échapper du sous-sol à travers une faille apparue dans le bitume du trottoir. Il fallait alors régler la température des bureaux et des salles en ouvrant plus ou moins les fenêtres ; la fuite, curieusement, avait pour effet de rendre brûlants tous les radiateurs.

Dans ce chaos improbable, chacun faisait de son mieux pour protéger ses intérêts immédiats. La moindre difficulté était mise à profit pour se dédouaner de tout effort et de toute initiative. Et toute initiative d'autrui susceptible de menacer le

droit de ne rien faire était tuée dans l'œuf, souvent par consensus, en réunion. C'était l'université de Balbourg.

La surveillance d'un examen est un exercice pénible, long, pendant lequel une méfiance malvenue vient s'installer entre l'enseignant et son élève. Pourtant, mes épreuves étaient des sujets de réflexion et tricher ne servait à rien : je ne demandais pas de réciter mes cours, mais de démontrer que la méthode d'analyse que j'avais proposée était comprise.

En six ans, j'ai pris cinq fois un étudiant en flagrant délit. Deux fois avec mes cours sur les genoux ; une fois avec un téléphone caché dans une écharpe ; deux fois en louchant sur la copie du voisin. Je me suis toujours contenté de signaler sèchement que les contrevenants allaient devoir comparaître devant le conseil de discipline, qui déciderait de les exclure de tout examen pour une période de cinq ans – y compris celui du permis de conduire. Puis j'échangeais ma mansuétude contre leur repentir et je leur attribuais la note de zéro sur vingt.

Ce jour-là, je ne faisais pas trop attention aux tricheurs potentiels. J'avais l'esprit vagabond. Je pensais surtout à Saskia, avec ses yeux pétillants et son petit regard malicieux. Elle devait avoir vingt

et un ans. Elle semblait heureuse. Et tout ce que je voulais, c'était la retrouver au plus vite.

Vers 15 heures, la perspective de devoir passer encore une heure à déambuler au fond de l'étuve qu'était devenue ma petite salle me désespérait. Une étudiante me demanda une nouvelle feuille de brouillon. J'en profitai pour annoncer qu'il restait un peu moins d'une heure pour composer et qu'il me paraissait inutile de noircir trop de papier. « Organisez vos pensées, habillez la matière, faites des textes fluides que vous aurez du plaisir à relire », leur dis-je. « Ne vous perdez pas en... »

Un bruit strident prit le relais de mes recommandations. L'alarme. En pleine épreuve. Sans doute un exercice, comme on en avait déjà eu plusieurs cette année-là.

Je jetai un œil dans le couloir et j'organisai l'évacuation. Personne ne prit la chose au sérieux. Les étudiants prenaient leur temps et papotaient tranquillement. Nous nous attroupâmes avec les autres occupants à l'endroit prévu, désigné à cet effet par une grande flèche jaune sur laquelle une verge avait été dessinée au feutre indélébile. À vingt mètres de nous, des ouvriers nous hurlaient de ne pas rester là. Mes collègues leur répondirent avec la nécessaire condescendance qu'ils ne bougeraient pas, parce que ce n'était qu'un exercice

et que le lieu de rassemblement était là où ils se tenaient. Les ouvriers répondirent que l'alerte venait d'eux : ils avaient buté sur des obus de 40 millimètres. « Mais faites ce que vous voulez ! »

Tout le monde se résigna à rentrer chez soi. Le déminage ne se ferait pas en un quart d'heure. Mon épreuve était annulée. Je m'en consolai en me disant que je passerais le reste de la journée avec Saskia.

Encore avant

Bien avant de devenir maître de conférences, je travaillais pour une entreprise familiale de taille modeste, en périphérie de Balbourg. Sur les flancs du camion que je conduisais, il était écrit que j'étais livreur et « ébéniste de métier ».

J'étais titulaire d'une maîtrise en lettres modernes, et le marché de l'emploi ne m'avait pas vraiment tendu les bras. Je m'étais inscrit dans une agence d'interim, faute de mieux, où l'on m'offrit le choix entre la démolition, le nettoyage industriel et la livraison de meubles. La dernière option m'avait paru la moins dangereuse.

Le matin, je commençais par préparer les commandes. Ensuite, on chargeait les camions. Un des chauffeurs attitrés avait des problèmes de dos et n'était pas toujours disponible – alors souvent,

c'est moi qui conduisais, même si je n'avais pas le permis adéquat.

Avec deux ou trois collègues, j'installais des salons, des chambres à coucher, des cuisines, des commodes, des guéridons, des fauteuils ou encore des miroirs, fraîchement fabriqués en Asie et patinés dans notre atelier. Avec un peu de vernis et du brou de noix, on faisait gagner cinquante à cent ans à n'importe quel article. Ce n'était pas de l'arnaque pour autant. Dans nos présentations, nous parlions toujours d'« aspect vieilli » et ne prétendions pas être antiquaires.

C'était une belle page de mon existence. J'avais la confiance d'un patron exigeant, la camaraderie de mes collègues et je gagnais honnêtement ma vie. Le soir, je savais pourquoi j'étais fatigué : des livraisons au cinquième étage sans ascenseur, l'entrepôt à réorganiser sans cesse, des journées de dix, onze heures de travail éreintant... Je touchais vingt pour cent de plus que le salaire minimum, les heures supplémentaires étaient presque toujours payées, on recevait de petites primes, et les clients qui le voulaient bien laissaient des pourboires – parfois conséquents.

Ça n'a pas duré très longtemps : à peine quatre mois, pendant lesquels je découvris des dizaines d'intérieurs et la vie qu'ils contenaient. Il y avait

de vastes maisons et de minuscules appartements, des gens passionnants et des gens vides, des petits drames et de grands bonheurs. Ce que j'en retiens surtout, c'est l'immense élasticité du devenir humain, et le sentiment de pouvoir, moi aussi, déterminer ma vie. Un jour.

Les familles que je voyais semblaient avoir fait des choix définitifs et ficelé leurs destins. Moi, mon avenir n'était pas écrit. Et en attendant la suite, je ne devais ma croûte qu'à ma force de travail.

Je n'avais plus de bourse, d'aide pour le logement, de tarif privilégié pour prendre le train ou pour aller au musée ou au cinéma – les seuls comptes que je devais rendre l'étaient à moi-même.

Pendant mes études, j'avais été barman, serveur, commis de cuisine, agent d'entretien, hôte d'accueil, préparateur de commandes, archiviste, ouvrier, assistant d'enseignement, manutentionnaire, animateur, conseiller clientèle et employé polyvalent dans le bâtiment. Après ces années éclectiques, qui se terminèrent par une belle fête familiale et des félicitations académiques, mon diplôme se révéla plus embarrassant qu'autre chose. Au mieux, c'était un monument à mon insouciance passée.

Aucune entreprise n'était à la recherche d'un maître ès lettres, et le fonctionnariat me sem-

blait au-dessus de mes forces. Je voulais désirer, être désiré, exercer un métier fait de sens, de reconnaissance et trouver des intérêts communs avec une structure heureuse de m'accueillir. La fonction publique et ses logiques de recrutement interdisaient cette ambition. Les entreprises, elles, avaient d'autres options que de m'embaucher au niveau qu'autorisait théoriquement mon diplôme. Mais j'avais mes deux bras, peu de talent pour l'inaction, et livreur de meubles n'est pas un sot métier.

Durant ces jours simples, les questions que je me posais sur mon devenir s'estompaient progressivement. Je conduisais un camion, je parlais du match de la veille avec René, de la météo du jour avec Alban et du lendemain avec personne. Je vieillissais toutes sortes de guéridons, de consoles, d'armoires, et j'y pris goût. J'inventais même de nouveaux procédés pour améliorer nos techniques, avec des couches de vernis sali de poussière, de la cire d'abeille, du papier de verre fin... Je parvenais à créer des effets mats, satinés ou brillants, des couleurs profondes allant du lie de vin au noir d'ébène, des nuances blondes allant du miel à l'ocre, et je regardais de près les vrais meubles anciens pour arriver au mieux à imiter leurs teintes chocolat,

ivoire, leurs craquelures, leurs petites fissures et leur patine chargée d'histoire.

Je n'avais plus – enfin ! – cette impression pesante de devoir partager mon énergie entre les cours, les devoirs, un job alimentaire et les miettes de vie qui me restaient. J'étais livreur à cent pour cent, sans examen en vue ou de dossier à rendre. J'étais autonome, indépendant et, pour ne rien gâcher, amoureux.

À ma belle Marie, je ramenait tous les jours une anecdote. Je rigolais tous les jours. J'avais souvent mal aux pieds et les mains en feu. Mais avec ma feuille de route chaque jour différente, j'étais heureux.

Le retour

Vers la fin de ces quatre mois passés dans la vie réelle, mon directeur de mémoire, que je ne pensais pas revoir un jour, m'appela pour me dire qu'un poste allait s'ouvrir à Bardam. Une mission temporaire mais prestigieuse, inespérée, dont l'objet se situait à la frontière entre l'art et la littérature : la préparation d'un ouvrage scientifique sur les peintres néerlandais du ^{xvii}^e siècle dans la littérature française du ^{xix}^e siècle, basée sur une bibliothèque raisonnée récemment léguée par un particulier. Un tremplin pour tout ce que je

pouvais vouloir faire par la suite. Mon directeur pensait que j'avais mes chances – et il avait raison. J'obtins le poste après un recrutement rapide, et ma vie se retourna.

Je vécus dans la capitale des Pays-Bas pendant dix-huit mois bénis, trop courts, au milieu de tonnes de papiers anciens et de livres que personne n'avait ouverts depuis des décennies.

J'étais la jeune recrue d'une équipe de chercheurs émérites, dont j'avais lu les livres et dont je découvrais les visages et les personnalités. Ils me transmirent leur fièvre particulière, faite de passion pour la recherche et d'amour pour l'édition scientifique. Nous faisions un livre avec des livres, avec des moyens considérables, un soutien administratif dévoué, du temps, et tout cela dans une villa ancienne nichée au creux d'un écrin de verdure du centre-ville.

En quittant ce lieu irréel, à vingt-six ans, j'avais la sensation d'avoir fini ma carrière. Il me paraissait impossible de retrouver un jour un tel niveau, de telles conditions de travail et un tel climat d'émulation.

Ma maîtrise m'avait ouvert une porte inespérée qui s'était refermée, parenthèse unique dans une vie drôlement emmanchée – le dernier fruit, le plus beau, d'un arbre condamné à mourir trop

jeune. Je redevenais peu de chose sur le marché du travail. Je passai quelques mois sans activité, à me demander comment rebondir.

J'eus de la chance, une nouvelle fois. L'université de Terchut me proposa un poste d'assistant de recherche. L'idée était d'approfondir ce que j'avais abordé à Bardam et d'en faire un livre bien édité. Ce livre serait en même temps une thèse universitaire, qui me permettrait d'obtenir le titre de docteur ès lettres. Et rien de m'empêchait de vivre à Balbourg, où ma belle Marie avait trouvé son premier emploi, et où nous voulions nous marier. La préparation de ma thèse me prit six ans, deux ans de plus que prévu.

Car à force de lire des livres et de m'intéresser à leurs vies, j'avais eu l'envie de les faire naître à mon tour, en sage-femme. De plus, j'avais fait la connaissance de quelques plasticiens dont le travail méritait d'être publié. Je rassemblai donc une petite somme pour financer la production d'un premier titre et je créai une maison d'édition, les Éditions de Balbourg. Pour le plaisir – mais aussi en me disant que je n'étais pas à l'abri du succès.

Le développement de cette société me prit de court. Sans que cela ne rapporte le moindre centime, les titres s'enchaînaient et rencontraient leur public. Je m'encombrais encore d'autres choses ;

j'avais tendance à dire « oui » à tout et à tout le monde.

En quelques années intenses, je devins auteur, rédacteur, traducteur, conseiller scientifique, père de deux enfants – et pourtant, j'étais toujours doctorant. Mon programme de recherche en souffrit, mais je finis par présenter ma thèse : *Rembrandt et Hals dans la littérature réaliste au XIX^e siècle*. La question centrale était de savoir comment ces peintres modernes du XVII^e siècle étaient pris en exemple par des auteurs modernes du XIX^e. Évidemment, mon livre connut un succès commercial très relatif, mais la thèse ne manqua pas sa cible auprès des spécialistes.

Pendant que mes recherches progressaient et que je me perdais dans mes abstractions universitaires, les réalités terre à terre des Éditions de Balbourg me firent découvrir l'univers de la mise en page, de la création graphique, de la reproduction photographique, de l'édition numérique, du web, de la vidéo, de l'animation et même de l'organisation d'expositions. Pour chaque projet qui me semblait en valoir la peine, je trouvais des bonnes volontés pour le réaliser. Parfois, ça marchait. Parfois pas. Mais dans l'ensemble, il y avait plus de bonheur que de désillusions, plus d'euphories que de contrecoups.

Pour alléger les contraintes de l'entreprise, je commis l'imprudence de m'associer avec quatre amis. Nous achetâmes des locaux, qui devinrent une petite ruche où se croisaient des créatifs de tous bords, un comptable, un commercial, une femme de ménage et de nombreux livreurs de pizzas.

Après une belle entame, il nous apparut rapidement que les livres ne suffiraient jamais à faire tourner le manège. Nous nous mîmes alors à proposer des « services liés à l'édition », puis des prestations de mise en page de tracts, de brochures, de création de site, de vente et de location d'œuvres d'art... Et cela marchait. Trop bien, sans doute. Petit à petit, les Éditions de Balbourg se muèrent en agence de communication doublée d'une galerie d'art et se firent un petit nom.

À peine deux ans après avoir fondé l'entreprise, j'étais entouré d'une quinzaine de personnes. L'activité ne manquait pas, et tout m'intéressait. Mes revenus étaient irréguliers, mais suffisants. Je publiais à tour de bras : des ouvrages grand public et des articles scientifiques. J'enchaînais les conférences sur mon sujet de thèse. Je donnais aussi parfois quelques cours à l'université de Balbourg, en tant qu'intervenant extérieur, pour le plaisir.

Je travaillais beaucoup. Je pouvais passer en une journée de la rédaction d'un devis de prises de vue à la gestion d'une situation de conflit entre deux créatifs, d'un choix de fournisseur à une réunion sur notre image de marque, de la lecture patiente d'un manuscrit inédit de 1843 à la sélection d'un logo, avant d'aller chercher mes enfants chez leur nounou et de préparer le repas du soir, de les coucher avec ma tendre et chère avant de reprendre quelques dossiers et de me coucher tard. C'était beaucoup, mais ce n'était pas un chemin de croix. C'était grisant.

En même temps, je n'avais encore aucune idée de ce que j'allais faire de ma vie.

En 2008, la crise financière mondiale eut un impact immédiat et cruel sur le chiffre d'affaires de mon entreprise. La communication n'était pas la priorité de nos clients, qui luttaienent eux-mêmes pour leur survie. La concurrence jouait à plein. Les grandes agences se mirent à créer des offres low-cost. Les indépendants alignèrent leurs tarifs sur les moins compétents et les moins chers d'entre eux. L'atmosphère devint suffocante. Les commandes et les fêtes devenaient plus rares. Il m'arrivait d'avoir des trous dans mes journées et petit à petit, notre ruche devint un théâtre d'ombres.

Un retour à meilleure fortune semblait tous les jours plus improbable.

C'est en plein doute sur mon avenir et dans d'épaisses certitudes sur la vanité des entreprises humaines que je reçus l'appel qui marqua le début de mon décrochage avec la réalité. L'université de Balbourg, Faculté des Langues et Cultures Étrangères et des Sciences du Langage, département des Études des Langues et Cultures Néerlandaises, avait besoin d'un maître de conférences pour remplacer un maître de conférences muté.

Il y aurait huit heures de cours à donner par semaine, et encore, six mois par an seulement, le régime habituel de tout enseignant-chercheur titulaire, et cela bien naturellement en échange d'un traitement confortable, de la sécurité absolue d'un emploi à temps plein, accompagné de ses généreux avantages et de son treizième mois. J'avais déjà la confiance de mes futurs collègues, puisque nous nous connaissions depuis des années. Enfin, me dit-on, le département serait honoré de pouvoir s'associer à mes recherches.

Je confiai ma société malmenée à un gérant et, à la rentrée de 2009, j'étais officiellement maître de conférences. J'en éprouvai d'abord un grand soulagement. J'étais définitivement de retour dans l'univers qui avait éveillé ma passion pour

l'art, après une longue excursion dans des réalités entrepreneuriales qui m'étaient restées, malgré tout, peu familières. Je revenais dans un monde où l'argent était un moyen et non un but. Un monde parallèle, sans couperet, sans pression et sans urgence, où l'éthique du travail était remplacée par celle du savoir.

J'y voyais des possibilités infinies : grâce à mon expérience d'éditeur et de communicant, j'allais mettre en place de nouveaux moyens de diffuser les résultats de recherche, de nouvelles méthodes d'accéder à la documentation et de nouvelles façons de faire cours, à l'aide des dernières évolutions du numérique. Je voyais se profiler des rencontres, des échanges et des collaborations internationales dans des lieux solennels, chargés d'histoire, comme je les avais connus à Bardam et Terchut.

Bientôt toutefois, je réalisai que la maison universitaire avait plus de murs que de fenêtres, qu'elle était percluse de contradictions, que l'excellence y était un gros mot et que la principale activité exercée y était la recherche de refuges et d'excuses.

Aujourd'hui

De ma maison de briques rouges, j'ai une belle vue sur un pré et je n'ai plus d'identité. J'ai quarante-deux ans. J'écris ce livre, avec un stylo, sur du papier. Je suis enfin sobre – la plupart du temps. Je tonds la pelouse. J'observe les mésanges, les rouges-gorges, les bourdons, les chauves-souris, les renards et les biches de passage. De novembre à mars, une épaisse couverture de neige transforme les collines en silence. Je passe mon temps à marcher dans les environs, je coupe du bois, je bricole. Je n'ai plus de métier ; je suis plus ou moins à la retraite. J'ai assez d'argent pour vivre une vie confortable. Je m'en sors bien.

Ma belle Marie ne vit plus avec moi. Nous avons divorcé il y a deux ans. Nous nous aimons pourtant comme au premier jour, mais tout est devenu compliqué. Elle vient me rendre visite au moins une fois par semaine ; jamais le même jour.

Nous nous efforçons de faire de nos retrouvailles des moments uniques et inattendus. Il y a toujours un bon repas. Généralement, je prépare des assiettes inspirées de mes œuvres favorites. La semaine dernière, c'était un *Festin de Balthazar* : des huîtres, des koufteh iraniens au poulet avec du riz aux fèves et au dessert, du raisin de table. Cette



Festijn de Balthazar, Rembrandt van Rijn, vers 1635-38 †

semaine, ce sera un *Bœuf écorché*: un grand tataré mariné, sans câpres (elle n'aime pas), avec des copeaux de parmesan et des frites cuites dans la graisse de bœuf, une fois à 160 °C, et une seconde cuisson à 220 °C.

Et nous faisons presque toujours l'amour.

Mes deux filles aux yeux d'émeraude, de treize et de quinze ans, viennent un week-end sur deux. Elles pensent que leurs parents se sont quittés comme tant d'autres, qu'ils ont choisi des chemins différents. Elles ont fini par l'accepter, après un peu plus d'un an de révolte. Mais pendant les six premiers mois, elles refusaient de venir chez moi. Ma connexion Internet n'était pas assez performante, selon elles. De plus, ma maison, lovée dans une petite vallée à l'écart de la modernité, était à l'abri des réseaux de téléphonie mobile. Chez moi, elles devaient décrocher de leurs vies digitales, s'occuper autrement et cela leur était insupportable.

J'ai expliqué le problème et on m'a entendu. Une équipe est venue installer une antenne-relais à une centaine de mètres de la maison, mais bien évidemment, tout est filtré et écouté. Et seules les lignes de mes filles sont opérantes.

Je ne peux pas me rendre en zone urbaine. Je ne peux pas dépenser plus de trois cents euros



Bœuf écorché, Rembrandt van Rijn, 1655 †

par jour. Si je veux dépasser cette somme, je dois le signaler et attendre l'autorisation. S'il me faut un nouveau frigo, je ne l'achète pas. Je signale que mon frigo est en panne et on vient me le changer. J'ai une carte bancaire, mais je n'ai pas de compte en banque. Je ne reçois aucune facture. J'ai accès à Internet, mais je ne sais pas quels sites, ni quelles nouvelles m'échappent. Je ne peux pas envoyer d'e-mail : rien ne sort de mon ordinateur. Je suis plus ou moins libre, plus ou moins surveillé. Je ne sais pas tout.

Mais mes enfants sont saufs et l'amour de ma vie m'a pardonné ; je lui ai tout raconté – enfin presque – et elle a tout accepté. Elle m'a avoué qu'elle ne s'était jamais attendu à avoir une vie normale à mes côtés. Je suis retiré de la vie active, mais pas vraiment à la retraite. Si je décède à quatre-vingts ans, j'aurai passé trente-huit ans ici. C'est mieux que la prison, le déshonneur ou la mort – même si je songe parfois à ce que j'ai juré de ne pas faire.

L'accord que j'ai signé précise qu'il m'est interdit d'évoquer Saskia. Et ceci quelle que soit la forme de communication employée. Je dois prétendre, si jamais la question se pose, que j'ai fait fortune et que j'ai décidé de profiter d'une vie simple, loin du bruit et de l'agitation.

Naturellement, j'ai le droit d'écrire un livre, mais je n'ai pas le droit de le publier. Et je n'ai pas le droit d'écrire la vérité. Si je veux écrire mes mémoires, ou même un journal, je dois travestir complètement les faits. J'ai opposé à cette restriction contractuelle absurde que de toute manière, personne ne pourrait croire à mon histoire. On m'a contre-opposé que si quelqu'un se reconnaissait dans mes lignes et commençait à fouiller, des « mesures » seraient obligatoirement prises. Ce n'est pas ce que je veux. Ce livre est donc à considérer comme faux et contraire à toute vérité. Toute personne se reconnaissant dans les faits décrits dans ces pages se trompe – et si elle devait nourrir des doutes malgré mes précautions, je l'invite à ne pas le manifester. Pour son propre salut et puis, si elle veut bien, pour m'éviter les « mesures ».

L'autre livre

Dans notre pays, il n'y a que très peu de maisons d'édition qui prennent des risques financiers en publiant des monographies d'artistes contemporains. Surtout lorsque ces artistes sont inconnus. Cela tient naturellement au fait qu'une entreprise est créée, la plupart du temps, dans l'idée de générer des bénéfices ; or, sans public pour acheter des livres, fatalement, on ne génère que du temps per-

du. Pourtant, les Éditions de Balbourg s'en sortaient à peu près. Nous perdions un peu d'argent avec nos livres de photographie, de peinture et de sculpture, mais chaque nouveau titre donnait lieu à des événements qui nous permettaient de fidéliser les clients de notre activité de communication et d'en recruter de nouveaux.

Nous étions très sélectifs. Je recevais des artistes chaque semaine et je visitais de nombreux ateliers ; à Balbourg, ce n'est pas l'ambition qui manque.

J'ai ainsi pu rencontrer, par exemple, un peintre spécialisé dans la représentation de « l'ombre des choses » – non pas l'ombre vulgaire résultant d'une soustraction de lumière, mais ce qu'il appelait l'ombre intérieure. On ne pouvait se défaire de l'impression qu'il ne savait pas peindre et qu'il avait trouvé des mots sonores pour l'expliquer, mais il faisait un bon café et il était d'un commerce agréable. Il touchait une pension d'invalidité pour une raison qu'il ne partageait pas et percevait des aides ponctuelles à la création, sa compagne ayant des contacts dans les collectivités locales. Nous n'avons pas fait affaire.

J'ai aussi pu découvrir les travaux d'un plasticien qui enroulait des plaques d'immatriculation anciennes autour de pots de peinture encore scellés ; qui dessinait des codes-barre sur des mor-

ceaux de bois poli ; collait des étiquettes sur des arbres, avec de courts descriptifs et un prix de vente. Il m'expliquait que la « société » avait détruit la création et que sa démarche était une forme de « guérilla intellectuelle ». Là encore, je n'ai pas jugé opportun d'en faire un ouvrage, ce que l'artiste n'a pas manqué de me reprocher.

Une autre plasticienne qui s'était mise sur mon chemin avait pour principe de ne jamais toucher ses œuvres. Elle dessinait des plans et laissait à d'autres le soin de les exécuter. C'était nécessaire, disait-elle. Si elle devait toucher ses créations, leur perfection ne serait plus. Elle me montra tout un entrepôt d'objets déconcertants, de toutes formes et de toutes tailles, bricolés par mille mains volontaires, les plus anciens rouillés et couverts de poussière, les plus récents encore luisants. Aucun ne devait avoir de sens. Son travail « interrogeait l'art », disait-elle. Elle désirait faire une exposition et annonça, l'œil humide, qu'après avoir longuement réfléchi, elle avait décidé d'accepter que j'en publie le catalogue – même si elle aurait préféré un éditeur parisien. Je n'ai pas donné suite.

J'ai encore rencontré un artiste-peintre contemporain d'une quarantaine d'années, père de deux garçons, qui avait décidé de faire de l'art « commercial ». Toute sa vie, disait-il, il avait créé des

œuvres « puissantes et exigeantes », mais « on » l'avait empêché d'en faire la diffusion. Ce n'était pas « beau », disaient les mauvaises langues – comme si l'art devait être « beau » ! Un jour, il avait tout brûlé. Le monde n'était pas digne de ses tableaux. Maintenant, il peignait d'après des photos anonymes trouvés dans des albums de famille chinois par-ci par-là. Des portraits pas trop maladroits et des paysages assez naïfs, le tout en tons sépia. Par-dessus, il jetait des gouttes de peinture turquoise, une couleur à la mode. Il estimait nécessaire que je publie ses travaux pour faire connaître cette nouvelle forme d'expression et pour « vendre les tableaux aux bourgeois – et cher, sinon c'est pas crédible ». En attendant, pour vivre, il avait un mi-temps dans une association de quartier, où il s'occupait de l'accueil des jeunes créateurs. Cela lui permettait aussi de stocker ses tableaux et d'utiliser l'atelier et les fournitures. « Une honte, disait-il, aujourd'hui les artistes, ils ont plus rien. »

Heureusement, même s'ils étaient largement majoritaires, il n'y avait pas que ces créateurs-là. J'ai pu faire la connaissance de plusieurs peintres dont le travail était d'une qualité artisanale réelle.

J'ai toujours aimé les artistes qui considèrent leur activité comme un métier, et leur atelier

comme un lieu de travail où l'on vient transpirer jour après jour, sans espoir particulier, sans prétention à la gloire. Un lieu où l'inspiration peut s'inviter, mais n'est pas indispensable. Un lieu d'exercice, de répétition des mêmes gestes, de perfectionnement technique.

J'aimais aussi les artistes dont je comprenais le langage. Non seulement le langage formel ou artistique, mais le langage tout court. Quand on me servait de longues litanies mal agencées, parsemées de termes vagues et de « tu vois » sans fin, avec une réticence manifeste à évoquer les motivations réelles de la production présentée, je tournais assez rapidement les talons. Passer une heure avec un olibrius, ça pouvait parfois être divertissant et me valait souvent de belles anecdotes – mais je n'en avais que rarement les moyens.

Parmi les artistes au travail, techniciens hors pair, exigeants sur le rendu des images et la lisibilité de leur discours, j'ai toujours eu un penchant pour les photographes. Cela tient sans doute à la nature de leur activité et au fait qu'il y a un réel marché pour une déclinaison artisanale de leur pratique. Ils ont les pieds bien arrimés au sol, et composent avec un quotidien assez banal, qui ne les empêche pas de créer, par moments, des merveilles. Leur œuvre artistique se nourrit sans cesse

de leur métier et leur métier s'enrichit en retour de leur expérience créatrice. Un peintre, à l'inverse, ne vit que rarement de commandes commerciales ou même institutionnelles. Nombreux sont ceux qui vont jusqu'à mépriser le commerce, jugé indigne de leur art, et se plaignent d'être méconnus en attendant un improbable miracle. La vérité, hélas, est qu'il n'y a que fort peu de peintres qui suscitent le moindre désir d'acquisition ou même de contemplation – la plupart du temps, on les tolère comme on tolère des cors aux pieds.

Sans doute par affinité et un peu par hasard, les Éditions de Balbourg ont principalement publié des monographies de photographes.

Cela ne décourageait en aucune façon les artistes de tous bords, se sentant mûrs pour la reconnaissance, de frapper à notre porte, parfois en récidive. La plupart du temps, il fallait les équiper d'une désillusion de plus. La réalité nous enseignait chaque jour que, sans marché et sans subsides, l'art était un loisir d'apparat pour ceux qui pouvaient se le permettre et un suicide aussi lent que naïf pour les autres.

En rejoignant l'université, laissant les Éditions aux mains d'un gérant plus disponible que moi, je pensais être débarrassé de ces démarches chronophages. Mais c'était sous-estimer la résilience

des candidats à la gloire et surestimer la volatilité des carnets d'adresse. Plus de cinq ans après avoir changé de profession, j'étais encore régulièrement approché par des artistes en mal de publication.

Parmi ces derniers, une dame presque âgée m'appela un beau matin pour me présenter un projet singulier. Elle était dermatologue et s'était passionnée pour l'aquarelle. Elle connaissait bien les problématiques liées au papier, aux pinceaux, à l'eau et aux couleurs. Elle savait faire sécher ses feuilles et prenait soin de ses encadrements – sujets sur lesquels je l'interrogeais pour sonder le sérieux de sa démarche, avant, éventuellement, de lui demander de s'adresser à mon successeur.

Elle répondait au nom de Fahrine Brouyan. Elle devait son prénom surprenant à la fantaisie de ses parents, qui avaient beaucoup voyagé. Son époux était le clerc de notaire Pascal Brouyan, qui se faisait appeler « maître Brouyan » en raison d'une maîtrise de droit obtenue en 1983 – l'année des grandes grèves étudiantes.

Les aquarelles de Fahrine, selon ses dires, représentaient une partie de sa propre histoire. Issue de l'immigration car fille de diplomate, elle s'était reconnue dans les drames migratoires et les noyades de masse de notre début de ^{xxi}^e siècle. L'aquarelle lui avait semblé un moyen adéquat pour évoquer

ces horreurs en douceur, sans heurts, mais avec force. La tenue d'expositions, qu'elle avait déjà commencé à mettre en place et qui réunissaient régulièrement un public d'une centaine de fidèles et de curieux, lui semblait un moyen tout indiqué pour attirer l'attention publique sur cette question humanitaire d'extrême actualité et d'extrême urgence. Un catalogue des œuvres exposées serait certainement facile à vendre, pensait-elle, et les bénéfices pouvaient en être versés aux associations les plus indiquées.

Fahrine était convaincante. Son discours bien construit et bien rodé montrait qu'elle avait déjà mobilisé de nombreuses forces vives autour de son projet, ou tout du moins qu'elle avait entrepris de nombreuses démarches pour le réaliser. Notre première conversation fut longue et je promis de venir voir son travail.

Je pressentais qu'une aventure plus grande que l'art, le commerce et la recherche se dessinait. Je ne pouvais pas savoir que cette aventure me mènerait à un divorce factice, à la perte de mon identité sociale et à la fin de ma carrière de chercheur.

Bertrand Guerbond

Un mardi de novembre, le professeur Guerbond avait trébuché en prenant l'escalier ouest du bâti-

ment Huit. Son pied droit avait glissé sur un morceau de plâtre fraîchement tombé du mur. Il en perdit son chapeau et jura en allemand, la langue qu'il enseignait : « Scheisse ! » Une étudiante de seconde année, qui dévalait les marches à la recherche désespérée de sa salle de cours, en perdit son élan. Elle contourna prudemment le vociférateur et accéléra sitôt qu'elle se sentit hors de sa portée.

Guerbond, spécialiste de l'histoire moderne de la musique populaire suisse-allemande, donnait des cours d'interculturalité germanique à raison de trois heures par semaine. Tout enseignant-chercheur se doit d'assurer cent quatre-vingt-douze heures d'enseignement par an, ce qui revient à environ huit heures par semaine étalées sur vingt-huit semaines de cours. Un cours magistral, toutefois, compte pour une heure et demie – sachant qu'il n'y a aucune définition claire de ce qu'est un cours magistral et qu'il arrive fréquemment qu'un cours assuré devant cinq étudiants soit considéré comme tel. Ensuite, il y a naturellement des dispenses lorsqu'on assume des fonctions administratives, ce qui était le cas de Guerbond. En tant que doyen de la faculté, son total d'heures effectives, passées dans les salles de cours, était de soixante-douze par an.

À chaque fois qu'il se présentait, il sortait son bon mot préféré : « Je suis le doyen, mais rassurez-vous, hein, je n'ai rien contre les petites gens. » Il arborait deux décorations sur le revers de sa veste, dont personne ne savait à quoi elles pouvaient bien correspondre. Plusieurs fois par jour, il peignait soigneusement une grande mèche de cheveux blancs vers la droite de son front ridé. Il avait gardé les sourcils foncés de sa jeunesse, qu'il ne fallait pas couvrir ; mais son crâne s'était dégarni et cela n'avait pas besoin de se savoir. Sa mèche était ainsi prise entre deux volontés contradictoires et demandait une attention particulière.

Les murs de son bureau étaient couverts d'affiches aux coins recourbés, scotchées ou punaisées les unes sur les autres, souvenirs jaunissants des concerts qu'il avait organisés durant les premières années de sa carrière.

Guerbond avait connu des hauts et des bas. Il avait fait ses armes à l'Université de Courville-Tarrand, sous la férule du professeur Neuer – célébré parmi les germanistes pour son apport fondamental à la compréhension des mouvements migratoires du Rhin inférieur au VII^e siècle. En 1989, Neuer s'était suicidé. La chute du mur de Berlin s'était révélée fatale pour le professeur, communiste de la vieille école, qui articulait de

manière surprenante son enseignement autour des réalisations lumineuses de la République démocratique allemande.

Guerbond, frappé d'orphelinisme académique, se mit en congé maladie durant dix-huit mois après le drame. Lorsqu'il se sentit prêt à reprendre du service, il obtint un congé de recherche pour s'installer sur les hauteurs de Zürich, où de nouvelles archives étaient en cours d'intégration à l'Institut Suisse de Musicologie. Il s'était alors abîmé dans le travail, selon ses propres termes, mais des fascistes, disait-il, qui craignaient ses vues, avaient saboté ses recherches. Pile au moment où il était en train de mettre en évidence l'essence prolétarienne de la production musicale populaire globale. L'Institut Suisse de Musicologie le pria, après quelques années infructueuses et de nombreux malentendus sur ses voyages d'étude et ses frais de bouche, de prendre acte de la fin de leur collaboration.

L'Université de Balbourg dut lui retrouver une place, ce qui n'était pas aisé. Il y avait seize maîtres de conférences et neuf professeurs en place, pour un département d'études allemandes comptant soixante-treize étudiants toutes années confondues. Heureusement, le doyen Ferreira, issu du département d'Études Portugaises, avait décidé de

quitter ses fonctions pour se vouer à la préparation de sa retraite. Guerbond, que la passion de l'enseignement avait quitté, proposa sa candidature et fut élu. Cela lui permit de s'adonner pleinement à son inclination pour les voyages et les réunions informelles, essentielles selon lui pour faire vivre la Recherche.

Ainsi, le week-end, pour Guerbond, commençait le jeudi à midi et prenait fin le mardi matin. Il ne permettait à personne de s'enquérir de ses avancées afin de ne pas troubler ses travaux, et il s'adjugeait régulièrement des séjours d'étude pour mieux réfléchir. Car il fallait que la Recherche reste Indépendante. Aucune influence néfaste, comme un regard extérieur indélicat, ne devait pouvoir la biaiser pendant sa genèse. En revanche, une fois que les Vérités à établir l'avaient été, une sélection de chercheurs amis était invitée à prendre connaissance des Résultats. Lesdits amis étaient membres des comités de lecture des revues dans lesquelles les Résultats étaient publiés, et dans lesquelles ils publiaient eux-mêmes. La critique se mesurait donc à l'aune du grade et du pouvoir du publiant. Guerbond se trouvant en haut de la pyramide institutionnelle, aucune critique ne lui était adressée. De toute manière, dans la mesure où il était le seul spécialiste de la musique populaire

suisse-allemande en France, l'eût-on voulu que l'on ne l'eût pu. Et quand on lui demandait pourquoi il mettait toujours des majuscules aux mots qu'il jugeait importants, il répondait que c'était une de ces inventions géniales de la langue allemande que l'on pouvait bien importer en français, avec cette liberté intellectuelle anticonformiste qui est la marque des grands progressistes. « Contraindre le langage et l'Écriture, c'est le premier pas du fascisme », aimait-il dire.

La faculté des Langues et cultures étrangères et des Sciences du langage était composée de vingt-huit départements et animée par cent quarante-et-un enseignants-chercheurs de différents grades, représentant un grand éventail de disciplines. Ces collègues se parlaient peu. Il n'y avait pas de coin café ou de salle des professeurs. Ils se croisaient au mieux dans les couloirs, se pressant vers un cours à dispenser ou une réunion. S'échangeaient alors quelques banalités affligées, comme : « Excuse-moi, je suis en retard », ou « Il faudrait qu'on déjeune un de ces jours – mais pas avant trois semaines, je suis complètement sous l'eau ».

Certains enseignants, habitant la Provence ou la Vendée, venaient une semaine sur deux pour des raisons pratiques et doublaient leurs horaires pour l'occasion, passant de sept heures à quatorze

heures effectives de cours, par exemple – ce qui les épuisait. On les voyait arriver avec leur petite valise le lundi ou le mardi, et repartir le jeudi. En théorie, c'était interdit. Tout maître de conférences se devait de vivre à distance raisonnable de son lieu de travail. Mais comme de nombreux autres écarts, ceux-là n'étaient pas sanctionnés – ni même relevés.

Cela peut paraître difficile à croire, mais quand j'étais maître de conférences, mes collègues et moi-même n'avions aucun compte à rendre à qui que ce soit. Nous échappions statutairement aux conséquences de nos erreurs ou de notre inaction. Nous étions à l'abri de toute réalité économique ou sociétale, et jouissions d'un invraisemblable catalogue d'avantages aussi injustifiables qu'injustifiés – dont la garantie d'un emploi, bien rémunéré, à vie, quels que soient nos errements. Je trouvais cela assez scandaleux, mais j'avoue en avoir bien profité une fois que Saskia fût entrée dans ma vie.

De mi-avril à début septembre, les longs couloirs de nos bâtiments restaient vides – à l'exception de ceux des bureaux du personnel administratif, devant lesquels s'effilaient des queues d'étudiants résignés.

En sept années, j'ai parlé quatre fois à mon doyen. Une fois pour faire connaissance, une fois

pour lui demander ce qu'il comptait faire de notre département, une fois pour évoquer Saskia et une fois pour lui dire que je quittais mes fonctions.

Le mardi où Guerbond trébucha dans l'escalier en hurlant « Scheisse » était le mardi où j'avais rendez-vous avec lui, à 11 heures, pour lui exposer mon Grand Projet autour de Saskia. De l'entrevue, je me souviens surtout de ses yeux vitreux et de grandes phrases qui ne disaient rien. Je lui disais que j'avais fait une découverte sensationnelle, d'une importance qui dépassait celle de l'existence même de notre faculté, et il me répondit que c'était « très bien, notre faculté a besoin de ces projets ». Puis il parla longuement de ses années auprès de Neuer, qui lui avait ouvert les yeux sur ce qui était vraiment important : le devenir social. « Tout le reste est foutaise ».

Nous finîmes par déjeuner au Barthus, un snack méditerranéen situé en face de nos bureaux, où il avait ses habitudes. « Aujourd'hui, je suis fatigué », me dit-il, « mais j'aime bien manger avec les jeunes, c'est bien les jeunes. » Il commanda un döner kebab sur assiette avec des frites, et un demi de rosé. « Mais d'abord l'apéritif, qu'est-ce que tu bois ? Une anisette ? »

À cette époque, je ne refusais pas l'alcool. J'en cultivais même les plaisirs. Mais une anisette en

fin de matinée, à jeun, je n'en voyais que les abysses. Je pris une bière à la place, puis une deuxième, pour rendre plus supportable d'être aussi peu entendu, puis, à défaut de pouvoir l'entraîner dans les fièvres de ma découverte, je me résignai à errer avec Guerbond sur ses voies impensées. Ce fut instructif. Par exemple, pendant le troisième demi de rosé, mon doyen me confia qu'il n'avait pas choisi sa spécialité.

« C'est elle qui m'a choisi. Mon père me poussait vers la médecine, mais j'ai résisté. Moi, un bourgeois ! Ah ça jamais !

Il reprit une belle lampée de vin.

« Tu sais, c'étaient les années 1960. La liberté nous était tombée dessus comme un seau d'eau fraîche. On voyait les injustices. On a cassé des murs.

Il passa sa main sur son front, puis l'essuya avec sa serviette.

« Je vais te dire un truc. La musique, elle m'a toujours trotté dans la tête. Bom, bam, bom, bam, tchick, tchick ! »

Il s'accompagna en frappant la table de ses petits doigts rouges pour chaque « bom » et chaque « bam », et fit glisser ses ongles jaunes sur la nappe en papier pour chaque « tchick ».

« C'est le blues. C'est la base ! La rencontre des esclaves et des jeunes, à cent ans d'intervalle. Moi, j'aime les rencontres ! J'avais une amie allemande, et j'ai grandi avec le fils de notre femme de ménage, une Italienne. Elle aussi elle aimait la musique, la musique populaire. »

Je tentai tant bien que mal de le suivre, mais le vin m'écartait sans cesse de ses voies. Il partit sur le récit interminable d'une enfance bourgeoise et parisienne, avec un père banquier, une mère dépressive, une sœur pianiste et l'Italienne – dont je devinai qu'elle avait inspiré ses premiers émois ; mais je n'écoutais plus. Je l'observais. Je sentis des vagues d'euphorie se fracasser sur les parois de mon cerveau embrasé d'alcool. « Quelle incroyable créature ! », me disais-je. Par quel miracle un type aussi tordu avait-il pu se retrouver doyen d'une faculté et présider au destin professionnel de cent quarante-deux enseignants chercheurs – lui qui délirait ouvertement devant qui voulait l'entendre, sans personne pour le remettre à sa juste place ? Cela me sembla soudainement si improbable que j'en devins hilare ; et Guerbond, qui me voyait rire à travers ses mirettes embuées, prit mon relâchement pour un encouragement.

« Et un jour je l'ai reconnue ! Elle était là, à Paris, à deux pas de chez moi ! Elle passait par une

fenêtre ouverte, c'était le printemps ! Je n'avais que dix-sept ans ! Et je n'étais pas bien doué en allemand ! J'ai sonné, j'ai demandé qui avait laissé s'échapper cette merveille, et ce que cela pouvait bien être... on me dit que c'était Fred Bertelmann, *Der lachende Vagabund*. C'était une épiphanie ! Une épiphonie, comme je le dis souvent ! Ah ! Meine Welt ist bunt ! Lalalalalalalaaaa ! »

Après ce tour de chant et cette confession venus du fond de son histoire, il prit un air grave.

« C'est la rencontre des Peuples, vois-tu. L'interculturalité. L'appropriation. Tu dois toujours écouter ta Musique intérieure ! Il y a de la Musique dans ton projet ? S'il n'y en a pas, laisse tomber ! »

J'avais nourri peu d'espoir avant notre entretien. Mais je ne m'étais pas préparé à me retrouver ivre et bredouille à 14 h 30.

Mon euphorie retomba. Je compris que j'étais seul. Je lui glissai encore, sans grand espoir d'être entendu et sans trop en dire, par crainte de l'ennuyer, que j'avais fait une découverte rare, à Balbourg ; que je devais absolument me consacrer à la publication d'un article qui la présenterait à la communauté scientifique ; que j'avais besoin de son soutien et de celui de la présidence de l'université... Mais je bafouillais. Et mon doyen se

curait les Narines, bouche ouverte, les paupières basses et les sourcils en circonflexe.

« C'est bien, me dit-il. Fais ce que tu veux. Tant que ça ne coûte rien, parce qu'on n'a pas d'argent. »

La lumière d'ailleurs

En arrivant devant la porte de Fahrine et de Pascal Brouyan, qui m'attendaient pour me montrer les aquarelles, je fus quelque peu décontenancé par la présence d'une douzaine de sonnettes. Sur celles qui portaient une inscription, on lisait « P. & F. Brouyan ». Il y en avait de très anciennes, sur lesquelles il fallait tirer, et de plus modernes qu'il fallait pousser. J'en choisis une au hasard.

« Tu as trouvé du premier coup ! Bravo ! me dit maître Brouyan en ouvrant. On va se tutoyer, je tutoie tout le monde.

Son épouse apparut derrière lui et me tendit la main.

« Pascal est tout excité, il ne faut pas lui en vouloir. Bonsoir monsieur. Entrez je vous prie.

« Appelez-moi par mon prénom, je vous prie, protestai-je.

« Mais oui Fahrine, ne sois pas coincée. Monsieur a un prénom et il a l'air bien sympathique. Viens, je vais te montrer la maison.

Il était 19 heures et j'avais apporté deux livres récents des Éditions de Balbourg. Je les tendis à Fahrine, qui les posa sur un buffet sans les regarder. Pascal me prit par le bras.

« Tu restes manger ? Tu aimes l'ivoire ? Tu sais je collectionne les objets en ivoire. Et les tableaux anciens ! Et les sonnettes ! Il y en a au moins trois à chaque porte, n'hésite pas à les essayer ! » Maître Brouyan me précéda dans les escaliers et fit tinter ses sonnettes à chaque étage. Fahrine resta au rez-de-chaussée pour préparer l'apéritif.

J'eus ainsi le curieux privilège de découvrir deux siècles de technologie de la communication primaire et un bon millier d'objets en ivoire, de toutes formes et de toutes fonctions. Il avait même des godemichets – dont il précisa avec un grand sourire qu'il ne les avait pas essayés. Aux murs étaient suspendus des dizaines de tableaux, neufs et anciens, sans ordre ou cohérence. Il n'y avait aucune aquarelle.

La soirée fut supportable. Fahrine restait sur la réserve, et Pascal « mettait le feu », comme il le disait lui-même. Après le plat principal, du poisson froid mayonnaise, mon hôte me dit qu'il était temps de découvrir le véritable plat de résistance. « Fahrine, montre-lui ! »

L'artiste, que je sentis fébrile, s'exécuta et me mena à son atelier. Il fallait traverser une cour, à l'arrière de la maison. On entrait par une porte sécurisée qui menait à une ancienne cuisine, où son matériel était rangé avec méthode. Des portes vitrées séparaient cette première pièce d'une salle imposante, dont les murs et plusieurs grandes tables étaient encombrés d'aquarelles brunâtres. Elle alluma les lumières – de puissants néons logés dans des bacs grillagés, suspendus par des chaînes à un plafond à moulures art-déco. Il me fallut quelques instants pour m'habituer à l'intensité de l'éclairage et au saccage des lieux. Les radiateurs étaient d'origine, les poignées de porte étaient sculptées, le parquet avait été magnifique. À l'origine, cette pièce était conçue pour procurer du bien-être. Les Brouyan l'avaient transformée en salle d'activité pour aliénés.

« C'est l'ancien salon de nos voisins, des gens très bien. Ils ont eu des problèmes d'argent. On a repris leur rez-de-chaussée. Ils occupent toujours les étages mais ils ne sont pas bruyants. Je peux me concentrer, me dit Fahrine. »

Le travail de l'aquarelliste, dont j'attendais des qualités à la hauteur du discours qui l'accompagnait et des enjeux qu'il présentait, était bien pauvre. J'avais du mal à distinguer un style par-

ticulier, une unité de forme quelconque. C'était assez maladroit, et plutôt prétentieux. La couleur dominante était une espèce de sépia sale teintée de jaune fade, avec quelques rehauts de rouge qui pouvaient, à la rigueur, créer une illusion de maîtrise.

Il y en avait une centaine, dont certaines agencées en triptyque. Les dimensions allaient de la carte postale à l'A3 ; toutes me donnaient la même émotion – ou plutôt la même gêne. Je pense qu'elle devait appliquer d'abord la couleur sèche avant de verser des verres de lait ou de jus d'orange sur les feuilles, puis qu'elle devait tout frotter avec des doigts pleins de boue. Je ne sais pas. Et curieusement, j'avais l'impression qu'elles s'enlaidissaient pendant que je les regardais. Par-ci par-là se distinguaient quelques zones plus sombres que d'autres, dans lesquelles on pouvait imaginer de vagues silhouettes, des bouts de corps et, grand poncif des artistes en mal de réussite, des ébauches de visages difformes.

Elle ne put s'empêcher de me demander ce que je pensais de ses étalages. Je lui répondis que son travail me semblait très investi et très incarné.

« Vous n'aimez pas. Mais ça ne fait rien. Ce qui compte, c'est que nous puissions faire mon livre.

Vous savez, les gens aiment beaucoup mon tra-

vail et me demandent tout le temps de faire un livre.»

J'étais bien embarrassé. La démarche de cette dame insaisissable était louable, et je ne doutais pas de la justesse de son combat. Mais entre les migrants naufragés et son travail, je ne voyais que deux points communs : celui de l'incompréhension et celui de l'absence manifeste de toute beauté.

Nous retraversâmes la cour en silence ; Pascal nous attendait avec un large sourire et du gâteau. « Alors ? Qu'est-ce qu'il en dit ? me jeta-t-il.

« Et bien...

Fahrine m'interrompt.

« Il n'aime pas.

« C'est-à-dire... m'aventurai-je, je crois que c'est tout à fait personnel. Je ne suis pas venu pour juger vos œuvres.

Maître Brouyan enchaîna.

« Mais oui chérie, il n'est pas là pour te dire si c'est bien ou si c'est beau. Tu sais le beau, hein, le beau... qu'est-ce qui est beau ? Une sonnette, c'est pas beau, mais ça fait courir les gens ! Ah ! Allez, on va prendre du gâteau.

« Non, osai-je. La question n'est pas réellement là. J'ai un peu honte de l'admettre, mais mon entreprise n'a pas les moyens de financer un livre dont les ventes risquent de... Comment dire.

Je n'ai pas à me prononcer sur la qualité du travail d'un artiste, mais il y a des réalités économiques. Là, pour rendre toutes les nuances du travail de Fahrine, il faudrait utiliser des moyens très onéreux, surtout au niveau de la reprographie. Alors à moins de vendre vos catalogues à 90 euros pièce, je ne vois pas comment faire.» Fahrine resta de marbre. Après un silence presque pesant, elle lâcha :

« Ça coûterait combien ? »

J'aurais voulu lui répondre 50 000 euros, pour être certain de ne jamais devoir associer mon nom à ses tartinades, mais je me dérobai.

« Je ne sais pas, Fahrine, c'est difficile à dire. En comprimant les coûts au maximum, en imprimant mille exemplaires, il faudrait compter au bas mot... 16 000 euros. Ce qui fait qu'il faudrait vendre les catalogues à 40 euros. C'est difficile à placer, surtout au vu de votre notoriété toute relative.

« Ce n'est pas un problème. On les vendra.

« Je comprends votre position, Fahrine. Mais je préfère vous dire d'emblée que je ne pense pas pouvoir prendre ce risque. Vous savez, en ce moment c'est difficile l'édition. Personne ne gagne d'argent. Et ça ne me dérange pas. Mais je ne peux pas me permettre d'en perdre. En plus,

je ne suis plus gérant des Éditions de Balbourg, aujourd'hui. Je suis maître de conférences, je m'occupe d'art ancien, maintenant.

« Oui, mais enfin vous êtes là. Et vous ne comprenez pas. Je vous propose de payer les frais. Je vous donne 16 000 euros et vous faites ce livre. »
Je restai coi. À court d'idées. Coincé. Je regardai mon morceau de gâteau aux mandarines, le gros sourire de Pascal Brouyan, l'air hautain de Fahrine et puis le mur.

Je ne pus regarder quoi que ce soit d'autre, car ce mur bariolé, encombré de mille horreurs de mauvais goût, me rendait mon regard.

Maître Brouyan me sortit de ma sidération.

« Alors, tu en dis quoi ? »

Je répondis sans voix, en hochant la tête. Je ne savais plus réellement où j'étais.

« Ça va ? Ça t'en bouche un coin ? Ça va ? »

« Oui, oui, dis-je en reprenant mes esprits. Excusez-moi. Je... Oui, bien sûr, si vous êtes prêts à prendre le risque financier... Je... »

« Alors marché conclu ! Tu sais on a déjà le titre :
La Lumière d'ailleurs. »

Mon hôte leva son verre.

« Au livre ! »

« Au livre, répétais-je. Mais pas avant un an ou deux. »

Fahrine se tut. Je fixai le mur et le petit panneau aux yeux verts qui s'y était perdu. C'était Saskia. Une Saskia venant d'ailleurs.

Jean-Michel

À quelques kilomètres de ma maison se trouve Melfontaine, un hameau composé de trois fermes. Il ne compte que deux habitants, Eudoxie et Jean-Michel, cousins par alliance.

Eudoxie, la plus âgée, occupe la plus grande bâtisse. Ou plutôt la moitié de son salon, où elle a fini par installer un lit et un radiateur électrique. Jean-Michel y a ajouté une kitchenette l'an dernier ; la grande cuisine était devenue trop froide.

Quand la maison était encore animée et qu'il fallait y préparer trois repas par jour pour une dizaine de personnes, la cuisine était le cœur battant de la grande ferme. Il n'y avait jamais eu de chauffage. La chaleur du poêle à bois qui ronronnait jour et nuit suffisait amplement. Mais après les départs de son frère, de ses nièces, le décès de ses parents et celui de son mari, le vieux poêle d'Eudoxie s'était éteint. Ça faisait bien dix ans qu'il n'avait plus été rallumé. « Ma maison est morte, disait-elle parfois. Je suis un asticot et je vis dans un cadavre. »

Sa grande télé noire à écran plat, posée sur un gros buffet en chêne sombre, surplombe un bric-



Portrait de Saskia van Uylenburgh †

à-brac de bibelots, de napperons crochetés et de boîtes en porcelaine. En dehors de ce monolithe brillant, qu'elle n'allume que rarement par peur d'en user les pièces, tout semble couvert d'une fine poussière vert-de-gris.

Jean-Michel vit dans la petite ferme. Il survit tant bien que mal avec sa petite retraite et ce qu'il appelle « des bricoles ». Il cultive quelques légumes, entretient le verger et regarde pousser son bout de forêt. J'ai fait sa connaissance en le croisant chez Pauline, qui tient le dernier café-restaurant de Valièges, le village le plus proche de son désert et du mien. Puis un jour, sa voiture l'a lâché en rase campagne. Je passais par là, je lui ai proposé de le ramener et depuis, je suis son ami.

Obèse, Jean-Michel a toujours mal au dos. Il dort sur un matelas à même le sol, dans l'ancienne chambre de sa fille et refuse d'utiliser son lit.

Après son licenciement pour « raisons économiques », il avait pris l'habitude de parler à son épouse à la troisième personne. « Qu'est-ce qu'elle veut ? », lui disait-il sur des tons divers, qu'elle lui eût adressé la parole ou pas. Ou bien, en la regardant droit dans les yeux : « Elle me fait chier celle-là. » Ou encore, en la cognant : « C'est ça qu'elle veut ? C'est ça ? »

Elle s'appelait Carole. Il était tombé amoureux d'elle quand elle avait quinze ans. C'était une cousine d'Eudoxie, qui passait toutes ses vacances à Melfontaine. Elle venait de la banlieue de Balbourg, où l'air et la société des jeunes gens n'étaient pas du goût de ses parents. Plus elle passait de temps au grand air, loin de la drogue, des voyous et de l'éventualité de tomber enceinte, mieux ça valait.

Dans les souvenirs de Jean-Michel, elle portait toujours une jupe courte et bleue, surmontée d'un chemisier blanc dans lequel il avait deviné tout un bonheur. Elle lui paraissait pure et libre, et ses longs cils noirs, qui ressemblaient à ceux qui passaient à la télévision, lui donnaient un air éternellement espiègle – promesses de douceurs et de transgressions sans fin. Avec sa voix finement rayée, elle lui racontait la ville. Il prétendait la comprendre. Elle faisait danser sa blondeur devant ses yeux incrédules avant de s'échapper dans des éclats de rires quand il s'en approchait trop. Il lui promit un océan d'amour. Elle ne demandait pas mieux.

Ils se marièrent quand elle tomba enceinte. Elle avait dix-neuf ans, il en avait vingt-deux.

Mais elle l'avait déçu. Après leur deuxième enfant, ses seins étaient tombés sur son ventre laiteux criblé de vergetures, ses cheveux avaient retrouvé

la teinte brunâtre qu'elle avait toujours cachée, ses mains étaient devenues épaisses, ses cils avaient disparu sous le bourrelet qui couvrait ses paupières et sa voix était devenue rocailleuse.

Pendant une vingtaine d'années, ils vécurent entre coups de colère avinés et promesses de mieux. Jean-Michel, qui avait doublé de poids, finit par la détester autant qu'il se détestait ; il se sentait trahi par la dégénérescence de sa princesse rêvée et le lui fit savoir. « Elle me fait chier. Elle m'a bien baisé. »

Un mauvais soir comme les autres, il avait fini par beugler après deux ou trois bouteilles de blanc que Carole était « une conne » qui « ne recevrait plus rien ». Il prit un vieux matelas, le jeta dans la chambre que sa fille avait quitté à seize ans pour fuir en école d'infirmière, tenta d'y trouver le sommeil et grommela des « salope » et des « connasse ». Carole l'avait suivi sans faire de bruit, craignant qu'il ne cherchât à se pendre – ou à la tuer.

Arrivée sur le palier, elle aperçut, à travers la porte entrebâillée, le tas de chair informe et bruyant auquel elle avait autrefois confié son destin. Elle pensa à sa fille, qu'elle n'avait pas vue depuis au moins un an – mais qui avait réussi, et qui travaillait à Paris ; puis pensa à son fils, qui était cuisinier dans la marine. Et fut prise d'un vertige :

et si elle quittait à son tour cette ferme maudite où elle avait enterré ses rêves ? Et si elle laissait crever ici et maintenant le monstre tourneboulé, pourri jusqu'à l'os, qui s'était prétendu son prince ? Elle hésita longtemps, immobile. Programma un premier pas en avant. Puis en arrière. Pensait qu'elle mourrait là. Qu'il se lèverait pour lui en coller une et la jeter dans l'escalier en gueulant « Elle a ce qu'elle veut ? »

Mais ce n'est pas ce qui arriva. Elle entendit un râle, plus ou moins le mot « salope », vit le corps de Jean-Michel s'ériger lentement, puis retomber dans un sourd fracas. « Pardon », pensait-elle entendre, plusieurs fois, rapidement. Un deuxième râle, ponctué de plusieurs « putain ». Puis les jets de vomi, répétés, puissants. Un dernier râle, un souffle, un toussotement. Carole osa « Ça va ? » Il ne répondit pas. Il dormait.

Elle redescendit, emportant le « pardon » avec elle comme le dernier mot d'un chapitre qui se fermait. Elle ramassa quelques affaires et partit. Jean-Michel ne l'a jamais revue, et ne se souvient pas vraiment des événements. Il pense qu'elle a refait sa vie avec un autre homme, « un con ». Les avocats s'étaient occupés de tout.

Depuis cet incident, il n'a jamais remis les pieds dans la chambre conjugale. Il avait retrouvé un

travail de chauffeur-livreur, qu'il perdit parce qu'il n'en but pas moins pour autant et avait fini par s'enfermer dans une vie ratée.

Sa fille, Alix, vient lui rendre visite une ou deux fois par an. Son fils, Jacques, ne vient jamais et ne donne pas de nouvelles.

Jean-Michel reçoit volontiers. Sa cuisine, qui donne sur la cour arrière de la petite ferme, a tout d'un bar. Il a une tireuse à bière « professionnelle » et se fait livrer un fût de cinquante litres tous les mois. Aux murs, il a accroché des affiches de jeunes femmes en tenue d'Ève. Ses convives viennent d'un peu partout aux alentours – essentiellement de braves types solitaires, qui cherchent un peu de convivialité et qui aiment boire.

Il faut dire que Jean-Michel est un sacré numéro – même s'il parle invariablement des mêmes choses : sa vie avec « la salope », sa fille de Paris, « elle a réussi », son fils indigne, « Jacquot je sais pas ce qu'il fait » et enfin l'immigration et les « Arabes qui font chier ». Il réclame souvent le droit de dire ce qu'il veut. « C'est mon bar et je dis ce que je pense. C'est les autres qui ont voté pour des cons et c'est pour ça qu'on en est là. Le terrorisme, on le mérite, c'est bien fait pour notre gueule », répète-t-il à l'envi. Je lui rends souvent

visite, avec des sentiments très mitigés. Mais je l'ai promis à Alix.

L'INN

Le 14 octobre 2010, je devais me rendre à une réunion consacrée à la mise en place du nouveau plan quadriennal de notre programme de recherche. À l'ordre du jour figurait l'axe transversal proposé par le professeur Petra Strønheim.

Un plan quadriennal, c'est la feuille de route des laboratoires universitaires. Pour en saisir l'intérêt, il faut savoir que les enseignants-chercheurs sont obligatoirement « rattachés » à un laboratoire ou « équipe d'accueil », même quand ils étudient l'histoire de la sociologie espagnole. Les « laboratoires » sont nécessaires pour optimiser les financements. Plutôt que d'allouer des crédits à chaque individu, le ministère de l'Éducation nationale accorde des subsides aux équipes, avec un bonus de dix pour cent si le plan quadriennal est jugé d'une qualité suffisante. Le budget est ensuite partagé entre les membres de l'équipe en fonction de leurs projets et besoins.

Petra Strønheim était spécialiste de l'histoire du théâtre islandais. Âgée d'une trentaine d'années, elle était brillante, parlait quatre langues, avait de longs cheveux blonds toujours attachés, une

belle posture et un goût prononcé pour tout ce qui était gris, taupe, beige, crème et de préférence en laine. Elle ne se maquillait pas, ne s'épilait pas et n'utilisait pas de déodorant.

Elle désirait trouver des « synergies » et des « frictions fécondes » entre les divers « champs de recherche » des vingt-trois autres membres de l'équipe. Dans ce but, elle cherchait à mettre en place un axe de recherche transversal intitulé *Natures septentrionales: le Nord vivant en questions*.

Le débat du jour devait porter sur l'opportunité des termes retenus. Qu'est-ce que le « Nord vivant » ? Ne fallait-il pas mettre « questions » au singulier ? Où commençait le Nord ?

Il était également prévu d'échanger sur la possibilité de faire entrer les activités de recherche de notre collègue du département d'Études italiennes dans cet axe. Par courriel, il avait indiqué que les auteurs médiévaux qu'il étudiait venaient du nord de l'Italie et que la nature était très présente dans leurs œuvres. À ses yeux, la question n'avait donc pas lieu de se poser. En outre et à son grand regret, il avait bien trop de travail pour pouvoir assister à la réunion – mais nous souhaita beaucoup de réussite et se réjouissait de collaborer avec nous au sein de l'équipe.

J'appris plus tard que Petra avait été quelque peu déçue du succès de son initiative : aucun des vingt-trois chercheurs ne s'était déplacé. Elle s'était donc retrouvée triste et seule, dans une grande salle vide où la seule chaleur venait d'un grand thermos de café posé dans un coin et qui poussait de petits cris de désespoir à chaque fois qu'un filet de vapeur parvenait à se glisser entre ses joints encrassés.

D'abord découragée, elle sut trouver sa revanche. Elle rédigea un compte rendu de réunion qu'elle demanda aux absents de bien vouloir approuver, puis demanda un budget de 7 890 euros pour l'organisation d'un colloque sur le cinéma nordique, pour lequel elle invita ses anciens collègues de l'université de Stockholm. Trois de ses meilleurs amis purent ainsi découvrir, trois jours durant, nourris et logés, la ville de Balbourg au printemps – avec pour seule obligation de regarder deux films indépendants norvégiens et d'en discuter entre eux.

Petra rédigea les actes du colloque fantôme, les archiva, et recommença l'année suivante. Plus tard, elle demanda et obtint un bureau supplémentaire, un secrétaire à mi-temps et deux nouveaux ordinateurs pour les besoins de son axe, auquel elle donna le nom d'Institut Nord Nature (INN).

On lui accorda une dispense d'enseignement au vu du volume de travail supplémentaire qu'exigeait son initiative et elle finit par faire la fierté du doyen Guerbond, qui déclara lors des Assises de la recherche en sciences du langage : « Prenons exemple sur notre estimée collègue Strønheim, qui a monté un Institut International au sein de notre faculté, avec de tous petits moyens et qui nous a mis sur la Carte Mondiale des Études Nordiques, en particulier au niveau du septième art. Voilà ce qu'il est possible de faire avec un peu de talent et de ténacité. M^{me} Strønheim contribue de manière éclatante au Rayonnement de notre université et je crois indispensable de continuer à lui accorder Notre Confiance. »

C'est ainsi qu'une réunion boudée transforma Petra, pétrie de bonnes intentions, en monstre de cynisme. Au fil des années, elle devint experte en arrangements administratifs et fit du faux-semblant une discipline universitaire. Pour moi, c'était une bénédiction. Elle me mit dans la confiance un jour de découragement et je devins complice de ses actions, signant les mêmes papiers et les mêmes comptes rendus. Ce fut mon école, mon terrain d'essai, qui me permit de mettre en place les conditions idéales pour accueillir Saskia.

Curieusement, je devais aussi cette initiation à la créativité administrative à maître Pascal Brouyan. Il m'avait appelé au moment précis où j'enfourchais mon vélo pour me rendre à la réunion d'équipe qui avait fini de convaincre Petra qu'il n'y avait pas de mal à se faire du bien.

Maître Brouyan venait de trouver un lot d'une centaine de tableaux anciens dont il voulait enrichir sa collection. Mais il manquait de place et me demanda de l'aider à faire le tri. « Toi, tu as l'œil ». Naturellement, je pris le temps de lui répondre – en tentant de dissimuler mon enthousiasme, qui lui aurait paru suspect.

Depuis des mois, j'avais beaucoup de mal à ne pas penser à lui, cherchant désespérément un prétexte pour libérer Saskia de son improbable prison, pour lui accorder la gloire qui lui revenait et, si possible, devenir immensément riche par la même occasion. Soudainement, je n'avais plus besoin de chercher. Brouyan venait de me donner l'occasion rêvée de mettre en branle un projet vague aux contours flous, rêve insensé qui a fini par me condamner à vivre à la campagne, entre collines et vallons, à regarder des biches, à boire beaucoup trop et à écrire ces lignes surréalistes.

Alix

En 2013, je participais à une journée d'étude sur les Rembrandt du célèbre Musée du Rouve. Après une dizaine de publications sur les arts hollandais dans la littérature française, on avait fini par m'associer à la plupart des manifestations scientifiques ayant trait aux peintres de mon pays d'origine. Il faut dire qu'à force de me frotter aux livres qui lui étaient consacrés et peut-être parce que je me sentais un expert illégitime du Maître, j'avais fini par devenir un fin spécialiste de sa vie et de son œuvre.

Pour moi, en plus du privilège de pouvoir approcher des chefs-d'œuvre à l'abri des foules, tout colloque, journée d'étude ou séminaire était l'occasion de retrouver des confrères qui, avec le temps, étaient devenus des amis. Notre petite communauté de spécialistes était une espèce de club, avec ses initiés, ses rituels, sa hiérarchie et ses écarts. Il n'y avait que peu de Français. La plupart des experts étaient néerlandais, allemands, anglais ou américains.

C'était aussi l'occasion de découvrir les travaux des restaurateurs, âmes exactes échouées sur les rivages de la poésie picturale, qui maîtrisaient les appareils les plus étonnants, parlaient sans bégayer de spectrophotocolorimétrie, de spectro-

métrie de masse, de réflectographie infrarouge, de nanomètres, de carbone 14, d'UV, de lumière rasante, de rayons X, de repentirs, de repeints, de sous-couches en blanc de zinc, de rehauts garance, de triples couches de vernis et de microscopes électroniques à balayage. Cela me fascinait. J'y comprenais peu, mais ce n'était pas là l'essentiel. Car la force et la faiblesse des sciences dites humaines, c'est d'avoir la liberté d'ignorer les faits.

C'était enfin l'occasion de quitter mes réalités quotidiennes, mon bureau, ma famille, ma routine, mes étudiants, pour cultiver l'inattendu. Les conversations étaient presque toujours plaisantes et flatteuses. Les repas n'étaient pas mauvais. On se laissait embarquer dans la dynamique des organisateurs, qui n'était jamais trop exigeante.

Au premier repas, qui avait commencé tard en raison de la longue introduction du professeur Darbuy, je me retrouvai en face de M^{me} Taillard, directrice de la Maison interparisienne des Sciences de l'art (MISA), et à côté de monsieur Bourval, directeur du musée Mont-Saint-Pierre. Je n'aurais pas choisi leur voisinage en temps normal, mais les délégations étrangères n'étaient pas encore arrivées et les plans de table avaient été quelque peu improvisés.

En entrée, on servit une soupe de légumes et du vin de Loire. L'ambiance était tendue. M^{me} Taillard, grande rousse aux bras puissants, qui n'aimait pas perdre son temps en inutiles bavardages, m'expliqua que l'accès au dépôt de « certains établissements » était devenu impossible depuis l'intervention de la Direction départementale des droits et prêts entre bibliothèques et centres de documentation (3DPBCD). Bourval, d'habitude plutôt jovial et affable, prit un air pincé et me signala que le ministère avait autorisé l'opération et qu'il n'y était pour rien. Il sentait l'eau de Cologne, me disais-je.

Taillard réagit en rejetant ses cheveux derrière ses oreilles dans un vif mouvement de tête et me demanda si je trouvais souhaitable qu'une direction accepte sa propre impuissance à gérer ses collections. Je répondis que j'étais heureux d'avoir été épargné par un tel dilemme. Bourval me dit qu'il ne fallait pas confondre la gestion d'une « maison » et celle d'un « musée ».

En ces temps-là, je buvais beaucoup quand j'en avais l'occasion. Et cette occasion-ci me parut excellente. Il me fallait de l'esprit, de l'audace et des absences. Me défaire, au prix de ma raison, de cet étai d'enragés qui se détestaient pour des questions dérisoires. Je décidai de boire beaucoup, puis de feindre une réunion téléphonique

dans l'après-midi pour faire une sieste à l'hôtel ; je retrouverais mes amis, les vrais, le soir même, ragaillardir et prêt à m'en remettre une couche.

Au bout de quelques minutes, face à mes évocations, Taillard et Bourval avaient décidé de s'affronter par l'entremise d'un autre malheureux – un stagiaire qui n'avait pas le choix. C'était bruyant. Heureusement, la soupe était excellente et ma voisine de gauche, M^{me} Maréchal, secrétaire dévouée de notre équipe d'accueil, avait l'amabilité de veiller au remplissage de mon verre. Elle faisait partie du comité d'organisation de la journée et pouvait y participer à ce titre. Je l'aimais bien. Elle comprenait et parlait peu, mais n'était pas dénuée de bonne volonté et semblait toujours reconnaissante. Ses sourires, fréquents, étaient pourtant tristes. Un traumatisme, un deuil ou un inconfort intime l'habitaient peut-être. Ses rides avaient fini par incruster sur son visage une expression mi-joyeuse, mi-résignée, qui lui tenait lieu de conversation. Car on ne lui parlait pas, de peur d'apprendre de quoi elle souffrait ; on récoltait sa bienveillance et on allait butiner ailleurs.

Mon cinquième verre était proche de sa fin et je me réjouissais de l'intervention probable de M^{me} Maréchal. Mais avant qu'elle ne pût attraper

le pichet destiné à notre secteur, il sembla s'élever de lui-même. C'était Alix.

Alix Demonges était une jeune restauratrice qui venait d'intégrer l'équipe du Rouve. Je l'avais vue rapidement en arrivant – frêle apparition en retrait de collègues bedonnants à costume gris. Elle me rappela plus tard qu'elle avait « tout de suite flashé » en me voyant. De mon côté, je n'avais rien vu du tout. Au lieu de regarder les jolies filles, j'avais cherché des yeux mon homologue parisien, acolyte attitré de mes divagations académiques, toujours prompt à célébrer la vie et ennemi implacable de toute forme d'ennui. Mais à ma grande déception, on m'avait appris que mon camarade ne serait pas de la fête, ce qui m'avait décidé à boire encore plus que ce que j'aurais fait en sa compagnie.

La main qui s'était aventurée à enlever le vin à mes envies était la première partie du corps d'Alix que je vis. Sa perfection était un choc. D'un blanc délicat, aux doigts longs, fins et fermes, prolongés de petites griffes ovales délicatement incurvées, parées d'un nacre aux mille reflets, cette main ne donnait pas l'impression de porter ce qu'elle tenait ; elle semblait caresser la terre cuite pour la faire léviter. Elle ne l'emporta pas de suite, mais

marqua une pause pour laisser aux éventuels soif-fards la possibilité de protester.

J'avais conscience de devoir monter les yeux, de regarder la ravisseuse et de lui adresser un sourire aimable pour lui dire de procéder. Mais la perspective dégrisante de découvrir qu'une telle main pût appartenir à une créature sans charme, comme c'est trop souvent le cas, m'en empêcha. Chaque seconde que pouvait durer la contemplation de cette main était une éternité, un privilège infini. Je n'eus pas la force de la quitter.

Un de mes professeurs m'avait un jour fait prendre conscience de l'importance, en art, du dessin juste des mains. J'en avais été sidéré. Car j'avais nourri, déjà, et de longue date, un attrait particulier pour cette partie du corps qui en dit tant sur leurs propriétaires, et qui m'avait si souvent renseigné sur une personne avant même de lui adresser la parole. En voyant la main d'Alix, je passai en revue l'ensemble du catalogue mental de phalanges, de jointures, de peaux, d'ongles et de vernis que j'avais vus en peinture, en photo, en gravure et en dessin. Mais rien de ce que je pus invoquer n'égalait ce que je contemplais.

« Vous désirez que je vous serve ? »

Je dus sortir de mon songe. La voix d'Alix, douce et veloutée, me força à lever la tête. Le jais de ses

yeux étincelants traversa mes vêtements, ma peau et se posa sur mon âme. J'en oubliai de respirer.

« Excusez-moi... Nous n'avons plus de vin, à côté.

Je me demandais si je pouvais... »

Je ne savais toujours pas quoi dire, ni quoi faire. Si j'avais parlé, j'aurais dit n'importe quoi. Si j'avais bougé, j'aurais fait tomber quelque chose. Je posai à nouveau mon regard sur sa main, qui tenait toujours le pichet. J'étais en arrêt cardio-respiratoire. M^{me} Maréchal me sauva la vie.

« Ah mais c'est qu'y en a presque plus ! Alors ça je leur avais dit. C'est pas possible, ça, que les gens doivent se promener de table en table. Franchement ! Attendez je vais voir le traiteur, il va nous en rapporter. »

Alix en profita pour s'extraire de mon champ de vision. Elle m'avoua le soir même, dans la baignoire, en enlevant la mousse de mon visage avec ses doux petits orteils, qu'après avoir flashé, elle m'avait pris pour un sociopathe alcoolique. Elle n'avait pas complètement tort.

À la fin du repas, qui m'était devenu très cotonneux, Bourval eut l'idée de réaliser une photo de groupe avec son téléphone, qu'il envoya à tous les présents. On y voyait l'impossibilité de nous discipliner, nos têtes rougies et brillantes, nos vains efforts pour nous maintenir dans une pos-

ture digne, nos peaux suintantes, nos yeux vitreux, mi-clos, nos vestes froissées, nos chemises retrous-sées, nos chaussettes improbables ; le tout dans la lumière blafarde d'un flash trop faible. Moi, on m'y vit de profil, en train de chercher Alix du regard – et paniqué à l'idée de l'avoir perdue.

Le rapt de Saskia

Mes pas étaient lourds. Je devais mentir à Brouyan, dont les certitudes m'inquiétaient. Il avait toujours une opinion sur tout ; il en aurait bien une sur Saskia. Il collectionnait les sonnettes, mais n'était pas entièrement dépourvu d'intelligence.

En longeant sans entrain les résidences bourgeoises du quartier qu'il hantait avec Fahrine, je tentai de faire le tour des risques. Pouvait-il se douter que son petit tableau était, au pire, le témoignage unique d'un chef-d'œuvre disparu, et au mieux, un authentique Rembrandt ?

S'il s'agissait d'une copie ancienne ou du travail d'un élève, je pouvais l'en informer. Mon nom serait associé à la trouvaille, et Brouyan en tirerait quelques dizaines de milliers d'euros. Mais si c'était, comme j'en étais de plus en plus convaincu, un tableau original du grand maître... Je n'aurais plus jamais besoin de travailler. Mes filles seraient

à l'abri. Je n'aurais plus besoin de faire cours à d'innocents égarés. Tout serait différent.

Mes scrupules eurent le mérite d'exister, mais ne me freinèrent pas. À chaque pas, et à mesure que j'échafaudai mes plans pour soustraire le petit panneau à son propriétaire, mes intentions se firent plus fermes.

Je projetai de détourner son attention en m'attardant sur une de ses croûtes. Je l'embobinerai avec des promesses de diffusion du livre de son épouse et je ferais tinter toutes les cloches de sa grande baraque, en prétendant y prendre du plaisir. J'embarquerais quelques cadres, dont la petite Saskia, et je la lui rendrais un peu plus tard – après l'avoir remplacée par la copie d'un autre portrait, du même genre. Il ne verrait pas la différence.

Arrivé devant sa porte, il me fallait choisir une sonnette pour m'annoncer. Je pris la plus petite, la plus neutre. Sans doute un modèle des années 1970, noire, sans fioriture aucune, avec un bouton blanc rond et plat d'un centimètre de diamètre à peine, et une petite fenêtre en plastique transparent où l'on pouvait glisser une étiquette.

« Toi, tu as des mauvaises intentions. »

En m'ouvrant sa demeure avec son gros sourire et sa blague éculée, Brouyan me glaça le sang. Cela ne lui échappa pas.

« T'inquiète pas ! C'est l'habitude ! Tu sais, je suis collectionneur. C'est la jungle, ce monde-là.

« Pardon ? Je... Je... Bonjour, peut-être ?

« Ben te fâche pas. Tu sais, en fait j'aime pas me séparer de mes choses, mais bon, j'ai plus de place. Et attention, je ne donne rien, faut juste que je stocke différemment.

« Écoute Pascal, je ne suis pas venu pour entendre ça. Je suis venu te rendre service. Maintenant si c'est... »

Mon courage m'avait quitté et fit place à une indignation qui me parut salutaire. Je tenais le prétexte idéal pour faire demi-tour et oublier toute cette histoire. La situation, manifestement, m'échappait avant même de commencer ; le cuistre éternel que j'avais devant moi était et resterait ingérable. Tout commerce avec ce type ne pouvait que mener aux dernières des catastrophes.

Pour mon plus grand malheur, il avait l'habitude de rater ses effets et disposait de tout un arsenal pour rattraper ses bourdes. Il sut me retenir en bredouillant des « pardon pardon » noyés dans des « hou là là » ponctués de « chavépamoi ». Et moi, faible moi, je ressentais une pitié coupable pour ce pitre obséquieux, qui savait si bien faire profil bas quand les circonstances l'exigeaient. Surtout, je savais que Saskia, prisonnière accrochée au

mur de sa salle à manger, attendait impatiemment d'éclairer le monde – et m'appelait pour être son Hermès. Je me rassurai en n'excluant pas de renoncer plus tard. Au moins, je l'aurais vue de plus près. Au moins, je saurais définitivement si le miracle entrevu n'était pas une illusion. Alors j'entrai.

Fahrine était affairée au salon, où voletait une curieuse fragrance de poussière et d'humidité. Elle me tendit une main distraite et força un sourire défait.

« C'est atroce, ce qui nous arrive. »

Pas de bonjour. Pas d'accueil. Ses mains étaient maculées d'encre brune – elle avait certainement barbouillé quelque noyade le matin même. Je ne savais pas comment répondre et je ne savais pas si elle attendait une réponse.

« C'est les télécommunications. Je leur fais un procès. Ils ne veulent pas mettre Internet dans mon atelier. Mais ça ne va pas se passer comme ça.

« Ah... Internet c'est toujours un problème. Chez nous, à la fac, nous n'avons pas de réseau sans fil parce qu'une collègue s'est déclarée allergique aux ondes.

« Ça n'a rien à voir. Moi je lutte contre les télécommunications parce qu'ils m'empêchent de travailler. Ils s'opposent à la diffusion de mon

message, qui est plus grand que moi. Je peins pour les migrants noyés, pas pour l'argent.»

De toute évidence, sans Saskia, j'aurais fui Fahrine depuis longtemps. Elle était paranoïaque et possédée. Elle s'était bien trouvée avec son Pascal – qui me sauva de l'embarras d'une réponse en me tirant par la manche en direction du salon, où il avait étalé ses nouvelles acquisitions. Fahrine ne s'en offusqua pas et replongea dans ses papiers.

« Je t'ai tout préparé. Regarde, il y en a partout.

Je ne peux pas accrocher tout ça ! Qu'est-ce qui vaut le coup ? Tu veux un café ? T'as vu le match ?

« Pardon ? Euh, oui, un café serait bienvenu.

« Bonne idée. Ici, j'ai le meilleur café de Balbourg. Je fais moi-même le mélange. Tu sais le café, c'est comme le vin. Et le match ?

« Je... je ne suis pas trop le football.

« Pas le foot ! Le handball ! Je suis un mordu. Ça bouge tout le temps, pas de temps morts, un petit terrain, beaucoup de buts. C'est top le hand ! Bon, hier on a perdu, c'était nul. »

L'odeur de poussière mouillée avait fait place à celle des bois anciens, de la cire et du vernis – une fine odeur de brocante dans laquelle je m'engouffrai pour oublier autant que possible l'enfer mental qui m'encerclait. Pendant que Brouyan fit percoler une machine digne de l'imagination de

Jules Verne ou de Tim Burton, je me concentrai sur les dizaines de tableaux étalés sur la table, posés contre les murs à même le sol, contre les canapés ou encore émergeant des cartons qui les contenaient.

« D'où viennent ces tableaux ?

« Ah, non, ça je ne le dirai pas. Non non.

« Alors je ne peux pas faire grand-chose. Tu sais, la provenance d'une œuvre, c'est extrêmement important. Ça fait partie de son identité.

« Ah. D'accord.

« Si tu ne veux pas me le dire, c'est ton choix. Mais si tu veux que mon avis sur ta collection ait un sens, il faut que je sache au moins dans les grandes lignes d'où ça vient.

« Ah bon. Bon. Mais c'est compliqué. C'est un ami, en fait, un gars qui fait des ventes. Des fois il récupère des lots et ça le gonfle de les vendre à la pièce, parce que ça ne vaut pas grand-chose.

« Tu me dis qu'ils ont déjà été vus par des directeurs des ventes ? Tous ?

« Non, pas des spécialistes. Enfin... c'est compliqué je te dis. C'est confidentiel. Disons que c'est récupéré chez des particuliers qui ont des problèmes de sous. Tu sais je suis dans le notariat, et on connaît des huissiers. Des fois j'arrive à...

Le copain qui me les donne, il regarde même pas ce qu'il y a dans les cartons.

« Mais tu as des documents pour attester que tu les possèdes, ces tableaux ? Et le reste, ce qui est déjà aux murs, ça vient de la même source ?

« Ben oui, enfin non. Tout vient de mon copain, mais je n'ai pas de documents – disons que ça n'a pas vraiment de statut. C'est gênant ?

« Écoute... Non, mais oui. Très franchement, je pense que ça arrive tout le temps, et tu ne peux pas savoir combien d'œuvres traversent le temps sans être documentées. C'est dommage quand on a quelque chose de précieux, mais ce n'est pas forcément un grand handicap. Je vais jeter un œil tranquillement. »

Brouyan semblait déçu. Quant à moi, mes scrupules s'évanouirent au contact de la facilité avec laquelle ma victime se laissait pétrir.

Sans m'attarder sur les états d'âme de mon hôte, je me défis de mon veston de maître de conférences et je relevai les manches de ma chemise blanche. Je prétendis observer longuement chaque tableau, me faisant violence pour éviter le regard de Saskia, qui me parvenait à travers les portes vitrées menant à la salle à manger. Il y avait des arlequins, des bouquets criards, des portraits sans âme, des nus difformes, des paysages prétentieux,

et rien qui dépassât les 50 centimètres de côté. La plupart des peintres du dimanche ont l'esprit assez sain pour ne pas faire de grands formats : la toile et la couleur coûtent cher, et les maladresses sont moins évidentes lorsqu'elles sont minuscules. Heureusement, tout semblait antérieur à la Seconde Guerre mondiale. Au-delà, je me déclare incompétent, quel que soit le mode d'expression choisi ; je ne suis à l'aise que dans les considérations qui se conçoivent bien et s'énoncent clairement – ce qui est trop rarement le cas dans les productions d'après-guerre, pour lesquelles un verbiage indigeste remplace trop souvent l'absente technicité.

Je mis de côté, sans rien dire, quelques paysages aux confins de l'acceptable, deux petits portraits et un bouquet de renoncules. Puis j'attirai l'attention de Brouyan sur ce qu'il avait au mur de sa salle à manger.

« Pascal, ce lac, là, tu ne sais vraiment pas d'où il vient ?

« Non, non, mais tu vois des choses intéressantes ?
Pas besoin de prendre des pincettes, hein !

« C'est-à-dire que je peux te faire un choix cohérent par rapport aux thèmes et aux ambiances, mais je pense que tu peux le faire aussi. C'est enfantin : tu prends les paysages et les natures

mortes pour décorer, c'est à ça que c'est destiné. Les portraits, c'est plus difficile à exposer. Ces têtes avaient un sens pour ceux qui les ont fait réaliser. Mais si ce ne sont pas des membres de ta famille, ça n'a pas beaucoup de sens de t'en encombrer. Après, c'est ta maison...

« Mmouais. Et ce lac, alors, tu penses que ça vaut quelque chose ?

« Non non, je n'ai pas dit ça. Mais il m'intrigue un peu plus que le reste. Ça pourrait être un suiveur de Courbet, à première vue. Période suisse, pendant son exil. Mais ce n'est pas signé et je ne vais pas le décadrer ici.

« Courbet ?

« Oui mais bon, attends, tu m'as demandé de t'aider à faire un choix pour habiller tes murs. Si je dois faire le commissaire-priseur...

« Non, non, enfin oui, mais non. Je veux dire que tout ça c'est bien, mais s'il y a une toile de valeur là-dedans, c'est intéressant, non ? Qu'est-ce que tu en penses ? »

Brouyan s'était défait de toute clownerie depuis que j'avais prononcé le nom de Courbet. Je m'en sentis moins seul. Comme moi, le clerc de notaire n'avait pas affiché ses réelles intentions : je n'étais pas là pour l'aider à faire un choix, mais pour repérer d'éventuels trésors. Cela ne facilitait pas ma

tâche. Mais n'ayant encore commis aucun forfait, je me sentis libre de jouer une carte audacieuse.

« Écoute Pascal... Je n'aurais pas dû te dire ça et laisser ce tableau à sa place. C'est possible que ça vaille quelques milliers d'euros, mais je ne peux pas perdre trop de temps avec ça. Apporte-le à un hôtel des ventes, ils te feront une expertise à bon prix. Moi je ne peux pas faire grand-chose. Il faudrait que je l'apporte à l'université et que je le décadre proprement. Mais ça ne rentre pas réellement dans mon champ de recherche, alors... je ne saurais pas trop comment le justifier.

« Ah. Bon. Mais... tu penses vraiment que ça pourrait être un Courbet ?

« Non, non, pas un Courbet. Ce serait un miracle. Tu penses bien... mais un suiveur, un élève, c'est possible. Il y en a un qui a fait ce type de paysage, c'est... je ne sais plus comment il s'appelle mais il est plutôt bien coté. Je te dis, fais-le expertiser. Comme ça tu sauras à combien il faudra que tu l'assures.

« Pardon ?

« Ben... si tu as une toile de valeur, il vaut mieux la faire assurer. C'est pas donné mais ça te permet de toucher un peu d'argent s'il lui arrive quelque chose. On ne sait jamais.

« Ah oui. Mmm. Je... Pourquoi tu veux l'emmenner à l'université ? Je peux te l'enlever, le cadre.

« Mais non, surtout pas ! Il faut faire ça proprement. S'il y a un clou de travers, tu rayes ton tableau et il perd la moitié de sa valeur. Mais là dans l'immédiat, je ne vois pas comment le faire entrer au labo.

« Et tu es sûr que tu ne peux pas faire une petite exception ?

Brouyan était pris. Il était enfin demandeur. C'était le moment de le rendre encore plus redevable.

« Je ne sais pas trop. Il faudrait que je voie si je peux avoir un créneau.

Ce que je ne lui disais pas, c'est que je n'avais aucun accès à quelque laboratoire que ce soit.

« Et puis j'ai vraiment peu de temps en ce moment. Je suis en plein bouclage. On sort une nouvelle revue et il me reste huit cent pages à corriger cette semaine. Après j'ai deux colloques... Et j'ai le livre de ton épouse, tu sais, je pense qu'on pourra le faire après tout.

« Quoi ? Tu pourrais faire le livre ? Fahrine est au courant ?

« Non, je ne lui ai pas encore dit. C'est le gérant des Éditions qui doit s'en occuper, tu sais moi, depuis que je suis maître de conférences, je ne peux plus. Mais comme je reste actionnaire

majoritaire... J'ai réfléchi, ça vaut le coup. Je pourrais même faire la préface.

« Ah ça ! Elle va être contente ! Je peux le lui dire ? »

« Écoute, je préfère qu'on attende un peu... Sinon, pour revenir à tes tableaux, je propose de t'en prendre quelques-uns et de les apporter au labo – je peux toujours les mettre en réserve. Mais je n'aurai pas le temps de m'en occuper tout de suite et je ne te les rendrai pas avant quelques semaines. Rien ne va à une vitesse normale, à l'université, donc même si je faisais vite, il y aurait encore des chances que ça traîne pour des raisons que je ne peux pas prévoir.

« Ok ok ok, on fait comme ça. Je vais te donner un carton. Tu vas faire le livre de Fahrine ! Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? »

Le récipient qu'il me tendit constitua mon premier crime. J'y mis d'abord une nature morte de pommes, une cascade, le bouquet de renoncules et la vue du lac, qui pouvait effectivement rappeler un Courbet et qui n'était pas trop maladroit. Mais à force d'ignorer Saskia, je faillis omettre de l'ajouter au lot. Je la décrochai en tremblant légèrement. Elle devait faire environ 10 cm sur 15 cm : une carte postale en bois couverte des pigments les plus précieux du ^{xvii}^e siècle hollandais, le *Siècle d'Or*. Elle était logée dans un cadre doré profond,

qui l'avait mise à l'abri des chocs et d'une bonne partie de la lumière. Le vernis s'était assombri, la protégeant encore davantage. À vue de nez, elle n'avait pas été nettoyée depuis une bonne centaine d'années – au moins. Sous la suie et la poussière figée, elle souriait malicieusement ; ses yeux brillaient obstinément, brûlants de soif d'aventure.

« Tu prends ça, aussi ? Curieux, non ? Jamais compris pourquoi on faisait le portrait de gens moches, comme ça, sans les arranger un peu. »

Sans le vouloir, Brouyan venait de me faire frissonner une nouvelle fois, en décrivant une des qualités principales de l'œuvre de Rembrandt. En soulevant le carton pour l'emporter, je pris conscience d'avoir près de quatre cents ans d'histoire dans les bras, et peut-être autant de millions d'euros.

De Jean-Michel à Marie

Ce matin, je me suis levé de bonne heure. J'ai ouvert les volets, mis une bûche dans le poêle, fait du café et pris le temps d'écouter la rivière qui bruisse au fond du jardin. Son débit est très variable. Le timbre de sa voix change tous les jours.

Lorsque je bus ma première gorgée de café brûlant, les rayons du soleil perçaient tout juste entre les sapins, sabraient un restant de brume,

illuminaient quelques insectes téméraires – puis avançaient calmement sur la pelouse.

Les mésanges étaient de retour : les bleues, les noires, les charbonnières, les longues-queues... ça voletait et ça chantait à tout va. Des fils de soie d'araignée luisaient dans les arbres encore nus. Bientôt, les bouleaux se draperont de milliers de pétales vert tendre qui danseront à la bise. Ce sera le printemps.

C'était le début paisible – trop paisible – d'une belle journée qui n'est pas terminée. J'écris cette page à 4 heures de l'après-midi et je devrais faire une sieste. Mon cœur bat dans mes tempes, j'ai des courbatures dans les avant-bras et je dois impérativement me retaper avant le dîner.

Ce soir, c'est le soir de Marie. Je vais lui faire une ratatouille de légumes grillés et du filet mignon de veau à la moutarde, avec un peu de riz blanc. Ce sera la *Liberté guidant le peuple*. Je mettrai une chemise neuve et le jean qu'elle m'a offert la semaine dernière, quand c'était de l'entrecôte saignante en tranches fines, avec de la salade et du raifort, le tout servi sur une planchette : *Le Radeau de la Méduse*. J'avais mis un t-shirt, un treillis et des tennis. C'était différent.

Ne plus nous astreindre à vivre ensemble a été la meilleure décision de notre vie de couple. Tout



Le 28 Juillet. La Liberté guidant le peuple, Eugène Delacroix, 1830 †



Le Radeau de la Méduse, Jean-Louis Théodore Géricault, 1818 †

est plus simple, maintenant, plus beau, plus vrai. Marie s'épanouit comme jamais auparavant. Elle est enfin elle, plus belle, plus forte, et surtout plus vraie qu'à vingt ans, quand nous nous sommes rencontrés. Il aura fallu que je sorte de sa vie pour que le charme opère. Mon amour pour elle s'en est renouvelé aussi, renforcé – redevenu déraisonnable, vertigineux, insaisissable. Je ne sais jamais sous quelle apparence elle viendra. En tailleur et escarpins, lunettes sur le nez, après une journée de travail éprouvante ? En petite robe noire, cheveux en chignon, à la japonaise ? En sportive, portant casquette, jogging et baskets ? Tous ses petits et grands changements, que je ne voyais plus à force de la voir, sont redevenus des miracles.

J'espère que ça va bien se passer, parce que je ne suis pas maître de mes pensées pour l'instant. Je reviens de chez Jean-Michel.

J'ai conduit dans un état peu glorieux. Il n'y a que deux kilomètres de chemin communal entre nos maisons, et tout ce l'on y croise, ce sont des lapins et des chevreuils – mais ce n'est pas une raison. Je ne dois plus me laisser tenter comme ça. Boire un verre, pour la bonne cause, c'est une chose. Accueillir Marie dans un état second en est une autre. Surtout à la lumière des derniers mois.

Jean-Michel avait besoin d'aide pour rentrer du bois. Le bois, dans la région, c'est important. C'est une monnaie, un capital et une assurance. Il réunit les gens, comme aujourd'hui, quand il faut être plusieurs pour le manipuler. Et il divise, comme aujourd'hui, quand la propriété en est contestée. Car le bois, comme on le sait, vient des arbres. Et ces arbres poussent sur des parcelles qui appartiennent à des familles, des entreprises ou des collectivités. Mais le marquage est peu efficace, les limites sont floues, les querelles sont anciennes et les forêts sont vastes. La plupart du temps, quand l'un conteste, l'autre l'engueule ; l'un montre alors les poings et l'autre parle en termes peu flatteurs de sa famille. On se traite de voleur, de menteur, de vagabond. Les agissements des uns et des autres sont expliqués par les origines, les liens familiaux et la fortune imaginée de chaque protagoniste. Il n'y a aucune chance que cela change un jour.

Jean-Michel et moi-même avons rentré près de 10 stères de hêtre à l'arrière de la petite ferme. Eudoxie nous avait préparé du café, mais mon hôte avait préféré un pack de bière belge à triple fermentation. « Il faut ça, disait-il. Les gens ils se rendent pas compte. Ce travail, si tu bois pas, tu tiens pas. C'est scientifique. »

Je me demande souvent s'il est vraiment le père d'Alix.

Le plus étonnant, c'est la force du bonhomme. Que ce corps persiste à servir cette âme tient du miracle. Il prend et balance à une main des morceaux pour lesquels les deux miennes suffisent à peine. Il ne transpire jamais, même s'il souffle comme un diable entre deux efforts.

« Tu as vu les nouvelles ? »

« Non, tu sais, je ne regarde pas la télé. »

« Ah, oui, monsieur ne regarde pas le divertissement du petit peuple. Eh ben t'as tort. Faut t'ouvrir un peu sur le monde au lieu de rester dans ton petit coin. »

« Ça ne me manque pas. J'aime bien être tranquille. »

« T'es un taiseux ! Bon, je t'aime bien, mais d'habitude j'aime pas les taiseux. Un gars, ce qu'il dit, ça compte pas. C'est des conneries. C'est ce qu'il dit pas qui compte. »

« Pas faux. Pas faux... »

« Tu sais que ce bois, Damien il croit que c'est à lui ? Il me dit que c'est pour ça qu'il vient tout le temps, « pour se chauffer avec son bois » qu'il dit. Je te jure. »

« Je ne sais pas comment vous vous en sortez, avec ces histoires de bois. »

- « Mais c'est simple ! Tu prends ce qui t'appartient, tu entretiens correctement ta parcelle, et tu prends pas ce qui est pas à toi ! Qu'est-ce que tu comprends pas là-dedans ? Je viens pas te couper tes arbres, non ? »
- « Non, mais bon, c'est toujours le bordel, j'ai l'impression. C'est peut-être simple pour toi, mais pas pour tout le monde. »
- « Des conneries, oui. Damien, son père a fait de la prison. Il a volé des bêtes, et quand on est venu les chercher il a sorti le fusil. Il a cogné le propriétaire avec la crosse, et il a dit que les bêtes s'étaient échappées, qu'il les avait sauvées. Et son grand-père c'était pareil. Il venait pas d'ici, il avait fui de quelque part où il avait fait des misères. Un assassin, il paraît. C'est une histoire de famille ça. Une sale race. »
- « Eh ben. »
- « Bon, Damien, c'est que des mots. Il a pas les couilles du père. Fin de race, mais sale race quand même. Il dit que c'est son bois mais il vient pas le chercher. »
- « C'est pas un mauvais bougre. »
- « Si, il est mauvais. Mais il a pas les couilles qui vont avec, je te dis. »

On a rentré le bois et bu chacun trois triples. À 8°, ça secoue un peu, surtout à 10 heures du matin.

Eudoxie nous avait préparé un repas pour me remercier. « Et puis on laisse pas partir un homme le ventre vide. » Des pommes de terre sautées aux lardons, avec des carottes et des œufs. Et du vin. Et puis une eau-de-vie qui vient du coin, qu'un des habitués fait lui-même.

Forcément, on a parlé. Du temps pourri, de l'hiver sans neige, de l'été sans pluie. Et forcément, ça a glissé, comme toujours, vers les sujets favoris de Jean-Michel.

Eudoxie pense qu'il n'y a plus de saison. Il paraît que c'est à cause du carbone. « C'est vrai qu'on voit bien qu'il y en a partout, et puis il y a plus rien qui tourne rond. » Mais Jean-Michel pense différemment. « C'est des conneries, tout ça, pour lever plus d'impôts. Ils savent plus où chercher les ronds. Carbone mon cul oui. Qu'est-ce que ça veut dire ? Que ça n'ira plus s'il fait deux degrés de plus ? Je m'en fous, moi. On a d'autres problèmes. »

« Mmm... moi, mon problème est que j'ai de plus en plus mal au dos. Je ne sais pas combien de temps je vais encore pouvoir marcher. Mais je partirai pas. Je crèverai là où je suis née ! »

« Et si t'allais voir le médecin, hein ? Tu crois pas qu'il pourrait t'aider ? On paye assez d'impôts ! »

« Qu'est-ce que ça a encore à voir, les impôts. Et puis tu payes pas d'impôts, t'as pas un rond. »

« Oui ben y en a qui en payent, et y en a qui profitent. Le taiseux, là, tu payes des impôts ?

J'acquiesçai. C'était plus simple.

« Tu vois, il paye des impôts. C'est un étranger mais il paye des impôts. Avec les impôts on paye les médecins. Y a pas de raison que t'en profites pas.

« Ah, Jean-Michel, tu me fatigues. Toujours tes trucs... Je peux pas dire que j'ai mal au dos sans que tu me parles des impôts ou des étrangers. Le seul étranger ici, c'est celui qui vient de t'aider à rentrer le bois.

« Ben il est d'accord avec moi. Hein ? Faut bien dire ce qui est ! Un chat c'est un chat, un bougnoule c'est un bougnoule.

À ce stade, il me fallait bien réagir.

« Euh, oui, enfin c'est pas toujours aussi simple.

« Ah putain t'as pas de couilles non plus, toi, c'est tout. C'est tout. Faut arrêter avec ces pincettes, à pas dire ce qu'on voit tous. Aujourd'hui tout a changé. Avant, on voyait pas toutes ces femmes voilées, ces kebabs. Va à Mongorges, tu verras, il n'y a plus que ça. C'est Alger. C'est Dakar.

« Oui mais tu ne vis pas à Mongorges.

« Tu vois t'es d'accord. Tu crois qu'ils payent leurs impôts, à Mongorges ? Des voleurs, je te dis.

Il viennent jusque dans nos bras. Et moi je pense qu'il est temps d'abreuver nos sillons.»

C'est toujours comme ça, avec Jean-Michel. Désarmant de certitudes, avec l'air d'en savoir toujours plus que les autres, et vaguement menaçant. Je ne rentre jamais trop dans ses conversations. Je ne peux pas. Je l'ai promis à Alix.

J'ai réussi à prendre congé avant de boire la poire de trop. Maintenant, il faut que je me recompose. Marie arrive dans quatre heures et mes légumes ne sont pas encore grillés.

Le Courbet de Brouyan

Après ma conversation avec Guerbond et la naissance de l'INN, tout est allé très vite.

Brouyan n'avait rien vu. J'avais gardé Saskia chez moi, avec ses autres croûtes, et j'avais fini par tout rapporter en m'excusant de n'avoir rien trouvé de remarquable. Mon expérience d'ébéniste et de livreur de meubles s'était révélée bien utile. J'avais récupéré un morceau de bois d'un meuble ancien et imprimé un portrait connu de Saskia, au jet d'encre, sur du papier épais. J'avais bien marouflé le papier sur le bois, dans les règles de l'art, puis couvert le tout de quatre couches de vernis – dont les deux dernières assombries au brou de noix. J'hésitai beaucoup à désolidariser

le panneau original de son cadre, dans lequel il était cloué et collé.

Plusieurs problèmes difficilement surmontables se posèrent. Si le cadre était contemporain du portrait, je prenais la responsabilité de défaire ce que l'artiste ou son entourage immédiat avait fait. De plus, quel que soit l'âge du cadre, le désolidariser du panneau revenait à lui faire subir une opération que n'importe quel restaurateur reconnaîtrait comme étant récente. Enfin, chaque manipulation de l'œuvre la mettait en danger. Elle pouvait tomber, je pouvais la rayer, une mycose pouvait s'y introduire, un insecte pouvait la trouver à son goût.

Je l'avais stockée dans une boîte à cigares équipée d'un hygromètre, mais j'étais bien conscient que chaque jour que je la faisais passer hors des conditions de conservation d'un grand musée, où était sa vraie place, abrégeait sa vie.

Je décidai du coup de construire un nouveau cadre, aussi proche que possible de l'original. Là encore, je remerciai le destin de m'avoir fait découvrir l'art de vieillir du bois. Mais c'était plus compliqué que prévu. Mes filles me voyaient bricoler par-dessus leurs téléphones et me demandaient parfois ce que je faisais. Marie pensait que je préparais une surprise. Je restais évasif. Hors de question de les rendre complices de mes projets.

Après cinq tentatives, j'avais enfin un objet suffisamment proche de l'original pour me risquer à l'incorporer dans le lot de toiles que je rendrais à Brouyan.

Par acquit de conscience autant que pour détourner l'attention, j'avais fait un comptage de fils de la petite vue du lac que Brouyan rêvait en Courbet, et bricolé, avec un logiciel de traitement d'image, une image en fausses couleurs pour faire croire à son propriétaire que j'avais utilisé des scanners haute résolution « à résonance » pour l'étudier – ce qui ne veut rien dire. Je ne mentais pas, toutefois, en lui disant que les résultats de mes recherches ne me paraissaient pas indiquer une attribution à Courbet, ni même à ses suiveurs.

Mais le feu que j'avais allumé dans son cerveau malade refusait de s'éteindre – et à ce jour, il n'a toujours pas lâché l'affaire. Ce tableau était devenu sa trouvaille, son combat. Il avait même monté un site, www.1vraicourbet.com, où il expliquait qu'un « grand spécialiste » de Courbet qui devait rester anonyme « par crainte de représailles » lui avait assuré que la toile était de la main du Maître, mais que les « instances officielles de l'art » faisaient barrage. Il avait fait des photos de détails qu'il jugeait troublants, comme une partie de rochers

dont la « touche » était en tous points compatible avec la « touche » du maître d'Ornans.

Il avait compris qu'il fallait retracer la provenance du tableau, et avait trouvé dans les archives de son notariat une famille qui pût convenir à un argumentaire ad hoc. Courbet, selon lui, aurait offert le tableau à un ami, nommé Antoine Dulongchamp, quelques semaines avant sa mort en 1877. En 1901, Dulongchamp en aurait fait cadeau à sa jeune servante, Henriette Simon, qui était aussi sa maîtresse et la mère de trois de ses bâtards. Son vieil amant lui avait bien dit que le tableau était précieux, mais Henriette n'avait pas vraiment compris pourquoi. Dulongchamp mourut d'apoplexie en 1905, sans reconnaître ses trois fils. La grande guerre faucha les deux aînés. Le troisième en revint avec un bras en moins. La mère mourut de chagrin, en 1919.

Le survivant, Albert Simon, fit fortune dans les assurances et fit construire une grande villa près de Balbourg, où ses descendants vécurent jusqu'à la fin du xx^e siècle. Le petit tableau, seul héritage du père Dulongchamp, était conservé au grenier, dans une malle, où il passa près de soixante ans, ignoré de tous. La famille Simon ne fut pas épargnée par l'histoire. Ils furent déportés en tant que Juifs, qu'ils n'étaient pas, sur la seule base de leur

nom de famille et de la haine de leurs voisins, jaloux de leur réussite. Seul Camille, cinq ans en 1945, fut épargné.

Camille n'eut pas d'enfants. Il vécut misérablement, malgré un emploi assez rémunérateur de comptable en chef. Tout son argent passait dans l'entretien de la maison familiale, qui, selon lui, était tout ce qui le retenait à la vie. Perdre la maison, ce serait perdre sa famille une seconde fois.

En 1993, une réfection indispensable du toit, après une grosse tempête, l'avait forcé à vendre une partie du mobilier, ainsi que « quelques bricoles », dont la malle du grenier et son précieux contenu, le tableau de Courbet. C'est à l'occasion de cette vente que Pascal Brouyan, jeune clerc de notaire généreux, prétendait avoir accepté d'acquérir la petite Vue du Lac pour environ 3 300 francs, soit 500 euros. « À l'époque, écrivait-il sur son site, j'étais surtout frappé par la qualité du tableau, et j'étais touché par la détresse du vendeur, qui m'a beaucoup remercié. Il était heureux de me le confier. Évidemment, je ne savais pas que c'était un Courbet, et Camille Simon pas davantage. »

Brouyan avait même fabriqué le document attestant de la vente sur du papier ancien, à l'aide d'un vieux stylo, et retrouvé une annonce légale de 1993 sur laquelle il greffa les éléments nécessaires.

« Tant que c'est pour une bonne cause, quand les faits ne s'expliquent pas par l'histoire, il faut changer l'histoire, me disait-il. »

Bardam, juin 2012

De mon côté, à défaut de changer l'histoire, je m'affairais à changer mon avenir.

Avec l'aide de Petra Strønheim, j'avais mis en place l'Observatoire documentaire des cultures néerlandaises (ODCN), dont l'objet officiel était de recenser, dans les musées, bibliothèques publiques et universitaires françaises, tous les documents et objets ayant trait aux études néerlandaises – au sens large. Cela me permit de demander des subventions à l'Institut des langues néerlandaises, au Fonds national pour la préservation des parlers ouest-flamands, au Ministère de la culture d'Afrique du Sud, au Fonds régional pour les centres de documentation, à la Ville de Balbourg, à la Communauté de communes de Balbourg-métropole, j'en passe et des meilleures. Au total, je pouvais compter sur une dotation d'environ 80 000 euros par an pour couvrir les frais de fonctionnement et je pus recruter deux vacataires à raison de douze heures par semaine pour les travaux administratifs. Je n'avais donc rien à faire en

dehors de voyager de ville en ville pour visiter des collections, en France, en Belgique et aux Pays-Bas.

Je faisais des rapports que personne ne lisait et, en temps normal, j'aurais trouvé cette situation tout à fait désespérante. Mais mon projet était ailleurs. Il me fallait du temps pour que Brouyan m'oublie et pour documenter mon affaire. Ma seule préoccupation, ma seule pensée, la seule perspective de faire renaître Saskia dans des conditions aussi bonnes pour elle que pour moi, me fit tenir les promesses administratives les plus improbables. Comme Petra, je reçus les félicitations de ma hiérarchie, je fis la fierté de mon université et on me laissa une totale liberté d'action.

Pendant près d'un an, Saskia resta dans la boîte à cigares. Marie était occupée à faire carrière et les filles à être adolescentes, me faisant gagner en liberté d'action ce qu'elles gagnaient en autonomie.

Je pus passer de longues semaines à Bardam, où je scrutais durant des journées entières les archives et les livres pour comprendre où et comment mon petit portrait avait pu être réalisé. Je rassemblai toutes les informations techniques et historiques sur tous les tableaux de Rembrandt et de ses contemporains sur la période allant de 1620 à 1645, ce qui correspondait, avec un peu de marge, aux amours du maître et de son épouse. Je n'ob-

tins pas de résultat indiscutable. Mais par petites touches, par petits sauts, avec un peu d'imagination, quelques fausses pistes et malgré une part non négligeable d'incertitudes, Saskia prit vie.

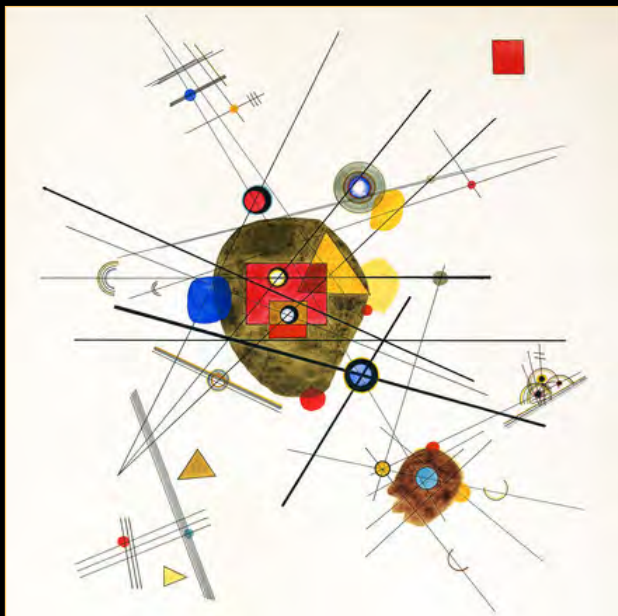
Maintenant

Le gravier du chemin bruisse sous les pneus de la Peugeot de Marie. Il est 19 h 40. Elle est en avance. Je me suis laissé emporter par les mots. J'ai écrit au lieu de faire la cuisine. Trop tard pour la rata-touille... à moins de faire simplement griller les légumes, avec un peu d'ail. Ce sera à peu près la même chose. Vite couper le filet de veau en tranches, faire griller. Mettre l'eau à bouillir pour le riz. Changer le nom du plat ; ce sera *Composition numéro 3*. Je m'en sortirai.

Mais d'abord un verre. Du pastis pour me réveiller et masquer mon haleine déjà chargée. Et un chewing-gum. J'éviterai de respirer trop près d'elle – au début. J'ai mal au crâne. Ça devrait partir. Je reprendrai l'écriture demain.

Hollande

De 1568 à 1648, le delta du Rhin, que nous connaissons aujourd'hui sous l'appellation « Pays-Bas », fut le théâtre d'une guerre d'indépendance menée par les armées de Guillaume d'Orange contre la



Composition III, Vasily Kandinsky, 1923 †

domination de l'empire de Philippe II d'Espagne – fils peu éclairé de l'illustre Charles V.

Cette guerre dura quatre-vingts ans, fut entrecoupée de longues trêves et ne connut, tout compte fait, que peu de batailles.

Caractérisée par son indépendance et par l'absence de toute autorité centrale, la naissante République des sept provinces unies, peuplée d'à peine deux millions d'habitants, connut une période de développement inouï que l'on appellera plus tard le « Siècle d'Or ».

Le moteur principal de l'épanouissement de ce jeune état rebelle était un moteur économique et non politique. Les forces vives du pays ne gâchaient pas leur énergie à tenter de mettre en valeur un régime, un potentat ou une idéologie ; non, ceux qui peuplaient les bords du Rhin et de la Meuse près de la mer du Nord étaient avant tout affairés à faire des affaires – pendant que les militaires, déconnectés des réalités quotidiennes des habitants, s'occupaient à guerroyer.

Chaque ville ne s'en dota pas moins de milices, qui, après avoir été nécessaires pour faire face aux agressions espagnoles, se muèrent rapidement en clubs prestigieux où se rencontraient des citoyens influents, lourds d'une grasse réussite, affublés

d'armes d'apparat, et bien plus préoccupés par leur position sociale que par la sécurité de leur cité.

Le climat économique particulier du pays en fit une destination privilégiée pour des entrepreneurs migrants de tous horizons, notamment français, flamands et allemands. Des villes comme Leyde ou Amsterdam virent croître leur population d'année en année, et il fallut assécher des pans entiers du territoire en vidant des lacs et en détournant des fleuves pour construire et cultiver de quoi loger et nourrir les nouveaux arrivants. Des digues toujours plus nombreuses furent érigées, et d'innombrables moulins à vent, actionnant des pompes toujours plus perfectionnées, donnèrent au pays la physionomie singulière que nous lui connaissons encore aujourd'hui.

Chaque jour apportait son lot de nouveautés. L'économie tournait à plein régime, et surchauffait régulièrement, provoquant des réussites et des faillites retentissantes. Les progrès techniques, scientifiques et les inventions se bousculaient. La production culturelle fut aussi pléthorique qu'élaborée : une langue, une esthétique et une morale transparaient des tableaux, bruissaient dans les théâtres et hurlaient dans les livres. Parmi les manifestations les plus spectaculaires de cet âge doré, la peinture occupait sans doute la plus belle

place. Les décorateurs des meubles et des murs des églises, que les protestants ne décoraient plus, se muèrent en manufacturiers d'un produit nouveau : le tableau de petite taille, indépendant, facile à déplacer, porteur de qualités esthétiques, décoratives et de leçons édifiantes.

L'une des batailles les plus marquantes de cette période florissante avait donné des visages, des noms et des monuments au mouvement de libération : le siège de Leyde, en 1574, qui dura plusieurs mois. Ce fut un siège cruel, qui fit payer un lourd tribut aux dix-huit mille Leydois. Près de six mille d'entre eux moururent de faim ou de maladie. On mangea les réserves, puis les chiens, puis les rats, puis l'écorce des arbres – puis plus rien. Au plus fort de la crise, le bourgmestre proposa son propre corps en victuailles à ceux qui voulaient se rendre à l'ennemi, geste auguste qui calma les esprits et insuffla assez de courage aux survivants pour continuer à résister, dans l'attente d'un miracle qui finit par arriver.

À la faveur d'une conjonction inespérée de phénomènes climatiques, du perçage des digues et du mouvement des marées, les assiégés furent délivrés par des troupes qui purent se déplacer en barque dans les champs inondés. Les Hollandais y virent la signature de Dieu en personne, maître

des éléments, commandant suprême du destin des hommes et des États.

Largement commenté, exagéré, déformé, récupéré et réécrit en fonction des impératifs idéologiques de chaque époque, l'épisode fait encore aujourd'hui partie de la mythologie de l'identité nationale néerlandaise.

Une marmite de potée, abandonnée dans un fortin ennemi à la levée du siège et découverte par un jeune assiégé, devint un symbole d'espoir et un plat national, le *hutspot*. Le courage sacrificiel du bourgmestre Pieter van der Werff en fit un champion incontesté de la liberté et de l'esprit de résistance. Enfin, pour récompenser l'héroïsme des habitants, Guillaume d'Orange, le père de la patrie néerlandaise, dota Leyde d'une université en 1575, ironiquement au nom de Philippe II.

C'est dans cette cité auréolée de gloire, qui connaissait le prix du pain quotidien et de la liberté, que naquit Rembrandt van Rijn en 1606, septième enfant de Harmen Gerritszoon van Rijn, meunier de son état, et de Neeltgen Willemsdochter van Zuytbrouck, fille d'un boulanger fortuné.

Harmen et Neeltgen purent élever confortablement leurs enfants. Rembrandt, d'une grande intelligence, fut envoyé à l'école latine. À quatorze ans, il fut même inscrit à la prestigieuse et jeune

université. Aucune trace documentaire ne permet aujourd'hui d'affirmer qu'il y ait suivi le moindre cours, et nombre de ses biographes ont écrit que la seule raison de son inscription était de lui permettre d'échapper à certains impôts, comme celui sur la bière.

Ce détail est à la fois spéculatif et révélateur : il présuppose soit que Rembrandt fût dans le besoin, soit que sa famille fût sensible à l'optimisation fiscale. Si je devais mettre une pièce sur l'une de ces deux explications, je choiserais la deuxième. Car il était loin d'être pauvre, ne le sera jamais, et surtout, édifier des constructions baroques destinées à s'assurer une totale indépendance financière était sa seconde nature.

S'il faut se méfier de toute spéculation, il paraît impossible que son talent pour le dessin ait pu passer inaperçu à une époque aussi frénétiquement possédée d'art et de pensée. Et au vu de l'intelligence, de la finesse et de la maîtrise qui caractériseront son art, il est plus que probable que Rembrandt savait très tôt que son chemin serait fait de dessins, de gravures et de tableaux.

Il entra donc en apprentissage chez un peintre de renom, Jacob van Swanenburgh, où il apprit en quelques années qu'il n'y apprendrait plus rien –

mais aussi qu'il avait la discipline et la capacité de travail indispensables à l'exercice de son métier.

Au XVII^e siècle, la formation d'un peintre commençait aussi tôt que possible, par la base des bases, très loin de la pratique de la peinture. L'aspirant-peintre était un ouvrier, et rien de plus. Il nettoyait le matériel, rangeait l'atelier, portait l'eau et faisait des courses pendant de longs mois avant de toucher le moindre pigment. Puis il apprenait à broyer et à mélanger les ingrédients nécessaires à la préparation des couleurs, selon les recettes plus ou moins confidentielles de son maître. Il apprenait encore à préparer les toiles, les panneaux et les plaques de cuivre. Il commandait les volets des fenêtres, déplaçait les accessoires et exécutait les divers ordres de ses aînés, qui créaient, avec une patiente discipline, les œuvres destinées à la vente.

Les ateliers étaient des lieux vivants et animés, où travaillaient parfois des dizaines de peintres en même temps. Le nom du maître des lieux en était la marque et la garantie ; et comme dans la plupart des boutiques de notre siècle, le nom apposé sur la devanture ne signifiait pas que le produit acheté avait été confectionné par le propriétaire en personne.

Van Swanenburgh était un honnête homme, qui n'avait pas compris les peintres italiens qu'il admirait, et qu'il était pourtant allé voir de près. Il n'avait pas davantage compris ses aînés flamands, mais il en avait retenu qu'il pouvait cultiver le désordre. Son œuvre, marquée par ces deux influences, était dépourvue de toute originalité. Mais elle témoignait d'application et débordait d'ambition jusque dans ses audaces les plus maladroites.

Au-delà de la connaissance des matières et des outils, Van Swanenburgh n'avait donc pas grand-chose à proposer à un jeune homme aux capacités aussi manifestes que Rembrandt, qui ne fit pas de vieux os dans son entreprise. Il fallait au jeune homme des défis plus importants, un environnement plus stimulant et un maître capable de lui offrir une matière plus fine. Vers l'âge de dix-huit ans, Rembrandt partit ainsi pour Amsterdam, la ville la plus dynamique, la plus peuplée et la plus riche du pays, pour parfaire ses connaissances au contact d'un nouveau maître, Pieter Lastman, l'un des plus célèbres du pays.

Lastman était effectivement bien supérieur, et bien plus moderne que Van Swanenburgh. Mais la représentation des textures n'était pas son fort. Ses nuages sont des draps, son bois est en caoutchouc,

ses chevelures sont en chocolat et ses figures, souvent raides, sont faites d'une matière qui rappelle la cire et non la peau humaine. Ses couleurs sont uniformes, et ses formes, qui manquent de relief, sont trop stéréotypées pour pouvoir provoquer le moindre émerveillement. Enfin, j'ai toujours l'impression qu'il faisait ses compositions en fonction du format et non l'inverse : les personnages et l'action sont dosés, placés, agencés selon l'espace disponible – ce qui fait qu'un animal sera trop petit, un bâton trop court, ou un paysage trop étriqué.

Rembrandt ne resta que quelques mois chez Lastman, où il avait fait la connaissance d'un camarade de son âge aussi doué que lui, bien que plus consensuel : Jan Lievens.

Les deux compères quittèrent Lastman en même temps, semble-t-il, pour faire cause commune en tant que peintres accomplis à Leyde. C'est donc à dix-huit ans, en 1625, que Rembrandt fonda sa première entreprise indépendante. Avec brio. Il enchaîna les tableaux ambitieux, assez doucereux et gentiment coloristes, dans une rivalité bienveillante avec son frère d'armes, qui le devançait dans la maîtrise de ses intentions et dans l'affirmation de sa personnalité. Après quelques années, à vingt-et-un ans environ, Rembrandt peignit un chef-

d'œuvre d'une modernité absolue, intemporelle :
Le Peintre dans son atelier.

C'est un de mes tableaux préférés, toutes époques et tous pays confondus. C'est l'expression même de la modestie, de l'humilité devant toute entreprise. Le jeune homme que l'on y voit semble écrasé par une œuvre que nous ne voyons pas. D'abord, on la devine absente : le peintre, devant un panneau blanc qu'il s'agit de remplir, panique en silence à l'idée de devoir trouver un début et une fin à cette aventure périlleuse. Puis on se dit qu'elle pourrait bien être là, avec toutes les imperfections que seul son créateur peut y voir, en pleine lumière, inévitable. Derrière elle, une porte peut s'ouvrir à chaque instant, laissant entrer un commanditaire et son jugement.

Quoi qu'il en soit, le peintre est le pauvre serviteur d'une cause qui lui échappe. Il ne saura jamais si le moment, le sujet, la composition sont les meilleurs. Ce doute fondamental me parle et fait écho à tout ce que je fais. J'aurais mieux fait de laisser la petite Saskia chez Brouyan. J'aurais mieux fait de ne pas créer l'Observatoire documentaire des cultures néerlandophones. Je n'aurais jamais dû proposer à Alix de danser sans musique, au milieu des vestes grises et des tailleurs serrés de nos confrères. Mais c'est fait. Et maintenant, il faut



Le Peintre dans son atelier, Rembrandt van Rijn, vers 1626 †

bien que ça aille jusqu'au bout, comme dans cet autre tableau de Rembrandt qui me rend dingue, *Le Christ dans la tempête au lac de Génésareth*, qui date de 1633. Le maître s'y est représenté au premier plan, tenant une corde d'une main, son couvre-chef de l'autre, pris dans le flot des choses, embarqué vers l'inconnu dans une tempête sans fin, impuissant jusqu'à l'amusement.

Pour Rembrandt, la suite fut aussi difficile qu'évidente. Son immanquable talent fit de lui, avant ses trente ans, une célébrité. Et en moins de cinq ans, Leyde fut à nouveau trop petit pour lui. Avant, c'était par manque de maîtres. Désormais, c'était par manque de commanditaires prestigieux.

Il s'installa en juin 1631, à vingt-quatre ans, chez le marchand d'art Hendrick van Uylenburgh. Le ticket d'entrée était à mille florins, une petite fortune. Mais l'investissement fut payant : en quelques années, il signa de nombreux portraits de notables amstellodamois, parmi lesquels de riches négociants, des pasteurs influents et des hommes de lettres. Et surtout, il y rencontra la nièce de son logeur : Saskia van Uylenburgh, qu'il épousa en 1634.

Les portraits de cette période sont d'une précision redoutable. Mais au-delà de la probable fidélité aux modèles en termes de ressemblance phy-



Le Christ dans la tempête au lac de Génésareth, Rembrandt van Rijn, 1633 †

sique, c'est l'aspect psychologique qui me terrasse par sa réussite. Le *Portrait d'homme* aujourd'hui conservé au Metropolitan Museum of Art de New-York, par exemple, rend parfaitement à mes yeux la bienveillance du modèle, qui observe le jeune peintre avec quelque doute. Il a l'air de vouloir dire qu'il n'est pas certain de poser correctement, ce qu'il s'efforce pourtant de faire en affichant un sourire un peu crispé, et en même temps de vouloir venir au secours de l'artiste qu'il voit se débattre avec son œuvre. Sans prétendre que c'est bien là ce qui se déroule entre le peintre et son modèle, c'est... ce que je vois dans ses yeux.

Pour moi, c'est là ce qui distingue les portraits de Rembrandt de tous les autres. Rembrandt ne peint pas l'aspect des gens pour les représenter ; il peint leur âme. Quand ils posent, il peint leur pose, et lorsqu'ils ne posent pas, le tableau n'est pas un portrait. C'est pourquoi on ne parle pas du *Portrait de Nicolaes Tulp* et de ses confrères, mais de *La Leçon d'anatomie du docteur Nicolaes Tulp*. Le tableau représente une action et non une pose. C'est sans doute aussi pourquoi on a mis tant de temps à donner son vrai titre, si barbant, à *La Ronde de nuit*.



Portrait d'homme, Rembrandt van Rijn, 1632 †



La Ronde de nuit, Rembrandt van Rijn, 1642 †

Ces portraits incroyables de véracité et de profondeur, dans lesquels on devine tant de vie intérieure et tant de compréhension, assurèrent au jeune maître des revenus et une célébrité sans mesure. Saskia, orpheline issue d'une famille richissime, apporta en dot de quoi compléter, si besoin était, les revenus plus que confortables du couple. Rembrandt grava, dessina et peignit sa jeune femme autant qu'il le put. On y voit bien davantage que le résultat de l'observation d'un modèle par un artiste : on voit un amant qui regarde, avec une fascination sans limites pour son moindre frémissement, la femme qu'il adore et qui le lui rend bien. Je ne connais pas de tableau dans lequel deux personnes sont présentes de façon plus palpable que dans les portraits de Saskia.

Le couple était au sommet du succès, en toute indépendance, dans le pays le plus prospère, le plus dynamique et le plus avancé de son époque, tant au niveau économique que culturel. S'il y avait une Olympe sur terre en 1634, elle se situait à Amsterdam. Et Rembrandt y trônait en Apollon – ou en Dionysos, selon l'heure.

Aujourd'hui

J'avais rendez-vous avec Jean, vers 14 heures. Je l'appelle Jean, alors qu'il s'est présenté en tant

que Philippe. Mais je sais bien que ce n'est pas son prénom.

Nous nous voyons une fois par mois. Généralement, c'est au restaurant, mais parfois, comme aujourd'hui, c'est chez moi, entre les sapins et les mésanges. Jean peut avoir mille visages, et parfois, c'est une femme. Dans ce cas-là, je l'appelle Jeanne.

Jean était plus jeune que d'habitude. Moins de trente ans. Ce qui ne l'empêchait pas d'afficher la même lassitude et le même manque d'intérêt que ses collègues plus âgés. Leur mission, avec moi, n'est pas des plus palpitantes. Ils doivent s'assurer que je ne sors pas du cadre fixé, ils vérifient ma santé mentale et prennent une liste de courses. J'essaie toujours de les faire rire, mais ils ne rient pas souvent.

« Bonjour. Philippe. On s'est parlé au téléphone.

« Oui, oui. Je vais vous appeler Jean.

« Si vous voulez.

« Entrez, j'ai du café. Vous prenez du café ?

« Pas de café.

« D'accord. Un thé alors. Ou une tisane avec les herbes du jardin ?

« Un verre d'eau sera très bien.

« D'accord. Vous êtes un gai luron.

« Non.

« Effectivement. Bon. »

Jean s'était assis sur le bout de la chaise que je lui avais indiquée. Il sortit un ordinateur portable ultra-fin de sa sacoche et le posa sur ses genoux. Il avait un costume bleu, du prêt-à-porter de grand magasin, et une cravate trop fine. Il jouait beaucoup avec ses lunettes.

« Comment allez-vous ? »

« Pardon ? »

« Écoutez, je fais mon travail. Comment allez-vous ? »

« Je ne peux pas répondre à cette question. Elle n'a pas de sens. »

Il tapa quelques mots, remit ses lunettes en place et me fixa.

« Avez-vous fait la connaissance ce mois-ci de personnes étant ou ayant été en contact avec une institution française ou étrangère ? »

« Votre question est absurde. J'ai fait mes courses, j'ai papoté avec la caissière. Elle est peut-être membre de la CIA. »

« Vous ne voulez pas répondre à mes questions ? Vous savez que vous devez me répondre ? »

« Posez-moi des questions qui ont un sens et je vous répondrai. Vous avez lu Kafka ? »

« Non. Donc vous n'avez pas rencontré qui que ce soit qui pourrait représenter une menace pour la confidentialité de votre situation ? »

- « Voilà, ça c'est une bonne question. Ma réponse est : je ne crois pas avoir rencontré qui que ce soit qui pourrait représenter une menace pour la confidentialité de ma situation.
- « Votre lacet est défait, et vous avez une tache sur votre t-shirt qui m'empêche de me concentrer. Quelle est la couleur des yeux de votre père ?
- « Oh là là... Vous savez, j'ai le temps de lire, ici. Vous savez comment ça marche, au moins ? Je vais vous le dire, parce que vous ne me répondrez pas. Vous me saturez le cerveau en superposant des questions et des remarques qui vont me faire entrer dans une espèce d'apnée cérébrale. Une fois que j'y serai – et vous le saurez quand mon regard sera perdu dans le vide avant de répondre avec un débit altéré, quand je me mettrai à changer de position, à déglutir et à cligner des yeux plus fréquemment, vous me direz des choses rassurantes. Par exemple, vous allez me dire que mon jardin est remarquablement tenu, qu'on est tranquille, ici, que ma situation est tout compte fait assez confortable. Ensuite, vous me parlerez de mes enfants, de mon épouse, et entre deux phrases, vous me direz des choses comme « je dois vous dire que vous avez vraiment de la chance », « vous m'écoutez avec beaucoup d'attention, je vous en remercie », « vous

avez vécu une sacrée aventure, vous devez être heureux que ce soit terminé», et enfin : «vous devez être heureux». Ça s'appelle de l'hypnose. Je ne sais pas si on vous a expliqué que c'était de l'hypnose ou si vous vous contentez de lire votre fiche sans rien comprendre à ce que vous faites. En tout cas, épargnez-moi votre baratin, ne me parlez pas de ma femme, de mon jardin et surtout pas de mes enfants, parce que je pourrais me fâcher.

« D'accord. Bon. Des besoins particuliers ?

« Des cibles, un AK-47 avec trois chargeurs, deux cagoules et des menottes.

« Bon. Vous ne voulez pas jouer le jeu. Je le signalerai. Je ne peux rien faire de plus.

« Pas de problème, Jean. La porte est là. »

Il se leva et repartit. J'attendis de ne plus entendre ses pneus écraser le gravier du chemin. Il n'avait rien vu. Au fond de mon jardin, j'avais oublié de ranger ma cible.

Depuis quelques mois, je me suis mis à pratiquer le tir à l'arbalète. Je pense qu'il n'y a pas de contre-indication. Mais je préfère ne prendre aucun risque. Quand j'avais acheté un revolver à poudre noire, pourtant libre à la vente, ils étaient venus me le réclamer. J'en ai racheté un discrètement, depuis, mais ça fait tellement de potin que

je préfère ne pas m'en servir. Avec l'arbalète, je peux pratiquer le tir en toute quiétude.

C'est un exercice relaxant qui m'est devenu essentiel. Toute tension intérieure se lit sur la cible. En temps normal, je fais des 10 et des 9 à 25 mètres, des 6 à 50 mètres et j'arrive à toucher la cible à 100 mètres. Mais il suffit d'une inquiétude trop vive, d'une idée que je n'arrive pas à formuler ou, parfois, de doutes sur l'opportunité de continuer à vivre, pour que mes 9 deviennent des 7, mes 6 des 2 et qu'à 100 mètres, le hasard seul détermine la trajectoire de mes carreaux.

Il me faut alors forcer mes bras, mon épaule, mes yeux, mes pieds, ma respiration et mon index à retrouver une manière de s'accorder. Il n'y a pas de recette – sauf qu'il faut cesser de réfléchir, guetter le point d'équilibre et le mettre à profit avant que la fatigue ne s'installe. La plupart du temps, ça marche. Mes traits reviennent graduellement au centre. Après la session, mon pas est plus léger, mes tensions ont disparu et je dirige mes pensées au lieu de les subir.

En tant qu'historien d'art, j'ai compris grâce au tir le rapport qu'il y avait entre un état d'esprit, une personnalité et un pinceau. Tout se lit dans les traits, s'ils sont bien posés et qu'on se pose les bonnes questions.

Alix au Rouve

Les mains d'Alix n'étaient pas belles par hasard. En tant que restauratrice, elle savait non seulement apprécier ce qui était beau, mais aussi en prendre soin.

Elle était jeune et, comme il se doit en France, reléguée à des tâches plutôt subalternes en attendant tranquillement son tour, qui viendrait lorsque ses supérieurs seraient morts, mutés ou partis à la retraite.

Nous nous voyions au moins une fois par semaine. Je prétendais devoir relever des bibliothèques entières à Paris et m'y rendre autant que possible. L'Observatoire documentaire des cultures néerlandophones payait les frais de déplacement, d'hôtellerie et de bouche. Alix prenait un jour de repos par semaine et nous nous retrouvions à l'hôtel, toujours le même. C'était de l'amour doux. Elle ne me demandait aucun engagement, aucune promesse, et chaque instant avec elle était un miracle fait de caresses et de paroles bienveillantes.

Nous ne parlions jamais de nos travaux, ni de nos familles. Elle avait un jules, qui n'était pas le père de son petit garçon, et que je n'ai jamais vu. Nous avions convenu de nous dire tout – mais en une seule fois. Je lui avais raconté ma vie, mon par-

cours inhabituel, ma belle enfance et mon adolescence pourrie. Elle m'avait raconté la sienne – son père alcoolique, sa mère qui avait déserté, tante Eudoxie, son frère absent et son amour des arts. Puis nous convînmes de ne plus jamais en parler. Quand elle était triste, je la consolais sans lui demander pourquoi elle pleurait. Et quand j'étais un peu renfermé, elle me caressait la nuque sans rien dire. C'était parfait.

Un soir, coïncé dans mes recherches sur Saskia, je lui parlai d'un petit panneau vraisemblablement du XVIII^e siècle, sur lequel j'avais des doutes, et qu'un ami, qui tenait à la plus grande discrétion, m'avait demandé de regarder. Elle me proposa de jeter un œil, mais je lui répondis que le tableau n'était pas transportable. En revanche, je pus lui proposer un petit fragment du panneau, dont je prétendis qu'il s'était détaché tout seul pendant une manipulation pourtant précautionneuse. C'était presque vrai. Ce n'était pas beaucoup plus qu'une écharde, mais il fallait achever de le briser pour pouvoir en disposer.

Lors de nos retrouvailles suivantes, je lui apportai le morceau en question. J'avais l'impression d'avoir arraché un ongle de Rembrandt en personne, mais je devais m'assurer de l'authenticité du tableau sans y être mêlé publiquement et sans

que cela puisse remonter aux oreilles de Brouyan. Une semaine plus tard, elle pensait me décevoir : le panneau datait du début du XVII^e siècle, pas du XVIII^e siècle. Ce soir-là, j'étais très amoureux d'elle.

La Ronde de nuit

Rembrandt, c'est une vie spectaculaire et mouvementée. Une comète qui se débarrasse petit à petit de sa lumière tout en continuant sa course, pour devenir quelque chose de plus essentiel, de plus sombre, mais doté de la même énergie. Avec Saskia, ils perdirent leurs trois premiers enfants peu de temps après leur naissance. Le quatrième, Titus, né en 1641, fut le seul à survivre à son enfance.

En dehors de ces malheurs, les années 1630-1640 furent celles de tous les succès et de tous les excès. La famille de Saskia intenta même un procès au couple, jugé trop dispendieux, pour les empêcher de se ruiner. Rembrandt leur tint tête, avec l'orgueil le plus assumé. Il déclara que leur fortune ne saurait avoir de limite – et il n'avait pas tort, contrairement à ce qui a toujours été affirmé. Sans doute ne croyait-il pas aux limites et ne se réalisait-il que dans l'infini des projections humaines les plus audacieuses.

Lui qui avait toujours utilisé ses proches comme modèles pour s'exercer et faire la démonstration de

sa maîtrise, avait en Saskia le plus beau des sujets. Il la représentait en Flora, déesse du printemps, enceinte et rayonnante, mais aussi en délurée, en princesse ou en bourgeoise, toujours avec cette complicité dont rêvent les amants de tous les temps et de tous les pays.

En 1642, alors qu'il travaillait sur *La Ronde de nuit*, la commande la plus prestigieuse qui lui avait jamais été confiée, l'inimaginable vint cruellement foudroyer son bonheur : Saskia tomba malade, et Saskia mourut. Elle avait vingt-neuf ans.

La Ronde de nuit n'en est pas une, comme le savent à peu près tous ceux qui se sont un jour intéressés au siècle d'or néerlandais. Il s'agit d'un portrait de groupe, *La Compagnie de Frans Banning Cocq et Willem van Ruytenburch*. Le tableau de 16 mètres carrés a été improprement appelé *La Ronde de nuit* à cause de l'état de conservation déplorable dans lequel il se trouvait lorsque ce titre lui a été attribué : les vernis qui le recouvraient avaient noirci, donnant l'impression surréaliste d'une foule bigarrée, armée, sortant d'un antre improbable la nuit tombée. Un nettoyage effectué au ^{xx}e siècle révéla que la scène n'était absolument pas nocturne, comme en témoignaient pourtant déjà, aux yeux de tous, les ombres portées.

L'encre que ce tableau a fait couler pourrait remplir la mer du Nord. Et j'ai peur de devoir en rajouter un peu, dans la mesure où ma perception ne correspond pas à la majorité des textes que j'ai lus à son sujet, et qui me laissent souvent perplexes.

De nombreux commentateurs me semblent trop prudents, trop réservés. Comme s'il cherchaient à mettre, avec leurs termes feutrés et leurs incertitudes affirmées, un lion en cage.

Rembrandt était connu pour son indépendance d'esprit. En s'adressant à lui, la compagnie de Frans Banning Cocq, une milice d'arquebusiers, savait très bien qu'elle en aurait pour son argent. Le peintre ne faisait pas de portraits de groupe statiques. Il les représenterait en action. Cela posait un problème un peu embarrassant : ces compagnies dataient déjà d'un autre âge, et ne faisaient rien de bien spectaculaire. Ils s'occupaient bien plus de leurs relations mutuelles que de la défense de leur ville. C'étaient des bourgeois, des notables, dont le principal souci était d'affirmer et de maintenir leur rang. La solution provocatrice de Rembrandt, naturaliste et réaliste avant l'heure, a été de les représenter en train de faire, pour la plupart d'entre eux, exactement ce qu'ils faisaient d'habitude, à savoir... n'importe quoi.

Au premier plan, les deux meneurs de la troupe ont un air complètement détaché. Ils ne mènent rien ni personne. Frans Banning Cocq expose un point de vue, semble-t-il, et son second l'écoute avec un respect teinté d'ennui. Derrière et autour d'eux, une petite vingtaine de personnes s'affaire à découvrir des armes dont il paraît évident qu'ils ne les sortent qu'en de rares occasions. Ils s'amusent de tout ce fatras, se demandent comment fonctionnent les arquebuses, et croisent les lances de manière désordonnée dans une ambiance bon enfant. Un tambour, un chien qui aboie, un garçon qui court et des discussions vivantes créent un brouhaha sympathique bien loin du sérieux auquel on pourrait s'attendre pour le portrait officiel d'une milice chargée de la protection de la cité.

Le capharnaüm est tel qu'un gamin au second plan, habillé de vêtements d'un autre temps, fait partir un coup d'arquebuse au milieu de la scène. Un milicien n'a qu'à peine le temps de détourner le tir avant qu'il ne blesse ou ne tue quelqu'un. C'est l'incarnation même de l'inconscience. On ne comprend pas d'où il vient, et on ne comprend pas où il va. Pourtant, il marche résolument en avant. Il n'a pas de visage.

Une créature tout aussi mystérieuse l'observe avec fascination : une jeune femme baignée de lumière, adulte mais de la taille d'un enfant.

La première fois que j'ai vu cette créature, j'y ai reconnu Saskia, immédiatement. Tout simplement par la ressemblance physique. Les accessoires qu'elle porte à la ceinture, une poule blanche à l'œil ouvert, un pistolet et une bourse, n'y changent rien. J'ai été très surpris de constater que cette impression était assez iconoclaste. La plupart des spécialistes y voient une figure allégorique ou une mascotte, donnent des explications tirées par les cheveux et se gardent de se prononcer de façon définitive, prenant acte du fait qu'il n'est pas possible de percer tous les mystères de ce chef-d'œuvre dont le contexte de production nous reste largement inconnu.

Pourtant, la ressemblance est évidente. Saskia meurt en 1642, soit l'année de l'achèvement du tableau, dont on sait qu'il a été commencé avant 1640. Sur cette base toute simple, qui peut imaginer que Rembrandt aurait peint une figure ressemblant comme deux gouttes d'eau à son épouse mourante ou décédée récemment, mais qui serait quelqu'un d'autre ?

Ma conviction, c'est que le peintre s'est représenté dans la toile par trois fois. Il l'a fait dans bon

nombre de ses compositions, et il n'y a aucune raison de croire qu'il ne l'aurait pas fait pour celle-ci. On le devine tout d'abord derrière le porteur de drapeau ; son œil, braqué sur l'étendard et tout ce qu'il a de vain, se lève entre deux épaules de miliciens. Puis on le devine dans le gamin à l'arquebuse. Enfin, je le vois dans le chien, aux pieds du vieillard, et qu'il n'aurait pas fallu réveiller si l'on ne voulait pas l'entendre aboyer.

Saskia avait formulé un testament, qui stipulait que Rembrandt aurait l'usufruit des possessions héritées par leur fils Titus, à condition qu'il ne se remariât pas. Autrement dit, elle a eu le temps de préparer son décès et ses conséquences, en toute vraisemblance avec la complicité de son mari. Ce dernier a dû affronter la souffrance immense de devoir quitter celle qui avait tout partagé avec lui. Il est probable qu'il ait eu des moments de découragement, de désespoir, de tristesse infinie. J'imagine, peut-être naïvement, que leurs conversations ont parfois porté sur ce désespoir. Et il me paraît évident que Saskia, qui avait à cœur de protéger l'avenir de son enfant, a dû encourager son époux à achever le travail immense auquel il s'était attelé.

En 1642, il est impensable que Saskia ne fût pas présente, en esprit et pensée, dans tout ce que

Rembrandt entreprit. Elle est la lumière, la force et l'énergie de cette toile. Elle admire et encourage son homme, qui se sent pourtant trop petit, trop facétieux et trop impétueux pour répondre aux attentes de ce commanditaire si exigeant, qui n'est pas un homme, ni un groupe d'hommes. Son maître insaisissable, sa raison d'être, qui le force à avancer sans direction, c'est l'art de peindre. Un art qui ne saurait s'encombrer des inquiétudes, des peurs, des réserves et des règles des gens de bien, auxquels s'adresse *La Ronde de nuit* à la fois comme une profession de foi et comme un miroir. Saskia l'avait compris, accepté, et avait fini par l'encourager.

C'est là le secret de cet immense tableau et c'est l'ingrédient principal de sa réussite. Et le visage de ce petit ange blond – derrière lequel se cache une autre créature qui pourrait être la fille qu'ils n'avaient pas eue – j'ai l'ai si souvent interrogé en m'étonnant qu'il ne fût pas reconnu, que je n'ai eu aucun doute en voyant le petit panneau accroché au mur des Brouyan : c'était elle, et c'était un miracle.

Eudoxie

Il m'a fallu un peu de temps pour comprendre Eudoxie et sa grande poésie. Alix l'appelle sa

tantine. Elle parle peu – surtout parce que Jean-Michel parle beaucoup. Et quand elle parle, c'est toujours pour poser des questions. Cela donne l'impression qu'elle n'entend pas grand-chose à quoi que ce soit. Aujourd'hui, je la remercie pour sa sagesse. Elle m'a fait comprendre malgré elle qu'il n'y avait pas de vérité plus forte que celle de l'incompréhension.

Si je vis à quelques kilomètres de Melfontaine, ce n'est pas par hasard. À l'origine, c'est une idée d'Eudoxie ; ensuite c'est devenu une exigence d'Alix. De mon côté, je ne suis pas très à l'aise avec cette construction baroque, mais au point où j'en suis, une bizarrerie de plus ne fera pas une grande différence.

Quand Alix avait quitté sa maison natale, à seize ans, c'était pour suivre une formation la préparant au beau métier d'infirmière. Mais elle avait vite changé de cap au contact d'un patient passionné d'art, qui lui racontait comment Kandinsky avait changé sa vie, par la couleur et par les formes. Il en avait accroché aux murs de sa chambre et disait qu'il souffrait moins quand il les regardait.

La jeune infirmière avait été intriguée, et s'était intéressée de près à ces reproductions qu'elle trouvait froides, impénétrables et vaguement inquiétantes. Elle finit par faire part de ses impressions

à son patient, avec toute la gentillesse dont elle était capable. « Votre Kandinsky, c'est vrai qu'il fait des formes et des couleurs, mais c'est bien tout. Franchement je ne vois pas ce que ça représente. »

« Mais ça ne représente rien ! Non, ça ne représente pas !

« Mais alors, il peint quoi ?

« Des formes et des couleurs.

« Je le vois bien, c'est ce que je dis. Il y a quoi d'autre ?

« Mais rien. Rien d'autre.

« Je ne comprends pas.

« Mais si ! Si vous acceptez, jeune fille, qu'il n'y a rien d'autre, vous avez tout compris ! Regardez bien, respirez, fermez les yeux, ne pensez à rien, regardez à nouveau... Vous voyez quoi ?

« Des formes et des couleurs. Une tête, là, et un animal, là. Peut-être. Je ne sais pas.

« C'est ça ! Et vous vous sentez comment, en regardant ça ?

« Ben... un peu inquiète, un peu bizarre.

« C'est le monde, ça ! Regardez autour de vous, tout est inquiétant et un peu bizarre ! C'est ça qu'il nous dit, qu'il nous montre ! Ses couleurs sont des couleurs, rien de plus... Mais ce sont des couleurs qui parlent. C'est un langage.

« Oui, mais ça dit quoi ?

« Rien qui puisse s'exprimer en paroles. S'il pouvait l'exprimer en paroles, il le ferait. Mais il laisse les couleurs et les formes raconter ses impressions à sa place. Les mots, c'est insuffisant ! Ça ne dit jamais tout, les mots. Alors qu'un accord de couleurs, l'écho d'une forme, une harmonie visuelle... ça peut dire l'indicible. Je me sens moins seul quand je regarde ça. Je me sens mieux. »

Alix avait été un peu sonnée par ce petit cours d'esthétique, auquel elle n'avait pas tout compris. À l'occasion d'une visite à Melfontaine, elle avait raconté l'anecdote à sa tantine, un peu à défaut de raconter autre chose, en buvant un thé noir. Jean-Michel, son père, qui trainait par là, avait réagi en disant que l'art était « une connerie de bourgeois de Paris qui savent plus quoi foutre avec les impôts des gens ». Mais Eudoxie avait dit qu'elle sentait la même chose que le patient d'Alix. Elle avait une reproduction de *L'Angélus*, de Jean-François Millet. Elle disait qu'elle la regardait souvent, parce que « c'est pas seulement des gens comme nous, qui demandent que ça se passe un peu mieux. C'est aussi des couleurs qui donnent de l'espoir. Ça me calme, quelque part, parce que c'est beau. »

C'est à la suite de cette conversation qu'Alix avait décidé de changer de voie. S'il y avait dans



L'Angélus, Jean-François Millet, vers 1857 †

l'art, dans les couleurs et les formes, quelque chose d'assez puissant pour consoler Eudoxie, elle pouvait peut-être, elle aussi, en tirer quelque chose qui la réconciliât avec ses réalités.

Elle se mit à lire tout ce qui était à sa portée sur l'art, au sens large, et se heurta tout d'abord à la terminologie indéchiffrable des magazines d'art contemporain qu'elle achetait. Elle en accumula des piles entières qu'elle parcourait en quête de sens, en vain, ne comprenant que trop peu à ce qui était entendu par « geste », par « interrogation », par « dialogues », « rhizomes », « écho », « posture », « praxis », et se trouvait bien bête de ne pas saisir la subtilité de la pensée d'un auteur qui avait écrit que, « sortant du domaine d'une création déferante, Oktav Krimsil originait l'aporie des sens telluriens ». Mais convaincue que ces formules cachaient pourtant le secret de la consolation, elle ne lâcha rien. Parfois, elle montrait des reproductions d'œuvres contemporaines à Eudoxie et Jean-Michel, pour voir si le composant secret que partageaient *L'Angélu*s de Millet et la *Composition II* de Kandinsky pût surgir de ce qui se faisait en leur temps, mais elle n'obtint pas de grands résultats. Sa tante disait souvent « J'aime bien, mais je ne vois pas ce que c'est », et son père disait souvent : « Ah mais tu m'emmerdes avec tes



Composition II, Vasily Kandinsky, 1923 †

machins. Moi aussi je peux faire ça, surtout avec l'argent des autres.»

Alix termina sa formation d'infirmière, travailla à mi-temps pendant quatre ans et obtint une licence, une maîtrise puis un DEA de l'université de la Mobronne. Sa volonté de percer le mystère du pouvoir de l'art l'amena à s'intéresser à la peinture du ^{xvii}e siècle hollandais, dont elle devint une encyclopédie ambulante. Admise à l'École du Rouve, elle s'intéressa plus particulièrement à la technique employée par les plus grands maîtres, ne s'arrêta pas trop sur le contexte historique et devint restauratrice. C'était un travail calme, nécessairement patient. Chaque geste était le résultat d'une longue réflexion, d'une longue préparation, et de la consultation de ses confrères. Car la responsabilité du restaurateur est immense. Une erreur, et les générations futures ne pourront plus admirer les merveilles du passé. Trop de retenue, et les œuvres se gâtent d'elles-mêmes. Elles sont vivantes, théâtre d'échanges chimiques aussi lents qu'inéluctables, de processus organiques inarrêtables, d'oxydation, de dessiccation, de transformations irréversibles sous l'effet de la lumière et de la gravité. Le rôle du restaurateur est de faire en sorte que ces transformations se fassent aussi lentement que possible, et que lorsque l'inéluctable

se produit, de faire en sorte que l'œuvre retrouve son aspect original, pour autant que possible et souhaitable, et sans compromettre les restaurations futures.

Son parcours fait partie de ce qui nous a rapprochés ; je suis moi-même d'extraction modeste. J'ai financé mes études en travaillant et j'ai choisi une voie à l'issue incertaine par passion. Ce qui nous différencie, c'est que j'ai eu beaucoup de chance, alors qu'Alix n'en a pas eu souvent. Parmi les pires choses qui lui sont arrivées, il y a notre rencontre.

Bardam

Je plongeai toujours plus loin dans les documents et les archives pour trouver des traces de ma Saskia. Si je pouvais démontrer qu'il manquait un portrait identifié dans le passé, j'aurais mon début de provenance. Le fait que le bois datait du début du xvii^e ne suffisait pas. Un faussaire avait pu trouver un panneau de bois datant de l'époque indiquée et, à condition de savoir ce qu'il faisait, créer un Rembrandt de toutes pièces. Il fallait donc que je trouve son origine dans les archives, puis que je reconstitue le parcours du tableau jusqu'au mur de Brouyan – ce qui serait une gageure.

Mais les archives restèrent muettes. J'interrogeai mes collègues par des voies détournées, je m'in-

téressai de près à toutes les authentications du passé, je repérais tout ce qui était analysé, et je tentai, pour autant que j'avais accès aux instruments, de soumettre Saskia à l'épreuve de la vérité.

Je publiai quelques articles au sujet de mes pérégrinations. Naturellement sans en donner l'objet réel. Mais plusieurs revues à comité de lecture, parmi lesquelles le Bulletin du Koningsmuseum et le Warlington Magazine acceptèrent de publier les compilations de données que je leur proposai. Ces petits succès me permirent de créer une nouvelle structure, l'IRC3R: l'Institut de recherche pour un catalogue raisonné Rembrandt van Rijn, adossé à l'Observatoire documentaire des cultures néerlandophones et financé par des crédits européens non négligeables.

Rembrandt était l'incarnation même de l'excès, à l'image du personnage sans visage qui fonce vers l'inconnu dans *La Ronde de nuit*. Sa vie était marquée du sceau de la réussite, qu'il devait à un mélange détonant de talent et d'acharnement. Il étudiait autant qu'il créait, enchaînant sans relâche des gravures, des dessins et des tableaux qui étaient, au-delà de leur existence purement commerciale – en tant que produits destinés à la vente ou de réalisations de commandes – des exercices et des démonstrations de force.

Rembrandt était un artisan-peintre, un marchand et un entrepreneur avant d'être un « artiste » – concept romantique qui n'avait aucun sens au xvii^e siècle. Il avait besoin de moyens colossaux pour aller au bout d'une existence qu'il savait vouée à la réussite.

Dans ses innombrables biographies, un des malentendus les plus persistants est celui de sa déconfiture financière, qui serait le témoignage matériel d'une déchéance lente et fatale. Les auteurs les plus sérieux évoquent même son hybris, son orgueil et son caractère trop dépensier, qui l'ont mené inéluctablement à la ruine. L'histoire de Rembrandt, pour ceux qui l'écrivent habituellement, est celle de la grandeur et de la décadence – pour la seule et bête raison qu'on a retrouvé l'inventaire de ses biens dressé à l'occasion de sa faillite entrepreneuriale, en 1658, quand il perdit la maison qu'il n'avait jamais payée, son stock, ses accessoires et ses moyens de production. On en conclut que son art n'était plus à la mode, que ses audaces n'étaient plus acceptées, que son vedettariat s'évaporait. Mais ne l'avait-il pas mérité, lui, le prodige trop prodigue ?

La réalité était plus prosaïque. Le Siècle d'Or s'essouffait et Rembrandt n'y pouvait rien. Le climat économique était devenu instable, de

manière totalement indépendante du marché de l'art, et les commandes se faisaient plus rares. Comme de nombreuses autres entreprises, celle de Rembrandt, à la collection trop riche, à la maison trop grande, périclita.

Mais d'après la légende, comme dans toutes les belles histoires de héros intrépides dont on aime encombrer la mémoire humaine, le géant blessé surmonta ses difficultés et sut trouver, malgré les obstacles, la misère et les contrariétés, la force de produire d'ultimes chefs-d'œuvre, plus ou moins hors du marché, à la faveur de quelques généreux admirateurs de longue date.

L'histoire de Rembrandt ainsi reconstruite fait écho à l'histoire du Christ : non reconnu de son vivant, ou seulement par une poignée d'éclairés, son crime aura été d'avoir raison avant les autres. Scarifié puis sacrifié, il aura fallu qu'il trouve la mort pour que l'on reconnaisse que l'on avait cruisé, sans le savoir, un génie.

Ce motif inspire invariablement l'autoflagellation et la pénitence. Nous sommes collectivement responsables de la descente aux enfers des génies que nous croisons avant de les crucifier, parce que nous sommes incapables de les reconnaître. C'est un motif si profondément ancré qu'il est devenu nécessaire à la condition même de génie. Nul n'est

prophète en son pays, et nul n'est un génie sans être ignoré de ses contemporains. Et nous réécrivons l'histoire de notre civilisation avec ce schéma en tête, faisant dire à des documents historiques ce qu'ils ne disent pas.

L'origine de l'insuccès nécessaire des grands artistes occidentaux est ancien. L'histoire tragique de Jésus, qui n'a rien d'unique, a été suivie et précédée d'histoires de saints hommes et de saintes femmes, dont on a conté les aventures jusqu'à en saturer les esprits durant des siècles – prenant soin, au passage, d'expliquer que ne pas y croire équivaldrait à se condamner à l'enfer. Puis, lorsque les saints étaient passés de mode, avec l'écroulement progressif de l'Église sous les coups de boutoir du protestantisme et des Lumières, on n'en a pas perdu pour autant l'habitude de raconter les histoires des grands hommes selon la matrice fournie par les Évangiles et les hagiographies catholiques. Rétroactivement, les biographies des artistes devinrent exemplaires et édifiantes.

Évidemment, la vie réelle de Rembrandt n'avait rien à voir avec sa légende – pas plus que celle de Jésus, de Léonard ou de Steve Jobs. Mais tout mythe sait combler les lacunes documentaires et lisser les aspérités. C'est ainsi que l'on écrit que le Maître n'a pu avoir qu'une vie dissolue, effrénée,

excessive avant l'épreuve de la mort de Saskia. Le bon chrétien y verra même le doigt du Seigneur et une juste punition.

Cependant, quand on lit l'époque à travers ses pièces de théâtre, sa musique, son art pictural, ses développements politiques, religieux et économiques, quand on s'imprègne non seulement des livres de ses penseurs, mais qu'on regarde aussi comment étaient tissés ses draps, pavées ses rues et exécutés ses criminels, quand on s'attarde sur le quotidien le plus banal d'une maraîchère, d'un professeur de musique, d'un batelier ou d'un soldat, on se rend compte que l'histoire ne s'entend que par son bruit de fond. Les éclats, les victoires, les innovations et les révolutions ne sont saisissables que s'ils sont accompagnés de tout ce qui les a fait naître. L'éclat ne se produit que dans la nuit, la victoire est le fruit plus ou moins pourri d'une mésentente, les novateurs ne le sont que par rapport à un temps qui s'écoule trop lentement pour eux, et les révolutions ne germent que dans les granges trop vides et les alcôves des ambitieux.

Qui veut comprendre Rembrandt doit plonger dans ses tavernes, marcher à ses côtés le long des canaux gelés, manger son pain, lire ses livres, voir ses maîtres et rire des ridicules de son temps.

Enfin. Mon analyse est sans doute trop littéraire.

Mais je l'assume. Pourquoi ne pas laisser Rembrandt pour ce qu'il était : un opportuniste extraordinaire, conscient des dynamiques de son époque, et qui savait les mettre à son profit ? Sa faillite ? La perte de ses biens matériels ? En quoi est-ce différent d'un garagiste qui perd son entreprise ? Il travaillera chez un cousin, montera une nouvelle société au nom d'un membre de sa famille et quoi qu'il en soit, il continuera à gagner de l'argent en réparant des voitures. Comme Rembrandt l'a fait en continuant à peindre.

Après avoir vécu glorieusement au-dessus de ses moyens, ses possessions, y compris des tableaux, des gravures, des dessins et une grande collection de curiosités exotiques, furent saisies par voie judiciaire. On peut en conclure qu'il était pauvre et que cet épisode traumatisant fut sans doute un drame personnel. On peut aussi deviner qu'un homme aussi fin, talentueux et intelligent, qui avait connu les plus grandes joies et les plus grandes tristesses, sut relativiser les événements – qui n'étaient pas différents de ce qui arrivait à de très nombreux entrepreneurs autour de lui. S'est-il pourtant condamné à la misère, s'est-il retiré, s'est-il jeté dans un canal ?

Non. Il est devenu salarié d'une entreprise créée au nom de son fils, Titus. Quant à la clause du

testament de Saskia qui prévoyait qu'il ne devrait pas se remarier, il n'en a jamais tenu compte autrement que pour l'administration, vivant maritalement avec Geertje Dirckx, avant d'avoir un enfant avec Hendrickje Stoffels, Cornelia.

N'en déplaise à ceux qui désirent voir un Rembrandt désespéré au milieu de sa vie, devenant plus « sombre » et plus « intérieur », la production du Maître ne cessa pas. Elle s'améliora même, s'affina, se radicalisa et séduisit les hommes les plus puissants de son temps. Comme tout grand entrepreneur, il se releva de sa faillite, il en joua et en tira des bénéfices. Rien ne permet d'affirmer que sa réputation était ternie. Sa liberté d'action et la jouissance qu'il tirait de toute chose furent préservées : c'était là son but – qu'il a toujours brillamment atteint. Ses autoportraits, à ceux qui les voient et qu'ils regardent, racontent la distance éternelle que Rembrandt entretenait avec les vanités de son temps.

Toutes ces pensées, qui me vinrent pendant mon exploration des archives à Bardam, me rapprochaient de Rembrandt, mais ne me rapprochèrent pas de l'origine du panneau que j'avais dérobé à Brouyan. Les documents restaient désespérément muets. Je n'avais pas l'ombre d'une trace de ma petite Saskia, ni même l'espoir d'en trouver une.

Ma boîte à cigares, cachée dans mon garage à Balbourg, recelait un secret de plus en plus lourd, tout en devenant de plus en plus vide.

Mais ce n'est pas toujours en cherchant que l'on trouve.

Alors que je m'apprêtais à remballer mes affaires et ma fierté, je reçus un appel d'Alix, qui ne m'appelait pourtant jamais. Elle me demanda d'où venait le morceau de bois que je lui avais apporté quelques mois auparavant. Je lui répondis que je ne pouvais pas le lui dire. Elle insista, et je lui répondis que le morceau provenait d'un collectionneur privé.

« Je m'en doute bien... Mais bon, je suis inquiète, là. Tu sais ce que c'est, non ?

« Oui, je pense savoir, mais c'est compliqué.

« C'est légal ?

« Je crois. Ce n'est pas trop mon rayon.

« Bon... Ce qui m'inquiète c'est qu'il y a des morceaux qui s'en détachent, apparemment. Et que tu te promènes avec.

« Non, non, c'est... c'est un fragment de panneau, tombé tout seul.

« Non, il n'est pas tombé tout seul. Il a été arraché. La cassure est récente.

« Ah... C'est important ?

- « Écoute, je ne sais pas à qui tu as affaire, et je ne veux pas le savoir, mais cette personne met en danger un morceau de patrimoine de l'humanité. C'est quoi, exactement ?
- « Un portrait. Mais en dehors de ça...
- « Quoi, en dehors de ça ? Tu sais très bien ce que c'est. Sinon, pourquoi tu t'en mêlerais ? Tu connais quel autre peintre ?
- « Mmm. Je ne peux vraiment pas t'en parler.
- « Je comprends. Mais puisque tu es en contact avec un collectionneur qui a un Rembrandt inconnu, il faudra que tu lui dises d'arrêter de l'abîmer. S'il te plaît.
- « Rembrandt ?
- « Arrête. L'écharde que tu m'as apportée vient du même bois que celui du *Philosophe en méditation*. Il n'y a aucune autre œuvre connue sur ce bois-là. Et le *Philosophe*... Tu sais que j'ai failli... Et puis je me suis dit qu'il valait peut-être mieux que je t'appelle avant. Sérieux... C'est quoi cette histoire ? Un travail d'atelier ? Un Dou ?
- « Tu n'en as parlé à personne ? Comment tu sais...
- « Tu sais bien que le bois n'a pas beaucoup de secrets pour moi... Ce chêne-là, je le connais par coeur. Et tu ne me l'as pas donné par hasard, non ?



Le Philosophe en méditation, Rembrandt van Rijn, 1632 †

- « Je sais. Je t'aime. À ma façon. Je... Mais je...
Donne-moi une semaine. C'est un portrait de
Saskia, c'est tout ce que je peux te dire.
« Saskia ? Sur un panneau de 1632 ? Il venait de
la rencontrer !
« Donne-moi une semaine, je t'en dirai plus...
Merci pour ton appel. Merci.
« Merci ? Tu viens jeudi ? Viens jeudi !
« Je serai là. Je dois y aller. Je t'embrasse.
« Je te vois jeudi. Tu me raconteras tout ça. C'est
horrible de ne pas m'en dire plus !
« Oui. Merci. Je dois y aller. À jeudi.
« À jeudi. Bisous.
« Bisous. »

Mondève, le jeudi suivant

Mon plan était un peu sauvage, mais je n'avais plus vraiment le choix. La vie ne passait plus, elle m'arrivait.

Décidé à épouser le flot des jours, j'avais remis mon rendez-vous avec Alix à plus tard, et proposé à Marie de m'accompagner – aux frais de l'université, naturellement. Sur les justificatifs, je déclarai la présence d'un auteur néerlandophone sud-africain, Alfons Boudemakers. Tout simplement parce que c'était possible.

Nous avions choisi un bel hôtel avec une vue sur le lac et nous nous fîmes livrer nos repas dans la chambre par de jolies dames en noir et blanc. Nos filles étaient chez mes beaux-parents et nous étions libres de faire ce qui nous plaisait – ce qui, durant les 48 heures que nous passâmes en Helvétie, était essentiellement d'ordre amoureux.

Je n'oublierai jamais notre premier matin mon-devois. En ouvrant les yeux, je vis Marie nue, de dos, assise au bord du lit, le visage plongé vers ses jambes – qu'elle caressait pour en soulager les courbatures que notre longue promenade de la veille lui avait infligé. Dans la pièce encore lourde de la nuit, les rideaux blancs, entrouverts, laissaient passer une lumière tamisée qui enveloppait d'argent ses cheveux noirs, tombait sur ses fines oreilles, glissait le long de son cou et couvrait ses épaules d'un voile nacré. Elle dut sentir mon regard, releva la tête en se tournant vers moi, souriante et complice, sereine et décidée. Je voulais lui dire de ne plus bouger – qu'elle était parfaite. Je lui tendis la main, comme pour arrêter le temps. Elle me la prit, l'embrassa et la posa sur sa poitrine, que ses cheveux frôlaient déjà. Tout ce que nous fîmes alors fut lent, prudent, précautionneux. Au début. Je refermai les rideaux. Le jour resterait dehors. La nuit recommençait.

Je n'avais qu'un seul rendez-vous, dans l'après-midi, avec un avocat. Je l'avais trouvé sur Internet, tout simplement. Impossible de me manifester auprès d'un ami ou d'une connaissance – il fallait impérativement que tout soit aussi discret que possible. Je lui avais donné rendez-vous dans un café, où je me rendis par un grand détour.

À Marie, j'avais dit que je rencontrerais un collègue suisse qui désirait s'associer à mes recherches, et éventuellement m'ouvrir des archives que je ne connaissais pas. Cela lui allait très bien. Elle en profita pour acheter des vêtements pour les filles – et j'étais ravi qu'elle le fît sans moi. Un jour, je lui dirais tout. Même pour Alix. Et même si la devise de notre relation était : « Ne demande rien, je ne te dirai rien ».

L'avocat portait un t-shirt imprimé. Il n'était pas rasé. Il avait des lunettes rondes teintées de rose. Moi, je portais ma veste de costume un peu trop grande et mon pantalon un peu trop serré, une chemise qui avait mal voyagé et, pendant que nous nous saluions, je me rendis compte que le bracelet de ma montre trop bon marché était aussi craquelé que le cuir de ma ceinture noire, qui jurait avec mes chaussures brunes. Il m'avait observé autant que moi. Nous n'étions pas à l'aise.

Je pris place en face de lui, et sortis lentement quelques feuilles vierges et un stylo. Je transpirais, et je ne savais pas bien où regarder.

« Vous connaissez Mondève ? »

« Pas du tout. Je ne connais pas bien la Suisse, à vrai dire. »

« Bon. Je vais être franc avec vous. Je n'ai pas beaucoup de temps et je préfère vous dire tout de suite que je dois vous quitter d'ici une vingtaine de minutes. »

Sa remarque me déboussola. Il ne me sentait pas. Mais j'étais aussi soulagé de la porte de sortie qu'il m'offrait.

« D'accord. Je... Je crois que ça ne suffira pas. Je vous fais perdre le peu de temps que vous avez. Rappelez-moi quand vous aurez une heure ou deux, si vous désirez me revoir. »

Je rangeai mes feuilles, je me levai et lui tendis la main. Il ne bougea pas.

« Bon. C'est comme vous voulez. Mais prenons au moins deux minutes pour que je comprenne dans les grandes lignes. C'est une succession ? »

« Je vous répète qu'il me faudra plutôt une heure ou deux. Et il ne s'agit pas d'une succession. Je vais aussi être franc avec vous. C'est une très grosse affaire... il faut bien que j'appelle ça une affaire, mais ce n'en est pas vraiment une. Enfin

je ne sais pas. C'est bien trop grand pour moi, et c'est... particulier. Je ne peux pas vous dire quoi que ce soit tant que je ne serai pas certain de la confidentialité de nos échanges. Ça fait trois ans que je prépare les choses, et je ne prendrai aucun risque. Je suis désolé.

« D'accord. Vous restez combien de temps à Mondève ?

« Je pars demain, dans l'après-midi.

« Attendez.

« Il prit son téléphone et tapota quelque chose. Et prit un air embêté.

« Bon. Le matin, ça ne vous irait pas ? Un petit déjeuner, vers 7 h 30 ? Je peux venir à votre hôtel. Vous êtes au Brickton ?

« Comment savez-vous...

« Votre stylo.

« Ah oui. Oui, je suis au Brickton. Mais je...

« Bon. Et vous êtes un spécialiste de Rembrandt ?

« Pardon ?

« Vous n'êtes pas très compliqué à trouver, sur Internet. Je viens de prendre votre photo, de la soumettre à un moteur de recherche et j'ai trouvé à peu près... attendez... vingt-trois mille occurrences. Vous êtes connu !

« Non, je... non, j'ai publié pas mal d'articles, deux ou trois livres, mais connu, non. Reconnu, dans une certaine mesure.

« Bon. Je vais décaler mon rendez-vous. Ce n'est pas compliqué, je n'en avais pas. Je vous ai pris pour un rigolo. Vous savez, on en croise beaucoup.

« Ah. Écoutez, je ne suis pas très à l'aise. Qu'est-ce qu'il en est de la confidentialité ? Je n'y connais pas grand-chose.

« Bon. Je suis avocat, et je n'ai pas le droit de divulguer quoi que ce soit de ce que vous me direz dans le cadre de mon travail. C'est aussi simple que ça. Donc à partir du moment où nous signerons un contrat stipulant que je vous conseille pour votre affaire « qui n'en est pas vraiment une », la confidentialité sera absolue.

« Même si j'avais tué quelqu'un ?

« Dans ce cas-là je ne vous conseillerai pas. Mais je ne pourrai pas le divulguer, et mon éventuel témoignage serait nul et non avenue.

« Comment ça se passe, concrètement ? Je ne sais pas si... Je crois que... »

Je voulais partir sur-le-champ. Mais je réalisais aussi que j'avais affaire à un type intelligent. Et à y regarder de plus près, ses lunettes avaient l'air plutôt bien ouvragées. Son t-shirt n'avait pas l'air

de venir du Bangladesh. Et sa montre, discrète, était joliment signée.

Il prit les choses en main et sortit un document de la mallette posée à ses pieds. J'étais toujours debout.

« Voilà comment ça se passe. Je vais vous demander de mettre votre nom ici, et ici. De signer là, et là. Je vous laisse le temps de lire. Ça ne vous oblige à rien. Je vous préviens par contre que je devrai vous facturer mes prestations dès maintenant. Si nous y passons deux heures, cela vous coûtera 600 francs. Suisses. »

J'avais mille doutes. Mais les dernières années avaient été tellement absurdes, tellement baroques qu'au fond, une extravagance de plus ne changerait plus rien. Je pensais à la possibilité de faire marche arrière. À rappeler Alix pour lui dire que mon contact ne donnait plus de nouvelles. À saborder l'Observatoire documentaire des cultures néerlandaises.

Mais je ne pouvais pas rendre Saskia à Brouyan. Impossible de la laisser dans la boîte à cigares. Il fallait aller jusqu'au bout, même sans comprendre, sans maîtrise aucune. Et je signalai.

Et j'expliquai presque tout. Mais je ne parlai pas de Brouyan. Pour l'avocat, j'avais trouvé le portrait

dans un vide-grenier il y a trois ans. Et bien sûr, je ne parlai pas d'Alix.

L'avocat connaissait le monde de l'art et son marché. Il me dit, sans sourciller, que si le portrait était authentifié par une grande maison, comme Trisberry's, il rapporterait probablement dans les deux cent millions de dollars. Net vendeur. Et je resterais anonyme.

Les fonds seraient reversés à une société suisse qui m'appartiendrait via un « trust » de loi panaméenne détenant la majorité des parts d'une société lituanienne qui contrôlerait le fonds d'investissement luxembourgeois « Dutch Arts Abroad Incorporated », investisseur principal. Ou quelque chose comme ça. Je protestai de la complexité de la construction – je trouvais ça louche. Mais il me dit qu'il n'y avait là rien d'exceptionnel. Il a aussi été question des Iles Caïman, où il fallait envoyer un bout de bois quelconque en prétendant qu'il s'agissait du tableau, pour qu'une société ad hoc actionnaire minoritaire puisse en confier la vente à Trisberry's sans que l'on puisse remonter à moi. Tout cela pour quelques dizaines de milliers d'euros. J'avoue que je ne comprenais rien. Mais j'acceptai d'arrêter de poser des questions quand mon avocat à lunettes roses me demanda pourquoi je tenais tant à l'anonymat, et ne sembla pas

convaincu par ma réponse consistant à expliquer que je voulais protéger ma famille, et ne pas changer de vie de manière trop brutale.

Quelques semaines plus tard, après plusieurs voyages, dont le dernier en état de liquéfaction physique et mentale, avec la boîte à cigares dans ma valise, Saskia trouva refuge au Ports-Francis de Mondève. Sa seule connexion avec moi devint un numéro et l'adresse de l'avocat. Au final, tout cela avait été beaucoup plus simple que je ne l'avais imaginé. L'aventure rocambolesque aux mille péripéties et dangers que j'avais imaginée, avec des douaniers suspicieux, des services secrets, des mafias de tous pays, s'était évanouie au contact de la plus banale des réalités. Personne ne contrôla quoi que ce soit. Remplir le formulaire de dépôt me prit quarante secondes. Et mes deux interlocuteurs, fonctionnaires anonymes, n'étaient pas plus émus de recevoir ce panneau unique que si je leur avais remis un kilo de pommes de terre. La Suisse est un pays étonnant.

Aujourd'hui

Les jours sont longs.

En acceptant ma situation, je pensais que c'était la meilleure des choses à faire. Tout m'avait échappé depuis le début. J'avais mis des choses en branle

comme le dernier des dilettantes, et je me retrouvais toujours et encore à courir après les effets de mes causes. Comment avais-je pu croire un seul instant que j'allais m'en tirer avec des centaines de millions d'euros ? Pour qui m'étais-je pris ?

On dira que je m'en sors bien. Enfin, on ne dira rien parce que personne ne saura rien. Je crèverai ici, comme un con, avec ma carte de crédit limitée sans limites, mes bouteilles et mon arbalète.

Il y a un mois, je me suis fait livrer un petit bloc de marbre, de la terre cuite et de beaux morceaux de tilleul. J'avais tenté la sculpture, secrètement convaincu de pouvoir donner la vie avec mes mains. Je ne serai pas trop bavard sur les résultats obtenus. J'ai fini par caler des livres avec le marbre meurtri, par faire littéralement exploser un essai de chope de bière au four, et je me suis chauffé au tilleul pendant une journée.

Ensuite, j'ai écrit des poèmes, qui ont fini comme le tilleul.

La semaine dernière, je me suis fait livrer des toiles, des châssis et des pinceaux. J'ai toujours peint ; un ou deux tableaux par an. Des paysages naïfs, des compositions abstraites, des intérieurs, des portraits imaginaires... J'ai essayé le *dripping*, la bombe, la brosse sèche, le pinceau carré, rond, biseauté, le rouleau, le couteau, et bien sûr tous

les siccatifs, diluants et couleurs disponibles sur le marché. J'ai peint sur bois, sur métal, sur des toiles fines, grossières, préparées ou brutes. Non pas pour faire de l'art, mais pour comprendre les techniques que j'avais l'audace de commenter. Enfin... c'est ce que je prétends. Au fond, j'aime peindre et je me sens vaguement capable de produire, un jour, quelque chose de bien senti.

Depuis la livraison, je n'ai pas touché un pinceau. J'ai une toile tendue dans mon atelier depuis trois jours, mais je n'en fais rien. Ma palette est désespérément vide. Je n'ose même pas y mettre une goutte de couleur, de peur de prendre un chemin qui exclurait tous les autres. Et je n'ai rien à dire, rien à partager. Ma toile, si j'en remplis une, n'aurait pas de raison d'être. Si encore je pouvais faire plaisir à quelqu'un, en réalisant pour elle, ou pour lui, un objet qui lui plairait... mais personne ne m'a jamais flatté pour mes créations, qui ne m'ont jamais valu autre chose que de pesants silences et des haussements d'épaules.

J'ai lu tous mes livres.

Marie vient demain. J'ai besoin de la voir, plus que jamais.

Il fait seul, ici.

Balbourg, il y a trois ans

J'étais dans mon bureau, à la maison. C'était un lundi soir. Marie était à son cours de yoga. Les filles étaient dans leur chambre, recroquevillées sur leurs écrans.

J'avais un grand paquet de copies à corriger devant moi, dont je retournais distraitemment les feuilles. Je n'avais plus vraiment besoin de lire les œuvres de mes pupilles. Je les connaissais très bien, et il me suffisait de parcourir le premier paragraphe pour me convaincre qu'ils n'étaient pas à un niveau différent de ce que j'avais anticipé. Par acquit de conscience, je survolais les pages une par une, griffonnant des « bien », des « à préciser », des « bravo » et des « va plus loin ! ». Mes notes étaient des 18, des 12 ou des 8. Je ne voyais pas l'intérêt, ni la légitimité des 10,5 ou des 9,75 que mes collègues attribuaient à leurs étudiants. Une matière est maîtrisée, parfois de manière excellente, ou pas du tout.

Saskia, elle, était au Ports-Francis de Mondève. Les négociations avec Trisberry's avaient commencé, et tout semblait se dérouler comme prévu. Nous avions fait un dossier plutôt convaincant et fait produire une copie exacte du panneau par une société spécialisée dans l'établissements de

« cartes d'identité d'œuvres d'art ». Ils scannaient et imprimaient en trois dimensions, reproduisant au micron près l'œuvre d'origine, afin de permettre à d'éventuels acheteurs de la manipuler sans crainte et d'avoir un témoignage certifié de son état au moment de la mise en vente avant transport. C'était onéreux, mais cela permettait de faire baisser la prime d'assurance.

Notre affaire avait tout de même deux points faibles. Tout d'abord, la provenance : pourquoi et comment cette œuvre unique avait-elle pu terminer dans un vide-grenier en France ? Rembrandt l'avait-il vendue ? Donnée ? Avait-elle été saisie à l'occasion de la liquidation judiciaire de son entreprise en 1658 ? Avait-elle été réalisée à l'intention d'un membre de la famille de Saskia, qui l'avait ensuite égarée comme on égare la plupart des portraits de nos ancêtres ?

Ensuite, il y avait l'anonymat du découvreur. L'avocat m'avait prévenu que cela poserait un problème avec le commissaire-priseur. Mais je restai intransigeant. Il fallait alors s'attendre à une vente hors enchères, m'avait-on dit. Une transaction sans tambour ni trompettes, dans l'antichambre de la salle des ventes. J'avais indiqué que j'accepterais, dans cette éventualité, toute somme au-dessus de 100 millions de dollars. L'avocat me

fit bien remarquer qu'il serait possible d'en tirer le double, mais je restai sur ma position. Pour moi, tout ce qui était au-delà de 300 000 euros relevait de l'abstrait, et j'avais vaguement calculé qu'avec plus de 10 millions, je serai à jamais à l'abri de tout ce qui m'ennuyait.

Quant à l'authenticité, grâce au fragment de bois analysé par à Alix, je n'avais plus aucun doute. Mais il fallut bien soumettre ma Saskia à toutes les expertises de rigueur.

Les Ports-Francis de Mondève sont particulièrement bien équipés à ce niveau : des laboratoires et des spécialistes du meilleur niveau se penchèrent sur le panneau et, si leurs conclusions n'étaient que techniques, je ne pouvais pas m'empêcher d'y lire une certaine émotion.

Leurs résultats correspondaient en tous points à ceux que je connaissais déjà. J'avais le rapport technique du *Philosophe en méditation* du Rouve ; c'était le même. Le même bois, bien sûr, mais aussi les mêmes pigments, la même préparation complexe, avec une couche de blanc recouverte d'une couche d'ocre, puis une épaisse couche noire à partir de laquelle le maître faisait jaillir la lumière qui dansait sur les corps, les étoffes et les regards. Pour d'infimes détails, comme les cheveux, Rembrandt retournait souvent son pinceau

pour gratter au lieu de couvrir, pour traverser la couche sombre avec une précision chirurgicale et découvrir les sous-couches blanches et dorées, qu'il comblait plus tard avec des glacis dilués à l'extrême, créant des effets blonds, bruns ou argentés. Son art allait bien plus loin que l'application de techniques picturales parfaitement maîtrisées ; c'était un magicien de la matière, un illusionniste, un inventeur inlassable de techniques nouvelles. Jamais au service d'une banale virtuosité, mais d'une émotion humaine à transmettre. Son travail ensorçèle tous ceux qui osent regarder ses tableaux un peu longtemps – et qui en supportent les vertiges.

J'obligeais parfois mes étudiants à regarder un tableau pendant 5 minutes. Cela peut paraître court, mais ce n'est pas si facile. Surtout si on ne sait pas quoi regarder. Mais une fois que l'on se met non seulement à regarder, mais surtout à voir Rembrandt – on peut fixer ses tableaux pendant une heure sans s'ennuyer.

Je rêvassais à tout ça, sans ordre ou structure, quand je reçus un SMS de Suisse : « S vendu sous réserve d'auth. À suivre. 140 ».

Je n'ai pas respiré pendant un bon moment. Je disparaissais, ou le temps disparaissait, ou l'espace – je ne sais pas. Je n'étais plus. Quand je

repris ma respiration, je me sentis fébrile, comme grippé. Je me levai en me cognant les genoux dans mon bureau. Mon fauteuil tomba. Je me mis à marcher, d'abord vers la porte, puis vers mon fauteuil, que je ne ramassai pas, puis vers mon bureau, sur lequel je posai mes mains, dont l'une tenait toujours mon téléphone. Petit à petit, mon cerveau se remit en marche. Lentement mais sûrement.

Jusque-là, j'étais passé de livreur de meubles à chercheur, puis à chef d'entreprise, puis à maître de conférences, puis à voleur. À trente-sept ans, j'avais monté une structure factice pour réaliser une escroquerie, et maintenant, j'étais à la tête d'une fortune colossale. Une collection d'art, une fondation, une école... Tout semblait possible. Voyager, rencontrer, découvrir sans limites... Une grande maison pour Marie, juste pour elle, un tennis et des cours privés, un immense barbecue, un sauna, des amis... Il faudra peut-être vivre en Suisse ? Ou à Singapour ? Et Alix ?

Je tentai de faire le tour impossible de mes fantasmes, mais je ne me retrouvai qu'avec des questions. Tout cela était tellement irréal. C'était un château de cartes, qui ne pouvait que s'écrouler au premier coup de vent. Et que signifiait « sous réserve d'auth. » ? Le rapport technique était en béton et n'appelait pas la moindre réserve.

Je décidai de l'appeler. Je pouvais pas me coucher, ni finir les corrections.

« J'attendais votre appel. Félicitations.

« Attendez. Attendez. Il y a donc un client ?

« Oui, et pas n'importe lequel. C'est aussi anonyme que vous, mais vous allez être heureux de savoir où votre tableau finira.

« C'est-à-dire ? Me faites pas tourner en rond. Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous me faites. Vous n'imaginez pas dans quel état je suis. Expliquez-moi tout ça et faites-le précisément. Pas d'effets de manche, ça suffit.

« Bien sûr. Je vous comprends. C'est une affaire importante.

« Et je suis seul dans cette affaire. Même ma femme n'est pas au courant. Vous savez tout ça. Dites-moi ce qui se passe. Les enchères devaient avoir lieu dans une semaine. Qu'est-ce qui se passe ?

« Et bien, comme je vous l'avais indiqué, et comme le stipule le contrat que vous avez validé avec Trisberry's, vous avez accordé un droit de préemption à toute institution publique sérieuse intéressée par l'œuvre.

« Mais vous m'aviez dit que ça n'arrivait jamais.

« C'est vrai. C'est la première fois que je vois ça.

- « C'est bien ? C'est pas bien ? C'est... qui ? Enfin quoi ?
- « Tenez-vous bien : votre tableau va rester en France. C'est le Rouve qui vous l'achète.
- « Le Rouve ?
- « Le Rouve.
- « Mais... Ils n'ont pas d'argent... Enfin, pourquoi... je...
- « Et vous ne savez pas la meilleure.
- « Je ne sais pas si c'est une bonne nouvelle, tout ça.
- « Vous êtes l'expert pour l'authentification définitive.
- « Pardon ?
- « Vous allez recevoir une demande du Rouve et de Trisberry's pour expertiser votre propre tableau. Ou plutôt : pour coordonner les expertises. C'est drôle, non ?
- « Quoi ? Mais c'est légal ? C'est quoi cette histoire ? Ils sont au courant ? Et Trisberry's, ils savent que je suis le propriétaire ?
- « Non, non, ne vous en faites pas. C'est parfaitement légal et en plus, vous avez déjà fait le travail. Apparemment vous faites l'unanimité parmi vos confrères pour une telle tâche. Ils vous ont tous vu récemment à l'œuvre, vous connaissez tout le monde et vous ne faites d'ombre à personne.

« Mais...

« Surtout ne refusez pas. Vous travaillerez avec une restauratrice. Alix Demonges. Elle a déjà indiqué qu'elle vous connaissait, et a appuyé votre candidature.

« Mon Dieu. Mon Dieu.

« Vous n'avez pas l'air emballé ! Vous savez qu'il y a déjà un versement de 20 % sur le compte séquestre ? Vous allez changer de vie !

« Mon Dieu.

« Je raccrochai sans dire un mot de plus. J'allai chercher une bouteille de blanc à la cave, dont je bus la moitié au goulot. Ça me sonna.

« Quand Marie rentra, toute détendue de son cours de yoga, je ne trouvai pas la force de bouger, ni de répondre à son joyeux « hello ! » Je restai debout dans mon bureau, la bouteille à la main. Je l'entendis ranger ses affaires, puis venir vers la porte de mon bureau. Elle toqua.

« Tu es là mon chéri ? Tu travailles ?

« Je ne répondis toujours pas. Elle ouvrit la porte.

« Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Quelque chose de grave ?

« De très grave. Je suis désolé. C'est le boulot. Je ne peux pas te raconter maintenant. »

Elle me prit dans ses bras et me frotta le milieu du dos, en petits cercles. C'était chaud, tendre,

bienveillant. Mais je restai de marbre. Je n'arrivai pas à tendre les bras, ni même à lâcher la bouteille.

Nous restâmes enlacés pendant une éternité. La seule lumière venait de la porte entrouverte sur le couloir, et j'avais l'impression que ce rai de lumière était la dernière chose qui me raccrochait encore à la réalité. Mais un courant d'air ferma brusquement la pièce, et nous nous retrouvâmes dans une obscurité presque complète. Les veilleuses de l'ordinateur, du routeur et de l'imprimante jetaient leurs scintillements orangés sur les murs, les meubles et nos corps. Marie se mit à genoux et fit coulisser ma ceinture. Je fermai les yeux et laissai faire.

Cent quarante millions d'euros étaient en route.

Paris, deux mois plus tard

Nous étions revenus de Mondève le matin, par avion, sans échanger un mot. Nous étions à l'hôtel, notre hôtel. Nous avions dîné en silence, dans la chambre. Un carpaccio de thon pour Alix, une blanquette pour moi. Une bouteille de Saint-Véran. Du pain.

Notre chambre s'était assombrie avec la tombée de la nuit. Seules les liseuses au bord du grand lit étaient allumées. Nous nous torturions, en silence.

Nous savions que le premier mot serait terrible. Alix était allongée sur le lit. J'étais debout, à tourner en rond. Je reçus un SMS de l'avocat : « Alors, cette expertise ? RDV demain avec Ministre (se déplace) ! » Je le montrai à ma restauratrice. Elle le regarda, jeta le téléphone et se frotta le visage. Elle était si touchante, si vraie. Et je l'avais abîmée.

« Alix ? Qu'est-ce qu'on fait ?

« Je ne sais pas quoi te dire.

« Moi non plus. Je ne comprends pas.

« Je ne comprend pas plus que toi. C'est impossible. C'est impossible.

« C'est quoi le rouge de Mars ?

« Un oxyde de fer.

« De la rouille ? Et alors ? Il n'y avait pas de fer au XVII^e siècle ? Ils expérimentaient tout le temps, non ? Il avait bien de la rouille quelque part ? C'est beau la rouille !

« C'est possible. Mais il n'avait pas de sesquioxyle. Il faut un procédé inventé cent cinquante ans plus tard pour l'obtenir.

« Mais ça ne peut pas être une restauration ancienne ? On a vu ça, dans le passé... Le bois, c'est bien celui du *Philosophe* ?

« C'est bien celui du *Philosophe*.

« Et il a aussi du – ton truc ?

« Sesquioxyde. Oui. Mais ce n'est pas dans le rapport.

« Je ne comprends pas, Alix. Il faut que tu m'en dises plus.

« Ce n'est pas dans le rapport du Rouve. Il n'y a rien sur les rouges de Mars. J'en ai la signature dans l'analyse spectrométrique, mais il manque la conclusion, et je n'avais jamais regardé ça dans le détail. *Le Philosophe* n'est pas bon, pas plus que pour ta Saskia. C'est hallucinant! »

Elle se leva en répétant au moins dix fois que le *Philosophe* n'était pas bon. Ses belles mains montaient et descendaient en cadence, s'ouvraient et se refermaient, tantôt implorantes, tantôt serrées en poings vengeurs, tantôt en éventail. Ses yeux changeaient à chaque phrase, comme sa voix : sévère, sanglotante, étouffée, diffuse, dure, plaintive, hilare... Je m'assis sur le lit, la tête baissée, vaincu.

« Mais le bois, il est bon ? osai-je.

« Mais on s'en fout du bois ! Tu te rends compte de ce qui se passe ?

« Non, je ne comprends plus rien. J'ai envie que ça s'arrête.

« Non, ça ne va pas s'arrêter mon grand ! On est dans une énorme merde... Je n'ai pas demandé ça. C'est dingue ! Tu débarques dans ma vie, un

père de famille, tu me baisses, je tombe amoureuse comme une conne, tu me racontes des conneries à la con, merde ! Et maintenant ? C'est quoi ton plan ? Et qu'est-ce qu'on fout là ?

« Comment pouvais-je deviner qu'ils me nommeraient expert pour mon propre tableau ? Comment je pouvais savoir que c'est au Rouve qu'il se retrouverait ? Je pensais qu'il irait chez un Russe, un Arabe, un Chinois ! Pas au Rouve ! Depuis quand ils ont 140 millions à dépenser dans un tableau ? Et si le *Philosophe* est bon, pourquoi...

« Mais... mon Dieu que tu es con. Désolée, mais tu es con. Ceux qui l'ont acheté, c'est pas pour décorer leur salon ! C'est du patrimoine ! Tu viens avec ton anonymat, tes conditions, ta provenance bancaire, et t'as un trésor entre les mains ! T'es un pigeon ! « Ils » le prêtent au Rouve, on l'analyse, on l'expose, il prend 100 % de valeur en trois ans, « ils » le revendent. Et là, miracle, le nouveau propriétaire, anonyme lui aussi, décide de le prêter au Rouve pour l'éternité.

« Je ne comprends pas.

« Mais c'est l'État ! Ils récupèrent un Rembrandt unique à petit prix, font un montage avec des fonds discrétionnaires, réalisent une belle opération, blanchissent 140 millions au passage, le ministre est un héros, le président vient faire

le beau et tout le monde repart heureux. Tu connais quoi que ce soit à ces circuits ?

« Et toi... ? Pourquoi tu comprends tout ça ?

« Mais... C'est mon univers ! Tu crois que ça ne cause pas, entre labos ? Tu crois qu'un restaurateur de Mondève, à ce niveau, va se dire que ce serait bien qu'une pièce pareille aille chez un marchand d'armes ? Mais non ! Il nous contacte, il nous dit qu'il faut y aller, ça remonte au ministre, à la présidence, et on contacte la maison des ventes !

« Attends. Tu as été en contact avec les Ports-Francis avant qu'on y aille ?

« Mais je suis en contact avec eux tous les jours ! Tout le monde est en contact ! On partage des données, des expertises, des protocoles, du matériel... Tout le temps ! C'est un tout petit monde, tout le monde se connaît ! Et toi, tu viens lâcher « discrètement » un Rembrandt inconnu là-dedans... Mon Dieu ! Mais mon Dieu ! »

Je méritais bien la leçon qu'elle m'infligeait. Il y avait donc de la noblesse dans ce milieu que j'avais cru pourri jusqu'à la moelle – pourriture juteuse dont j'avais espéré pouvoir me nourrir en toute discrétion. Les conservateurs et les restaurateurs, privés comme publics, œuvraient donc en secret pour que les tableaux restent dans les musées. En

soi, c'était plutôt rassurant. Mais pas pour moi, et pas à ce moment-là.

Je devais de l'argent à l'avocat. Je devais de l'argent aux laboratoires. À la société qui avait réalisé la copie de Saskia. Je devais de l'argent aux Ports-Francis. J'avais payé les avances avec les comptes de l'Observatoire documentaire des cultures néerlandophones, mais il me manquait 600 000 francs suisses pour solder les dus, et ma maison n'en valait pas la moitié... Tout était par terre. Alix me détestait. Marie ne tarderait pas à me haïr. Je me voyais en prison. Les filles... je n'osais pas y penser. Et le *Philosophe*... Je venais de découvrir que le *Philosophe* n'était pas bon. Enfin, c'était Alix... C'était...

« Tu te rends compte, Alix ?

« De quoi ? Je n'ai jamais, jamais, jamais imaginé un truc pareil. Il faut le désexister. Il faut voyager dans le temps.

« Le *Philosophe*, c'est un problème pour le Rouve, maintenant.

« Tout est un problème, maintenant. Tu veux que je fasse quoi ? Il faut bien que je te balance !

« Tu peux. Mais c'est quand même étrange que ton oxyde syxoqu... bref, ne soit pas mentionné dans les conclusions du rapport.

« Mais on s'en fout ! Je comprends bien que mon prédécesseur ait préféré ne pas expliquer aux conservateurs que le *Philosophe* est un faux du XIX^e siècle ! Je comprends très bien ! Aucun restaurateur ne va se la ramener avec des réponses à des questions qu'on ne lui a pas posées ! Tu comprends dans quelle situation tu m'as mise ?

« Oui. Et non. Il y a combien de rapports techniques comme pour celui du *Philosophe* ?

« Tous. Tous les Rembrandt ont des rapports techniques détaillés. Tu les as tous. Tu as même publié là-dessus dans le Warlington ! Et t'as rien vu !

« Comment veux-tu que je voie ça ? Je ne connais rien à la chimie. Après... Tu ne crois pas qu'il faudrait regarder ?

« Regarder quoi ?

« La spectrométrie. S'il y a de la rouille. Partout. Nous nous couchâmes là-dessus. Il devait être 9 heures du soir.

Le lendemain matin, elle me quitta sans m'embrasser, tôt. Vers 11 heures, elle m'envoya un message : « rouille dans 6 R ».

J'appelai immédiatement la réception de l'hôtel et je prolongeai mon séjour de trois nuitées. Fiévreux, je repris mes rapports, un par un. Je compilai toutes les signatures spectrométriques,

je fis des moyennes, des graphiques, des tableaux, des dessins... Non seulement pour Rembrandt, mais pour tous les tableaux du Rouve dont j'avais des données. Et au bout de quatre journées sans sommeil, ou presque, j'envoyai mes résultats à Alix, avec une simple question : « Est-ce que ça signifie ce que je crois que ça signifie ? »

Sa réponse était tout aussi simple : « Oui. Mais je m'en fous. Débrouille-toi. »

Je me suis exécuté et je me suis débrouillé. Pendant trois ans.

Aujourd'hui

J'ai vu Alix hier, à Melfontaine. Au plus profond de la nuit, elle a vu la lumière.

Tout a changé.

Ce matin, comme tous les jours, j'ai écouté la rivière et mis du bois dans le poêle. J'ai fait du café, grillé du pain, pressé une orange en regardant les rouge-gorges et les mésanges. Je tente de rester serein, mais mon coeur bat la chamade, des pieds aux tempes. En ce moment, mes mains tremblent et mon écriture s'en ressent. J'ai essayé de faire un peu de tir pour me calmer, mais je n'ai même pas touché ma cible et j'ai failli m'arracher un bras. Je vais quitter mes collines, Eudoxie, Jean-Michel et

ma maison de briques rouges. Je pars avec Marie et les filles.

Je dois finir ce livre, qui n'a ni queue ni tête. Je crois que c'était le fil qui me retenait à la vie. Un fil d'encre entortillé, fragile, irrégulier, courant d'époque en souvenir, d'anecdote en grosse opinion, noué maladroitement autour de ce qui me restait de compréhension du monde. Maintenant, je peux le lâcher, m'en libérer et vivre. Je vais le laisser là, à l'état de brouillon. Des centaines de feuilles dans une grande chemise rouge à rabats, avec des élastiques noirs, à l'ancienne.

Dans une semaine, nous embarquerons pour l'île Maurice. Ou pour l'Indonésie. Ou pour la Guadeloupe, ou les États-Unis. Ou peut-être la Norvège. Je voyagerai avec un passeport un peu particulier.

Avec le ministre, quand il avait fallu expliquer que Saskia n'était pas un Rembrandt, je n'avais pas passé un très bon moment. Ensuite, ça allait mieux. Une certaine confiance s'était installée. Enfin surtout de mon côté. Puis il a été remplacé, il y a un an. La nouvelle, je ne lui ai jamais parlé. Mais elle a tout accepté.

Quand Alix et moi avons compris que ma *Saskia* était un très bon faux du xix^e siècle, tout comme le *Philosophe*, je me voyais tout simplement en

prison. En même temps, j'avais réalisé assez vite que ça n'allait pas arranger les affaires de qui que ce soit, et que la suite ne dépendrait que de moi. J'avais toutes les cartes en main.

J'avais passé ma vie professionnelle à mettre des choses en route sans jamais goûter les fruits de la victoire. J'avais lancé des navires trop grands, dont je ne maîtrisais ni le cap ni la vitesse – ni le chargement. J'en avais assez. Peut-être que tout ce chaos avait eu un sens, finalement.

Alix avait tenu parole, et n'avait rien dit à personne. Nous étions les seuls à connaître la vérité. C'est moi qui lui avais remis les résultats de l'analyse spectrométrique, dans mon bureau des Ports-Francis, loué pour l'occasion par mon Observatoire documentaire – ce qui avait fait la joie de Guerbond. « Ah, les Suisses ! Tout est cher en Suisse : ils ont trop d'argent ! Mais c'est bien d'y faire de la Recherche, et ils ont de belles tables. »

Je n'oublierai jamais le moment où elle découvrit que nous avions un gros souci.

« Houston, nous avons un problème.

« Pardon, Alix ?

« Ça, c'est pas bon... pas bon du tout. C'est une copie.

« Pardon ? C'est une blague ?

« Pas du tout. C'est une copie. Sur le même bois que le *Philosophe*... C'est fou, ça.

Elle était restée tout à fait calme et mesurée. Professionnelle. Pas moi. Je lui tendis le rapport du *Philosophe*.

« Et ça ? Les résultats sont identiques ! C'est une erreur.

« Non, ce n'est pas une erreur. Ces résultats-là ne sont jamais des erreurs. Les erreurs, c'est les hommes qui les font. Pas les machines.

« Non mais là, oui, non, enfin... c'est une erreur ! Regarde !

« Elle s'était penchée sur la feuille que je lui avais tendue.

« Ah, oui, là c'est une erreur. C'est étrange. Très étrange. Du rouge de Mars dans le *Philosophe*...

« Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne comprends pas. C'est pas une copie ! Une copie de quoi ? Tu as déjà vu ce tableau-là ? »

Je m'énervais un peu trop. Alix m'en fit part. Ça m'énervait encore plus.

Cherchant mon souffle et mes mots, je lui fis promettre de ne rien dire à personne, de ne téléphoner à personne, et je lui dis que tout allait s'arranger. Elle me répondit que j'étais bizarre, et proposa que nous rentrions à l'hôtel pour que j'explique ce qui me mettait dans cet état-là.

Je rentrai à pied et je regagnai ma chambre en montant les huit étages par les escaliers. Je pris une longue douche. Nous nous retrouvâmes pour le dîner.

Alix était embêtée, sans plus. Elle faisait son travail d'expert. Elle allait devoir expliquer au Rouve que leur dernière acquisition n'en était pas une, et qu'il fallait désattribuer le *Philosophe*. De mon côté, j'étais en transe, en panique figée. Je devais expliquer à Alix que si elle faisait ça, j'étais mort. Je décidai d'y aller sans ménagement, après l'entrée et mon quatrième verre de vin.

« Je dois te dire quelque chose de terrible.

« Je ne suis plus à ça près. Je ne sais pas si tu te rends compte du pataquès que ça va faire. Je vais devoir annoncer que le *Philosophe* est une copie ou pire, une invention.

« Oui... C'est encore pire que ça. Le propriétaire de *Saskia*, c'est moi. Il ne peut pas être faux.

« Quoi ?

« Je sais. C'est énorme. Tout ça est énorme. Je ne comprends plus rien. Mais on peut s'en sortir.

« Attends... Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es le propriétaire de... et comment...

« C'est trop compliqué. Je l'ai acheté à un pigeon, enfin... maintenant c'est moi le pigeon. Il faut juste que je... »

Elle se leva sans un mot et je ne dis plus rien. La décence m'imposait de baisser la tête et de boire ma honte. Mais je ne pus m'empêcher de continuer à la regarder. Ses gestes étaient si gracieux, ses petits mouvements involontaires si harmonieux ; j'étais en elle. Elle respirait profondément. Puis posa son index, qui m'ensorcelait toujours autant, sur ma bouche. Avant de repartir dans sa chambre, elle me glissa :

« On se retrouve demain à Paris. J'ai besoin de réfléchir. C'est trop, tout ça. Je suis fatiguée. Je suis confuse. Et je crois que je suis en colère. Je ne sais pas. »

Paris, il y a trois ans

Mon rapport fut transmis, falsifié en bonne et due forme, sur le modèle de celui du *Philosophe*. Je n'avais rien changé aux mesures d'Alix, qui avait accepté de fermer les yeux sur l'absence de conclusion. J'avais construit un rapport dense, épais, référencé à l'extrême et impossible à digérer. J'y avais mis de phrases interminables farcies d'un gras jargon universitaire parfaitement indigeste et à la syntaxe bien torturée. Naturellement, les cinq relecteurs du ministère ne remarquèrent rien de particulier sur la présence de traces de rouge

de Mars. Le versement de 28 millions d'euros sur le compte séquestre fut confirmé.

Le ministre de la Culture était ravi quand je vins lui remettre la version définitive du rapport. L'acquisition de *Saskia* serait un de ses hauts faits. Il était un peu moins heureux d'apprendre que je n'étais pas que l'expert en chef du panneau, mais que je représentais également son propriétaire. Le conflit d'intérêts était énorme. Tout cela me dépassait, avais-je expliqué. Ce qui était parfaitement vrai.

Alix avait accepté le plan impossible que j'avais échafaudé pour sortir de ce borborygme et disparaître, caché en pleine lumière. Mais elle avait posé une condition : je devais m'installer près de Melfontaine, où elle était née. Elle voulait que je veille sur sa tante Eudoxie. Elle ne voulait pas me voir en prison, ne voulait pas être mêlée à tout ça, et malgré tout, elle m'aimait. Enfin, à Melfontaine, où elle allait de temps en temps, nous pourrions continuer à nous voir à l'occasion.

Le ministre me fit répéter trois fois ma proposition : je ne divulguerais pas que *Saskia* n'était qu'un faux, et que le *Philosophe* ne valait pas mieux. Le ministre pouvait ainsi se prévaloir de l'acquisition d'un tableau de maître et le mettre au Rouve sous les vivats des électeurs. En échange, je

demandai un régime de protection contre le propriétaire réel du tableau, dont je fis comprendre qu'il n'était ni tendre, ni français – et ne devait pas me retrouver. Je voulais une maison isolée, un nouveau nom, être coupé de ma famille, et une rente pour vivre de manière raisonnable.

« Et qu'est-ce qui m'empêche de vous faire enfermer tout de suite ? Vous êtes fou ?

« C'est vous qui voyez. Vous pouvez être le ministre qui a enrichi les collections nationales d'une pièce unique, ou vous pouvez être le ministre qui a fait perdre 28 millions d'euros à la France – et un tableau inestimable.

« Et comment allons-nous récupérer ce tableau ? Vous ne croyez pas que nous allons payer 140 millions d'euros pour un faux ?

« Effectivement. Sans moi, vous n'aurez rien. Mais je peux vous l'apporter moi-même ; il ne vous sera pas réclamé. Je dispose d'une copie à l'échelle 1 que je mettrai à la place de l'original. Vous pouvez vérifier. Ce sera difficile. Et si je me fais prendre, je suis mort.

« Pas que vous ! Mais quelle salade ! Donc vous m'apportez l'original, on ne paye pas un euro de plus, et vous voulez un régime de protection.

« Vous achetez un Rembrandt pour 28 millions. Et vous me sauvez la vie. C'est imparable.

« C'est quoi le coup fourré ?

« Il n'y en a pas. Je veux la paix. Ce type me fait peur. Vous n'avez pas idée. J'y ai cru, moi. Et je ne suis pas franchement tombé de la dernière pluie. Je n'y ai vu que du feu. C'est vraiment remarquable, comme faux. Aussi bon que le *Philosophe*. C'est d'ailleurs le même faussaire.

« Mais votre gugusse, il va s'en prendre à votre famille. Vous êtes foutu mon vieux.

« Non, il ne saura rien. Il saura que la vente ne s'est pas faite, et avec Trisberry's et les Ports-Francis, vous allez vous mettre d'accord pour bloquer le tableau. Enfin la copie. Il a d'autres chats à fouetter, il va s'en lasser. Moi, je vais lui dire qu'il faut attendre un an ou deux, et pendant ce temps-là je veux disparaître de son radar.

« Mmm... Expliquez-moi le problème du tableau. Pourquoi il est faux, et pourquoi vous êtes-vous fait berner ?

« Je ne me suis pas fait berner. Pas intentionnellement, en tout cas. Je ne crois pas que le propriétaire actuel sait qu'il a un faux. Pour tout vous dire, c'est moi qui ai fait la première authentification, sur la demande d'un intermédiaire. Si j'avais su pour qui je travaillais...

« Oui, oui... C'est ça. Bon, et le problème du tableau ?

« Au ^{xix}^e siècle, les tableaux de Rembrandt avaient pris une teinte jaunâtre, sombre. Des vernis mal entretenus, trop de lumière, des changements naturels des pigments... Ces tableaux ont beaucoup de raisons de changer d'aspect. En plus, Rembrandt utilisait un ocre un peu particulier dans sa seconde sous-couche, ce qui accentue encore l'effet de chaleur qui se dégage de ses tableaux.

« Je ne comprends rien. Parlez-moi clairement.

« Le tableau est un faux du ^{xix}^e siècle. Pour imiter la patine et l'ocre de Rembrandt, le faussaire a utilisé un pigment qui n'existait pas au ^{xvii}^e siècle.

« Et vous ne l'avez pas vu plus tôt ?

« Je ne suis pas un expert des pigments. Je suis un expert de l'histoire des tableaux et de leur contexte de création. Pour l'authentification, je fais appel à des gens plus compétents. Je n'ai pas de laboratoire.

« Mais qui a fait l'expertise, alors ?

« Un laboratoire privé des Ports-Francis. C'est là que ça devient un peu fou. Ils m'ont donné les résultats, pas leurs conclusions. Ce n'est pas leur rôle. Au début, ça me paraissait bon. Les résultats correspondaient au *Philosophe*. Je n'ai pas cherché plus loin.

« Vous me dites vraiment que le *Philosophe en méditation* est un faux ?

« Je vous l'ai déjà dit. Et je vous le répète. Vous êtes la seule personne au courant, avec tous ceux qui nous écoutent en ce moment...

« Et donc vous voulez quoi ?

« La paix. J'ai peur. Je renonce à ma carrière, je me sépare de ma famille... Je deviens fou, avec cette histoire. J'aurais pu ne rien dire, aussi. J'aurais pu falsifier le rapport. Vous n'y auriez vu que du feu.

« Mais nous avons nos conservateurs, monsieur...

« Je les connais tous, et avec tout le respect... ce ne sont pas des foudres de guerre. Certains sont très bons, mais... Regardez un peu les grandes expositions internationales. Vous y voyez beaucoup de commissaires d'exposition français ? Pour la plupart, ce sont des bêtes à concours, qui ont peur de leur ombre. Moins ils ont de responsabilités, mieux ils se portent. Allez leur expliquer qu'il faut qu'ils se prononcent sur le *Philosophe*. Allez leur dire qu'ils doivent lire un rapport en anglais pour prendre une décision qui met leur avancement en péril...

« Mmm. Soit. Résumons. Vous voulez une maison isolée, une rente modeste, une nouvelle identité parce que vous êtes menacé par un type au bras

long. En échange, vous ne parlez plus jamais de vos pigments. Et nous exposons deux faux au Rouve.

« Je choisirai le lieu. Je ne veux pas être trop loin de ma famille. Tous les rapports sont en lieu sûr. S'il m'arrive quoi que ce soit, tout sort. Y compris cette conversation.

« Du chantage, maintenant. Vous savez, je n'ai pas le pouvoir de...

« Vous le trouverez. Il faudra également une dotation de 500 000 euros à l'Observatoire documentaire des cultures néerlandophones. J'ai dû engager des frais importants.

« Le ministre prit de longues secondes pour réfléchir. « Mmm... » disait-il sans cesse, les sourcils froncés, la tête légèrement penchée, jouant avec son stylo Rond Blanc.

« Je n'ai pas le temps pour vos histoires. Et vous m'emmerdez. Vous aurez de nos nouvelles sous 48 heures. Rentrez chez vous. »

Quelques semaines plus tard, j'étais installé ici, entre Melfontaine et Balbourg, dans ma maison de briques rouges. L'Observatoire documentaire cessa ses activités, tout comme l'IRC3R. À mes collègues, à Guerbond, j'avais expliqué qu'une opportunité inespérée s'était présentée en Suisse, dans le secteur privé. Il ne s'en étonnèrent pas.

À leurs yeux, je m'évaporais dans « le monde de l'entreprise », cet océan inconnu et dangereux qui encerclait leurs certitudes.

Melfontaine, hier

J'ai bu mon dernier verre avec Jean-Michel, hier. J'ai embrassé Eudoxie pour la dernière fois.

Il y avait du monde, comme toujours. J'étais arrivé vers 15 heures, et je ne sais pas très bien à quelle heure je suis rentré.

« Comment ça tu t'en vas ? »

« Je m'en vais. »

« Mais tu vas où ? »

« Je pars. »

« Ah bon. »

Nous n'avons rien dit de plus au sujet de l'avenir. Et nous n'avons rien dit du passé. Nous n'avons parlé que de tout ce qui échappait à Jean-Michel. La politique, le pouvoir, l'oligarchie, la colère des gens. Les médias pourris. Les hôpitaux qui ne fonctionnent pas. Les salaires de misère. Les écoles qui ferment dans les villages. L'immigration « massive et incontrôlée ». L'Europe et ses gâchis. Les Parisiens.

Eudoxie, installée comme toujours dans son fauteuil au bord de la petite fenêtre, interjetait

de temps à autre un « Mais Jean-Michel... » ou murmurait un « Qu'est-ce que t'en sais... »

Mon premier verre avait été un café. Mais mon hôte tenait à ce que je l'accompagne d'un « petit » cognac. Puis un deuxième. Il fallait le boire avec un sucre. « Ça monte plus vite, et puis il est dégueulasse, mon cognac. »

L'obscurité s'était installée autour des deux fermes. À côté d'Eudoxie, un vieil abat-jour orange éclairait ses rides et faisait briller ses petites lunettes cuivrées. Elle était plongée dans un gros livre. La seule autre source de lumière venait du bar, que Jean-Michel avait équipé d'un jeu d'ampoules, en guirlande. Il restait debout, comme toujours, accompagnant ses tirades contre les étrangers et les fonctionnaires de grands gestes des bras et des mains. J'en riais, et je lui disais qu'il avait bien raison, sans en penser un mot – je n'y changerais plus rien. La lumière jaune formait un halo autour de ses gesticulations. Sans le vouloir, il projetait un théâtre d'ombres sur les murs.

Vers 8 heures du soir, le dernier habitué prit congé.

Jean-Michel en profita pour aller se soulager, et je profitai de son absence pour me rapprocher d'Eudoxie.

« Je dois te parler d'Alix.

« Alix... Comment elle va la petite ?

« Elle va bien. Elle va mieux. Elle n'allait pas bien avant, mais tout s'est arrangé.

« Ah... Tant mieux. Elle a assez souffert. C'est une bonne petite. Qu'est-ce qui se passe ?

« Je... je ne peux pas tout t'expliquer. Mais il faut que tu saches que tout va bien. Et qu'un médecin va s'installer à Valièges. Il viendra te voir de temps en temps.

« Ah bon ?

« Oui, et la boulangerie va rouvrir. Ne dis rien à Jean-Michel. Le médecin le verra aussi. Et ta retraite a augmenté.

« Ma retraite ?

« Il revient. Ne dis rien, ça va bien se passer.

« Mais je ne veux pas de changements, moi. Je suis bien comme ça.

« Je sais. C'est Alix. C'est comme ça. Il faut que tu lui donnes cette enveloppe. Elle est au courant.

« Jean-Michel revint en grommelant. « Fait chier », disait-il. « Tous ces putains de salauds qui s'en mettent plein les poches. Ils m'ont volé ma femme. Je sais même pas où elle est. Et mon fils. Jacquot, je sais pas où il est. Il revient jamais. »

« Tu l'as déjà cherché ?

« Quoi ?

« Tu as cherché à le contacter ?

« Mais de quoi je me mêle ? T'es bien un étranger !
On respecte la vie privée, en France ! On fait pas chier les autres avec des questions qui les regardent pas ! Mon fils il fait ce qu'il veut, il est libre d'être con, comme toi ! C'est quoi ces conneries ?

« T'as raison. On est libre d'être con. Là-dessus je suis bien d'accord.

« Et tu vaux pas mieux ! Hypocrite !

« Tu n'as pas tort. Sers-moi un Suze-pastis. Ce sera le dernier. Je te le paye.

« Tu payes rien du tout. T'es chez toi ici. Tu payes pas. Et tu t'en vas.

« Comme tu veux... Comme tu veux. »

Le Suze-pastis de Jean-Michel est légendaire. L'équivalent de cinq verres de vin dans un verre à limonade. Je l'avalai en deux gorgées. Rapidement, je cessai d'écouter et je parlai de moins en moins. Je passais par à-coups de l'euphorie la plus démesurée à l'inquiétude la plus noire, et d'une résignation sereine à un moi sans repères ou contraintes. Je rigolais, sans toujours comprendre pourquoi. Derrière Jean-Michel, le miroir estampillé Ricard me renvoyait l'image rougie de mes expressions, dansant dans les rais de lumière jetés par le tungstène des ampoules qui passaient tant bien que mal entre le corps, la tête et les bras de mon barman.

Eudoxie ne lisait plus. L'enveloppe que je lui avais donnée était devenue son marque-page. Elle fixait l'obscurité par la fenêtre. Je pense qu'elle guettait le médecin que je lui avais promis, pour le chasser illico presto à coups de tromblon.

Je sus partir avant de ne plus pouvoir retrouver ma voiture. Il n'y eut pas de grandes effusions. Juste un « Salut! ». Et c'en fut fini.

Aujourd'hui

J'ai fait livrer un lot de partitions et de soixante-dix-huit tours à Guerbond. De la musique populaire. De quoi l'occuper pendant trente ans. Et deux caisses de bas-armagnac. J'ai hésité à chercher un vrai suiveur de Courbet pour Brouyan, aussi. Mais il ne le mérite pas. Pour Petra, j'ai trouvé un vieux fonds de bobines originales, à restaurer. Du cinéma suédois. Son institut aura enfin une raison d'être.

Rien pour Jean-Michel. Alix m'a dit qu'il était en enfer et que c'était très bien comme ça.

Je pars dans l'après-midi. Je laisserai ma voiture à l'aéroport. Ils s'en occuperont.

Tout a changé depuis qu'Alix a quitté son poste, rompu son pacs et rendu les clefs de son appartement. Elle avait toujours su forcer son destin et ne devait sa carrière qu'à elle-même. Mais une

promotion népotique de trop, qui a fait passer un type au nom de famille ronflant avant elle, lui a clairement fait comprendre qu'elle avait atteint son plafond de verre républicain.

Elle m'en a fait part de manière assez laconique, par un petit mot glissé sous ma porte : « J'ai réfléchi. Travail impossible, nullité règne. Plus sur moi. Je marche. Laisse coordonnées chez tantine. » Depuis, elle vit à l'hôtel et elle attend que j'en finisse avec le ministre. Nos destins sont liés. Elle me fait confiance. Dès que j'aurai accès aux fonds, je lui ferai parvenir de quoi lui permettre de faire ce qu'elle voudra. J'espère qu'elle acceptera de s'installer près de mon prochain chez moi.

J'ai tout expliqué à Marie lors de sa dernière visite. Je lui avais demandé de prendre deux jours au lieu d'un. Le repas du premier soir, pour lui expliquer la situation sur un plan purement factuel, c'était *Les Pèlerins d'Emmaüs* : un repas frugal à base de pain, de houmous, de caviar d'aubergine, de cuisses de poulet marinées au citron et à la coriandre, grillées à la cheminée. Pas de dessert. Je savais que l'appétit ne serait pas de la fête. Le lendemain, à midi, je lui parlai d'Alix. C'était un *Déjeuner sur l'herbe* : du pain, un plateau de fromage, des noix, des fruits et de l'eau-de-vie. Nous fîmes une longue sieste. Au dîner, c'était



Les Pèlerins d'Emmaüs, Rembrandt van Rijn, 1648 †



Le Déjeuner sur l'herbe, Édouard Manet, 1863 †

L'Espérance de Puvis de Chavannes : salade mêlée, cabillaud aux herbes, pommes de terres à l'eau et crème au sirop de violette. Tout ça était violent. Mais délicieux. Il y avait de la casse et du renouveau, des larmes de joie, de la trahison, de la colère et du pardon. Et l'avenir.

Puis il fallut que j'attende la visite de Jean. Marie, pendant ce temps-là, préparait tant bien que mal les filles à la possibilité d'un grand changement. Elles n'avaient rien demandé ; mais nous pariions que les perspectives que nous étions en mesure de leur proposer leur conviendraient.

Quand Jean a fini par venir, je ne l'ai même pas laissé entrer. Je suis venu à sa rencontre et lui ai remis une lettre à l'attention de la nouvelle ministre. Une lettre que je méditais depuis trois ans, et qui dormait en attendant une possible décision d'Alix. La ministre me répondit positivement dans les 24 heures et me fit jurer que personne n'entendrait plus jamais parler de moi ou de mes recherches. Je crois qu'elle était heureuse de se débarrasser de moi – mais me glissa qu'une de mes demandes ne serait pas honorée. Je devais me tenir à la disposition de l'État, parce qu'il y a un problème avec un Vermeer aux États-Unis. Ils me tiendraient au courant. Soit. Je ne sais pas ce que ça veut dire.



L'Espérance, Pierre Puvis de Chavannes, 1872 †

Madame la ministre,
(et/ou qui que ce soit qui lira ces lignes),

J'ai l'honneur de vous faire part de la dénonciation immédiate de l'accord que j'ai passé avec votre prédécesseur. J'imagine que vous êtes au courant de ma situation et de celle de vos collections.

Je comprends que votre ministère ait jusque là renoncé à exposer le tableau de Rembrandt que je vous ai fait parvenir il y a trois ans, au péril de ma vie. En effet, il me paraît sage de ne pas présenter au public une œuvre dont l'origine et les qualités ne sont pas compatibles avec les standards que le public est en droit d'attendre de vos services.

Je vous rappelle par la présente que j'ai pu, durant les années d'existence effective de l'Observatoire Documentaire des Cultures Néerlandaises (ODCN), rassembler un grand nombre de documents scientifiques sur l'ensemble des œuvres de Rembrandt, ce qui a mené à la création de l'Institut de Recherche pour un Catalogue Raisonné Rembrandt van Rijn (IRC3R).

Lors de mes investigations au Rouve, j'ai eu la chance, de par l'aimable collégialité de vos subordonnés, d'avoir accès à l'ensemble des analyses d'un grand nombre de pièces de vos collections. Je profite de la présente pour vous inciter à ne plus conserver vos données sensibles dans de simples

cartons remisés entre les rangées de salles d'archives encombrées.

Aujourd'hui, je suis en mesure de vous faire part des informations suivantes :

Le Rouve héberge six Rembrandt problématiques, dont le *Philosophe en méditation*.

- Dans vos autres collections, j'ai identifié près de neuf cents œuvres de grands maîtres, de tous temps et de tous pays, qui sont des faux, des copies, ou font l'objet d'erreurs d'attribution. J'imagine qu'il y en a bien davantage.
- Mon enquête montre que ces anomalies sont systématiques et ressemblent à une politique volontaire consistant à ignorer tout ce qui peut poser le moindre problème.
- L'ensemble de mes conclusions est disponible sur simple demande auprès du cabinet Westmann & Westmann, à Mondève.
- Comme je l'avais indiqué à votre prédécesseur, je vivais jusque là sous une menace dont je vous épargne les détails. Pour des raisons que je ne partagerai pas, cette menace est aujourd'hui levée.
- Je vous demande par conséquent :
 - de lever la réserve sur les fonds déposés en compte séquestre auprès du cabinet Westmann & Westmann, à Mondève ;

- de lever, pour un mois, le plafond de ma carte de paiement à cent cinquante mille euros (150 000 €) ;
- de me fournir un jeu de passeports me permettant de voyager, sous une nouvelle identité, en compagnie de ma famille réunie, dans le monde entier ;
- de vous garder de me contacter, quelles que soient vos motivations ;
- de procéder à une révision en profondeur des méthodes et protocoles du Rouve, pour le bien du patrimoine de l'humanité que vous devez protéger.

Je vous propose de prendre trente jours pour honorer mes demandes.

Acceptez, enfin, madame la ministre, les salutations aussi respectueuses qu'empressées de celui qui se flatte de se dire votre plus grand admirateur.

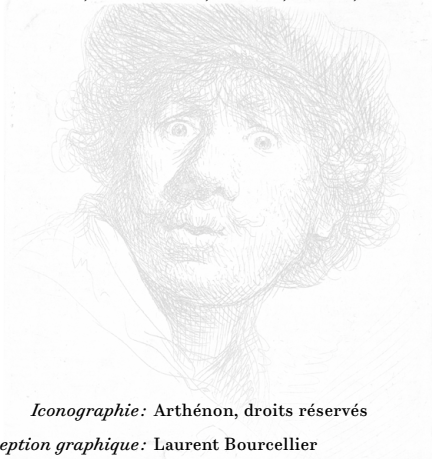
FIN



Le Pacte Rembrandt

Wouter van der Veen

Merci à Catherine, Marie-Claude, Bernard, Arnaud, Bettina et Denis.



Iconographie: Arthénon, droits réservés

Conception graphique: Laurent Bourcellier

Typographie: Trianon (Loïc Sander, ProductionType)



Dépôt légal avril 2021

Arthénon 2021

CDS – PND



Portrait de Saskia van Uylenburgh †

Le Pacte Rembrandt est une courte fiction baroque, en clair-obscur, dont la structure est inspirée du *Philosophe en méditation*, et l'action de la *Ronde de nuit*.

Un chercheur en Histoire de l'art, qui s'ennuie à l'université, se laisse emporter par ses propres rêves de gloire et d'opulence lorsqu'il découvre, par hasard, une œuvre inconnue de Rembrandt van Rijn. Pendant ses investigations, pour lesquelles il met en place des constructions administratives et légales fabriquées de toutes pièces, les dilemmes s'enchaînent et le mènent à des résultats inattendus. Entre faux tableaux et vrais semblants, art de peindre et peinture de l'art, *Le Pacte Rembrandt* est un portrait imaginaire et sévère de la recherche universitaire, du marché des tableaux et de leur conservation.



ISBN 978-2-916339-06-1

arthénon